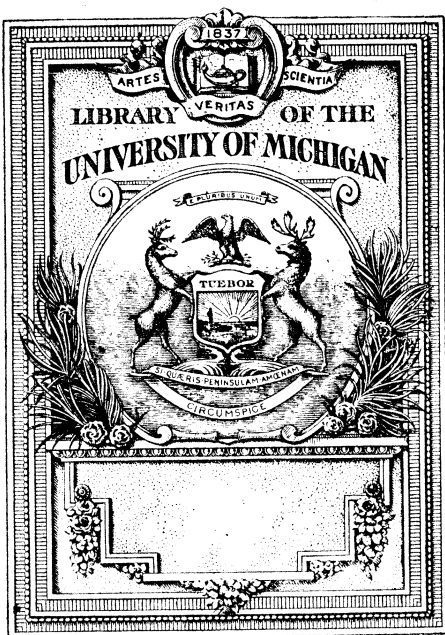
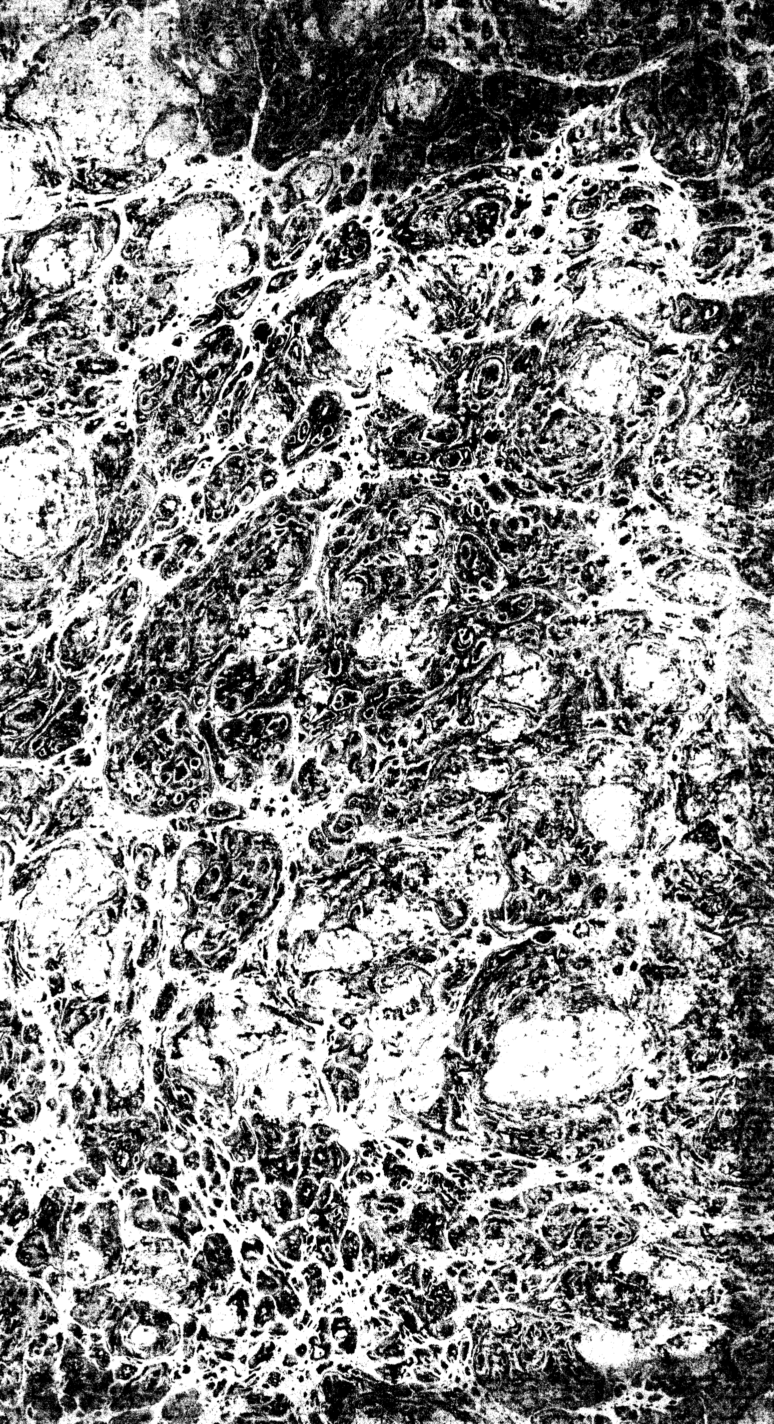
PROMENADE DANS CONSTANTIN



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



PROMENADES
PITTORESQUES
DANS
CONSTANTINOPLE
ET
SUR LES RIVES DU BOSPHORE.
TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME, RUE DU POT-DE-FER.

PROMENADES
PITTORESQUES
DANS
CONSTANTINOPLE
ET
SUR LES RIVES DU BOSPHORE,
SUIVIES D'UNE NOTICE
SUR LA DALMATIE,

PAR CHARLES PERTUSIER,
Officier au Corps Royal de l'Artillerie, attaché à l'Ambassade de France près la Porte Ottomane.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
RUE DE SEINE, n° 12.
M. DCCCXV.

PROMENADES
PITTORESQUES
DANS
CONSTANTINOPLE
ET
SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

DIX-HUITIÈME PROMENADE.

EAUX DOUCES D'ASIE (Guiok-Souyou).

Le premier de mai chez les Grecs. — Le village de Kandéli. — Anadoli-Hissar. — Cérémonie de la circoncision chez les Musulmans. — Les deux vallées des eaux douces d'Asie. — La secte de Wahhabi.

JE croyais connaître tous vos trésors, rives enchantées, et plein de cette persuasion, j'allais oublier le plus précieux de tous, si

par ce charme irrésistible qui ramène à vous aussitôt qu'on vous a quittées, vous ne m'eussiez rappelé de nouveau pour me découvrir vos attraits les plus mystérieux. Semblables, du moins en apparence, à ces coquettes exercées dans l'art de plaire, qui savent graduer leur défaite en tenant toujours des faveurs en réserve, de manière à laisser continuellement des désirs à former à l'amant volage qui, pour n'avoir pas rencontré assez d'obstacles, a trouvé la satiété ailleurs. Mais c'est à tort que je vous compare à ces beautés artificieuses; aussi ma faute n'est pas plutôt commise, que vous la voyez suivie du repentir. La nature, simple et sans apprêt, a fait chez vous tous les frais de ces charmes qui, pour être dépouillés des prestiges de l'art, n'agissent que plus puissamment sur ceux qui, tout-à-fait désabusés d'un monde frivole, et dégoûtés de ses fades plaisir, ne s'estiment heureux que lorsqu'ils respirent l'air pur des champs.

J'ai vanté les riantes vallées où coulent le Barbysès et le Cydaris; je vous ai promené, lecteur indulgent, sous les ombrages frais qui bordent leurs rives fleuries; et trompé

comme vous, il m'est arrivé de vous y ramener encore, n'espérant pas pouvoir vous offrir un site plus aimable ; mais les eaux douces d'Europe doivent chercher toujours à être connues avant celles d'Asie, si elles ne veulent pas qu'on les dédaigne ; et je me sais gré de leur avoir payé en premier lieu un hommage que peut-être plus tard je leur aurais refusé. Ceci est une suite de l'ingratitude naturelle chez l'homme ; le mieux fait oublier le bien, et l'on pousse même l'injustice jusqu'à reprocher le bonheur qu'on a goûté quand un autre plus vif nous est offert; quoique souvent il ne doive ses avantages qu'à la seule nouveauté.

Les jouissances qui vous attendent reposent sur des mérites mieux fondés et parmi lesquels celui-là ne tient que la dernière place. Suivez-moi donc avec confiance ; je vous promets des eaux vives, des fleurs nouvellement écloses, des ombrages prodigués aux monts et aux vallées, des retraites délicieuses, des points de vue rassemblant tout ce qui peut entrer dans les plus gracieux paysages ; enfin l'abondance la plus complète jointe à la plus grande variété d'objets. Ne soyez point

cruel, c'est le printemps lui-même qui vous invite.

Nous voici de nouveau sur ce canal que naguère le vent du nord soulevait, et qu'il n'agite aujourd'hui que doucement, repoussant l'haleine chaude du vent du sud qui a soufflé aussi long-temps que la nature a eu besoin de ses stimulans pour sortir de dessous les glaces de l'hiver. Plus jeune que jamais, elle reparaît avec ce sourire aimable que le mois de mai fait éclore, et qui se manifeste dans tous les êtres susceptibles d'éprouver les influences du soleil printanier. A peine quelques jours se sont écoulés depuis la dernière visite que je lui ai rendue, et son aspect a changé au point de la rendre méconnaissable à mes yeux. Quelle sève vigoureuse et inépuisable! Quelles ressources infinies sont renfermées ici dans ses trésors dont ailleurs elle est sensiblement plus économe! Où pourrait-on espérer trouver une végétation plus active et nourrie par une terre plus libérale?.. Chaque aurore fait germer et éclore des fleurs nouvelles qui s'empressent de jouir de la lumière, et que d'autres plus fraîches remplacent l'aurore du lendemain, sans que le

gazon se lasse d'en produire. Le vert des prairies est entièrement effacé par ces tapis, qui là sont jaunes, ici blancs, sans altération produite par d'autres couleurs, offrant la réunion de tous les membres de la même famille, et les effets de la sympathie, sans lesquels le bonheur ne peut exister. Ailleurs, au contraire, ils présentent le mélange de toutes les nuances, de toutes les espèces, d'une foule de variétés, traçant enfin l'image fidèle de ces sociétés composées d'êtres étrangers les uns pour les autres; que les coups de vent de la fortune ont dispersés loin des lieux où ils ont reçu le jour; qui, quoique rapprochés, vivent sans liaisons entre eux, et pleins du sentiment d'eux-mêmes, consacrent tous leurs moyens à s'élever au-dessus de ce qui les entoure, ainsi qu'à résister aux efforts qui menacent de les écraser: effets funestes et inévitables de l'égoïsme, aussi pernicieux aux sociétés que l'ivraie l'est aux moissons dont il étouffe les germes.

Pendant que mes rameurs luttent contre la force des courans pour remonter ce beau fleuve, je vois à tous les instans passer près

de moi des navires qui le descendent, apportant à Constantinople une légère portion du riche tribut que les contrées voisines de l'Euxin lui paient. Ces masses flottantes que la vague menace d'abord, mais qui leur cède ensuite, réduisent en quelque sorte au néant ces frêles embarcations qui filent près d'elles, et que l'œil ne distingue plus dès l'instant où il s'est reposé sur leurs rivales dangereuses. Jouets des flots, qui se plaisent à les enlever, souvent une confiance trop aveugle chez ceux qui guident ces nacelles est la cause de leur perte. Que de ravages ce même vent du nord qui emprunte pour l'été l'haleine du zéphyr, n'occasionnera-t-il pas au retour de l'équinoxe! Alors les élémens, pendant plusieurs jours, sembleront confondus; l'onde, soulevée contre ces rives qu'à présent elle vient baiser, laissera croire qu'elle veut rompre ses digues; et, furieuse, écumante, se réduira en une poussière blanchâtre dont elle enveloppera les flancs de ces monts, qu'on ne reconnaît plus qu'avec peine à travers cette vapeur. Malheur aux téméraires qui, se fiant sur leur intrépidité, oseront se livrer à cette mer en courroux!

Car, si elle ne les engloutit pas, elle les repoussera de son sein, et, sans pitié, ira les briser contre ses rives, aussi funeste alors, que dans le calme elle se montre hospitalière.

Tous les objets qui m'entourent semblent me dire de les admirer, et portent en effet à un degré si éminent l'empreinte du beau, qu'ils se gravent pour toujours dans ma mémoire. Je vois à droite et à gauche deux lignes d'habitations, dont les plus plus avancées paraissent sorties du sein des eaux ; et, dans le nombre, l'œil choisit pour s'y fixer aussi long-temps qu'il le peut, ces maisons de plaisance où la famille impériale transportera incessamment son séjour. Comme elles sont fraîches! Quel air de jeunesse! Comme ces fresques, répandues avec sobriété, tirent avantage de ce fond d'un blanc éblouissant sur lequel elles sont dessinées! Quelle bordure riche et élégante, pour deux rives que la nature, de son côté, s'est plu à parer! Ce qui ne lui appartient pas est en si parfaite harmonie avec elle, qu'on pourrait croire que ces additions rentrent dans son plan. Ailleurs on trace à grands frais des

parcs où quelquefois tout est artificiel, jusqu'au site lui-même; ici tant de peines seraient superflues : ces palais qu'on croirait habités par des néréides, trouvent sur les flancs de ces collines, contre lesquels ils sont adossés, des bosquets tout plantés, où l'if et le pin s'élèvent du milieu des arbousiers, de la coronille, des chênes verts et des lauriers; une eau vive filtre partout, et arrose la verdure qui les tapisse; le pêcher, le cerisier, l'abricotier, y disputent la place aux arbres de pur agrément; et, retirés dans le fond de ces petites vallées, à l'abri de tous les vents, étalent avec sécurité leurs fleurs, auxquelles les fruits les plus savoureux succèderont bientôt. Un vert tendre se montre à côté des premiers attraits que le printemps leur a accordés, et annonce la seconde métamorphose qu'ils doivent subir en attendant celle que Pomone leur ménage. Comme ces arbres ainsi parés se marient bien avec ces habitations entre lesquelles on les voit semés, et offrir un arrangement qui plaît d'autant plus qu'il n'a point été calculé! Quel autre effet tout différent du premier, produisent ces forêts de cyprès qui de la cime des monts

descendent sur ces revers et réunissent le séjours des vivans à celui des morts ! Chaque cap que je double, me découvre un golfe qui lui est opposé, dans lequel débouche une vallée qui recèle quelques beautés particulières, où l'on peut s'enfoncer, certain d'y trouver des eaux et des ombrages. En voyant la nature exprimer avec tant de vérité le bonheur, étonné, on se demande comment il se fait qu'on aille presque toujours le chercher si loin d'elle?... Mais réflexions, hélas! plus souvent attristantes qu'instructives et profitables ! puisque le torrent de la vie, beaucoup plus difficile à maîtriser que ce courant rapide, entraîne la barque légère sur laquelle les événemens nous ont obligé de monter. En vain vous considérez d'un œil d'envie les rives fleuries qui le bordent; vous les voyez fuir, et avec des regrets d'autant plus vifs que vous distinguez les ports tranquilles qu'elles recèlent.

Je passe devant Arnaout-Keuïu : l'air de fête que je remarque dans les habitations et sur ces visages grecs, plus enjoués encore que de coutume, m'invite à mettre pied à terre et à aller réclamer une part de cette gaieté, si je puis y avoir des droits. Les guirlandes de

fleurs qui serpentent dans toutes ces chevelures ondées ; ces bouquets, ces couronnes qui décorent l'entrée des maisons ; ces bandes de jeunes filles qui reviennent de la montagne les bras chargés de verdure nouvelle, me rappellent que ce jour est le premier de mai des Grecs.

Dès l'aube matinale ces grâces timides se seront rassemblées de manière à prévenir l'aurore dans les champs et à pouvoir cueillir la tubéreuse, le narcisse encore humectés de rosée. Pendant qu'elles se délectaient à fouler le vert tendre des prés, ou bien à boire le lait à la bergerie, assises en couronnes sur le gazon, des mains amies appendaient à leurs maisons, ces fleurs qui ont chacune une pensée différente à exprimer ; mais qui se rapportent toutes au même sentiment. La jeune fille sourit en voyant ce nouveau gage de tendresse, et à son tour paie avec les dons de Flore ceux que cette déesse a prêtés à l'amour.

Une musique champêtre appelle à la danse cette troupe enjouée, que je veux suivre, car sûrement elle me conduira sous les ombrages ; et selon moi on peut être heureux

du bonheur des autres. Quelles émotions, aussi suaves que l'émanation des fleurs, j'éprouve dans ce moment ! Quelles douces illusions me procure cette scène qui se jouait de la même manière, et par des acteurs que ceux-ci rappellent, dans ces tems où l'on élevait des autels au printemps et à sa jeune sœur, divinités qui avec l'amour ont dû obtenir le plus anciennement un culte, et se seront fait reconnaître dans le même jour ! Alors le premier de mai recevait un hommage semblable, et était accueilli avec les mêmes transports. La déesse qui préside à la saison des fleurs est en effet tellement attrayante, que dans tous les siècles et chez tous les peuples, elle est assurée d'avoir des autels où l'encens fumera à côté de la rose sortie la première du bouton. Ici elle est fêtée avec une distinction due au caractère grec, et qu'elle ne trouve pas ailleurs, parce que l'enthousiasme est le partage seulement de quelques nations ; aussi ne m'étonné-je plus qu'elle soit si libérale envers des lieux où elle est reçue avec tant d'allégresse.

Nation heureuse qui ne connaît pas son infortune, tellement pesante cependant,

qu'une autre en serait accablée ! Les chaînes qu'elle porte lui semblent aussi légères que ces guirlandes dont elle est parée ; et quelques gênantes que soient les entraves qu'on lui mette, jamais on ne parviendra à la contraindre au point de l'empêcher de danser.

Avant de quitter ces lieux, je tresserai aussi une couronne dans laquelle j'entrelacerai le souci avec la plus modeste et la plus suave des fleurs ; je la suspendrai aux branches retombantes de ce saule pleureur ; mais cet hommage ne s'adressera point à Flore ; ce ne sera non plus pour aucune des nymphes qui habitent ces bocages : je la consacrerai toute entière au souvenir, et ce jour ne sera pour moi que l'anniversaire de celui du bonheur.

J'ai sous les yeux l'Europe et l'Asie qui me ravissent tour à tour, et après avoir contemplé l'une quelques temps, je reviens à l'autre avec un intérêt nouveau qui va toujours croissant. Mes regards en comparant ces deux rives, afin de juger leur différend, trouvent sur l'une et l'autre une culture, qui sûrement pourrait être plus soignée ; quelques champs ensemencés, des plants de vignes,

des jardins productifs et d'agrément, des accidens également heureux, et une configuration parfaitement semblable. Cependant, soit que l'imagination influe sur mon jugement dans cette circonstance, ou que celui-ci soit vraiment dépouillé de préventions, la nature sur la côte d'Asie s'annonce, selon moi, comme plus intéressante : ce qui tient sûrement à cette teinte de mélancolie que lui donnent ces pins, ces ifs, ces cyprès que l'œil y rencontre plus fréquemment que sur la côte d'Europe. Le laurier, l'arbousier, les plantes méridionales, par leur verdure foncée, achèvent d'en faire une beauté plus touchante, qui ramène plus souvent à elle, et finit par vous fixer tout-à-fait, lorsqu'on descend aux détails. La côte d'Europe est plus escarpée, mais la chaîne continue qui la borde, ne se dessine pas aussi-bien sur l'azur des cieux, que ces pics détachés et ces dépressions que je remarque sur celle qui lui est opposée. Les habitations y sont plus multipliées, mais par cela même l'ouvrage de la nature y a souffert davantage ; d'ailleurs les vallées s'y montrent plus dégradées par la main de l'homme, qui a mieux réussi à ajouter aux

beautés des autres. J'espère donc n'être pas accusé d'injustice en décidant en faveur de la rive d'Asie ; et cette prairie délicieuse que je découvre déjà, sera la preuve de l'équité de cette sentence.

J'ai mis pied à terre au village de Kandéli, situé en face de celui de Bebek, qui s'étend sur la côte d'Europe, le long de l'ancien port de Mercure, qu'Arnaout-Keuïu achève de garnir. Kandéli, habité par des Turcs et des Arméniens, occupe à peu près la place de Nicopolis, et atteint le sommet des hauteurs qu'il a domptées pour s'établir, de manière qu'il semble cramponné sur leurs escarpemens. Je vois le rivage partout bordé de cafés, au milieu desquels des jets d'eau jaillissent ; dont l'entrée est ombragée de saules pleureurs qui n'ont point encore développé entièrement leur feuillage naissant, mais qui voudraient cependant prévenir ces bourgeons de vignes non moins empressés d'éclore, afin de donner aussi l'ombrage désiré. —Si je gravis cette montagne, j'aurai de son sommet une vue illimitée, et je pourrai respirer à plaisir cet air tellement vanté pour sa salubrité, qu'on dit qu'il rend à la vie

ceux qui ont vainement épuisé tous les secours de la médecine ; mais je préfère me rendre par ce sentier sinueux qui contourne le pied des monts, dans la prairie où Flore m'attend, où l'impatience m'appelle : cédant au desir de repaître mes yeux des aimables objets que je n'ai fait qu'entrevoir.

En suivant cette route ma tête est menacée par les rochers qui s'avancent sur elle, couronnés d'arbustes, de plantes rampantes qui pendent en longues lianes ou en tapis tissus avec des fleurs. — Serait-ce pour mieux les déguiser qu'on a planté cette ligne de cyprès, dont le feuillage sombre tranche d'une manière si prononcée avec le vert tendre de ces viornes, de ces épines blanches, et de ces églantiers qui peuvent étaler en toute assurance leur parure bigarrée, certains qu'on n'ira pas les dépouiller ? — Je chemine encore au milieu des habitations, et je goûte par avance le plaisir dont je vais jouir, lorsque ma vue cessant d'être captivée, pourra embrasser le bel horizon qui lui est promis. Mon bonheur est bien innocent ! il ne doit porter ombrage à personne, puisque chacun est dans la possibilité de se le procurer ; sur-

tout comptons comme son premier mérite, de ne faire tort pas même au dernier des êtres créés.

Déjà mon pied foule le vert tendre de la prairie; déjà mes regards affranchis errent sur une foule d'objets qui les attirent à l'envi. Chaque pas que je fais dans ce sentier qui suit encore le pied des monts, agrandit leur domaine, et ajoute au ravissement dont mon ame s'énivre à longs traits. —Me voici parvenu au point le plus favorable à ce paysage, dont le mérite consiste moins dans l'étendue, que dans l'arrangement des détails, qui tous sont à ma portée. Le dernier plan est rempli par ce promontoire dessiné en demi-cercle, et dont le revers est occupé par le château d'Europe qui atteint le point culminant, là même où Darius fit dresser son trône pour voir défiler l'armée innombrable que son ambition traînait sur une terre étrangère. Un bois de cyprès entremêlés d'arbres de Judée, ombrageant des sépultures, s'étend du pied de ces vieilles murailles jusqu'à l'endroit où les habitations commencent à border de nouveau la côte, remplissant merveilleusement, selon les préceptes du sage, la lacune qui sépare

ces frêles demeures, élevées pour une vie passagère. Les eaux du canal coulent majestueusement entre les deux rives. Outre le mouvement qu'elles donnent au tableau, elles détachent encore de son fond l'avant-scène. Dans celle-ci rien n'est épargné pour en faire une mignature accomplie. Elle se compose de cette prairie, rendez-vous de deux rivières qui arrosent les vallées que j'ai derrière moi, où l'on trouve la solitude et la fraîcheur sous d'épais ombrages. Tout autour de ce tapis, dont les fleurs font disparaître la verdure, sont disposés des monts d'une élévation graduée, ombragés jusqu'à leur cime, liés les uns aux autres et seulement interrompus au débouché des vallons. A droite et immédiatement sur le rivage, on voit le château d'Asie, d'un aspect non moins pittoresque que celui avec lequel il s'entend pour fermer le passage, associé comme il l'est d'ailleurs à ce petit fleuve qui baigne le pied de ses murs. Derrière ces objets, et pour leur servir de fond, se dessine le versant septentrional de la vallée principale, sur lequel les habitations paraissent pêle-mêle avec les amandiers et les pêchers en fleurs;

à gauche Kandéli, qui suit le contour du cap ; et sur le milieu, un kiosk impérial, une fontaine en marbre d'une élégance recherchée ; des saules pleureurs plantés tout autour ; un pont jeté sur le torrent, bordé de peupliers, de platanes, d'ormes et de tilleuls ; enfin le minaret, qui sort du milieu des massifs, d'accord eux-mêmes avec le caractère imposant du sujet.

Comment parvenir à se rassasier d'un spectacle aussi ravissant? et qui n'y reconnaîtrait pas le motif de deux charmans dessins auxquels on pourrait ajouter encore d'autres accidens, tels par exemple que ces bâtimens qui à l'instant même passent avec toutes leurs voiles déployées?

Je veux porter mes pas vers Anadoli-Hissar; je veux gravir ces hauteurs situées à l'entrée de la vallée, dans laquelle je descendrai ensuite pour parcourir les rives enchantées du petit fleuve qui l'arrose. — Je traverse celui-ci à son embouchure, et je me trouve sous les créneaux de la forteresse; mais à peine ai-je mis le pied dans le village, qu'un spectacle nouveau pour moi vient frapper mes yeux. Ce sont des enfans musulmans parés

selon le goût de la nation, et qu'on promène en pompe sur des chevaux, ou qui jouent avec de jeunes béliers dont les cornes sont dorées et la toison parsemée de rubans.

Cependant je crois avoir deviné : ces enfans et leurs compagnons d'amusemens sont les uns et les autres des victimes pour lesquelles s'aiguise le couteau des sacrifices. Les derniers y succomberont; mais les autres subiront seulement l'épreuve commandée par l'islamisme, c'est-à-dire, seront marqués au cachet du prophète.

On attend, chez les Musulmans, pour l'opération de la circoncision, que le physique ait acquis les forces nécessaires qu'elle réclame. Ce n'est donc guères que lorsque les enfans ont surmonté les premières époques critiques, c'est-à-dire à six ou sept ans, qu'on la leur fait subir. Pour cela on appelle des opérateurs qu'un grand exercice rend d'ordinaire très-habiles; et, tandis qu'ils exécutent ce qui est du ressort de leur art, les ministres du culte adressent des prières au ciel pour le nouvel adepte reçu sous les étendards du Prophète. Les repas, les fêtes, les visites donnent à ce grand jour et aux suivans, pen-

dant une huitaine, tout l'appareil et l'importance que la religion y attache. Les distractions surtout sont prodiguées au circoncis de manière à tromper les souvenirs qui pourraient lui rester de la souffrance qu'on lui a fait endurer.

Les Osmanli ne connaissent que les fêtes de famille; mais ils ne s'écartent point du motif de l'institution; et, n'étant point blasés sur cet article comme les nations qui en font abus, elles sont célébrées chez eux avec une solennité simple et noble qui ne manque jamais son effet. Est-il, par exemple, une époque mieux choisie que l'agrégation d'un nouveau défenseur de la foi, époque qui répond si bien à cette autre où les Athéniens et les Romains inscrivaient le fils d'un citoyen sur le livre de la tribu, à la suite des enfans de la patrie? Certainement c'est le cas ou jamais de faire paraître de la pompe; aussi les Musulmans savent la réserver pour cette circonstance et quelques autres où la religion, comme la véritable cause commune, est toujours la première intéressée.

L'avarice, qui ne peut rien toucher sans le dégrader, a su trouver moyen de faire de

la circoncision un de ses canaux les plus productifs, au moyen duquel elle pompe de l'or, de manière même à satisfaire momentanément sa soif. Chez les particuliers, il est d'usage en pareil cas de faire des cadeaux plus propres à entretenir l'amitié qu'à éveiller la cupidité; mais à la cour, il faut se dépouiller pour remplir les coffres du Sultan. Lorsque celui-ci a un fils en âge d'être circoncis, il en donne avis jusque dans les provinces les plus reculées, avec invitation en forme d'ordre aux officiers supérieurs, de venir assister à la cérémonie, ou de se racheter par des présens proportionnés au rang qu'ils occupent. Les puissances étrangères mêmes sont mises à contribution, par suite d'une vieille habitude contractée dans les beaux jours des Osmanli, c'est-à-dire, lorsqu'ils tenaient une première place dans la balance politique. Ceci achève de prouver que les Sultans font de leur propre sang un objet de commerce, puisque nous les voyons spéculer au moyen de leurs enfans mâles, et qu'ailleurs nous avons raconté comment ils vendent leurs filles ou leurs sœurs. Doit-on s'étonner, après un exemple

aussi pernicieux, qu'il se trouve des sujets qui mettent l'Empire aux enchères ?

La circoncision n'est pas de droit divin, mais seulement de pratique imitative, sans être pour cela moins impérieuse; car le témoignage d'un Musulman non circoncis n'est point reçu en justice : d'ailleurs il serait exposé à demeurer privé de sépulture s'il venait à être frappé d'une mort imprévue, telle par exemple qu'elle pourait lui arriver sur un champ de bataille; car alors, en le supposant encore dépouillé de son turban, il ne lui resterait rien qui déposât en faveur de sa croyance.

Je me retire de cette scène trop bruyante, qui lasse bientôt lorsqu'on n'y joue que le rôle de simple spectateur. Le chant du rossignol et de la fauvette m'appelle sur ce mont qui domine tout ce qui l'entoure, et offre des lilas, des chèvrefeuilles en fleurs à ceux qui atteignent à sa cime.

Mon chemin est semé de fenouil marin, de camomille, de tithymales, de soucis, et me voilà perdu dans les laurièrs, les touffes d'yeuses et d'arbousiers. Les figuiers, les

amandiers croissent à plaisir dans cette terre rougeâtre qui, surtout, donne à la vigne cet air vigoureux qu'elle a plus particulièrement ici, pouvant soutirer autant qu'elle le veut ces sucs qui pétilleront un jour dans la coupe, et s'exhaleront en parfums chers à Bacchus. —Je ne sais comment me dégager de ce fourré tellement épais qu'il semble vouloir me fermer la voie du retour, et, pour me consoler de ma captivité, m'enivre de ses émanations balsamiques. — Mais voici une échappée qui s'offre à me soustraire aux piéges d'un labyrinthe dans lequel il est d'autant plus facile de s'égarer, que l'on y trouve un plaisir secret. — Je suis parvenu au sommet de la chaîne. Sa région supérieure est couronnée par des touffes de lilas et d'arbres de Judée qui séduisent à la fois l'odorat et les yeux. Ceux-ci peuvent se promener sur l'une et l'autre rive ; errer de la montagne du Géant jusqu'au champ des morts de Péra; se reposer sur toutes les hauteurs environnantes, et saisir la configuration de ce bassin tortueux. Si je les ramène ensuite plus près de moi, avec quelle volupté ils plongent dans les profondeurs de cette vallée que des saules,

des tilleuls et des peupliers embragent! Comme cette prairie entremêlée de jardins reparaît avec avantage, enfermée par les monts, et terminée par la mer, qui ne laisse aucun intervalle entre elle et le gazon! Quel effet ravissant produisent ces revers, ici tapissés d'un taillis épais, ailleurs qui se contentent d'offrir quelques arbres détachés, que les vents ont tourmenté de manière à leur donner un aspect encore plus pittoresque! Quel charme on éprouverait à attendre ici le soleil au moment de son coucher, ou bien à y prévenir le réveil de l'aurore! Pourquoi même n'oserait-on pas désirer d'y posséder une cabane, fût-elle plus modeste que celle que je distingue à quelques pas de moi sous ces figuiers?.. Ces ombrages, ce ciel azuré, cette nature riante, quelque chose encore qui ajoute tant à ces mérites inappréciables, il me semble qu'à ces conditions on pourrait n'adresser aux dieux ses prières que pour leur rendre grâces, sans les importuner en les entretenant de nouveaux désirs. Le ton timide que je prends en consultant mes lecteurs sur le bonheur réel, pourra du moins me faire pardonner mes opinions à cet égard,

si elles doivent être rangées au nombre des chimères.

Suivons cette route ; elle me conduira au confluent de ces deux vallées ; à l'endroit où s'élèvent ces kiosk, près de cet autre pont jeté sur le torrent. — Je chemine sous les berceaux d'arbres de Judée, de jujubiers et de chèvrefeuilles ; je foule la marguerite, la violette, le muguet ; je franchis un ravin dont les revers présentent çà et là quelques pins solitaires, seuls habitans de ces lieux délaissés, et j'arrive au milieu du pont, enseveli à moitié sous les platanes, les frênes et les peupliers blancs. Tout ce qui m'entoure affecte un air de mystère qui tient à ces ombrages, à ce silence, à cet éloignement du monde dont on se croit séparé. Si je remontais ce petit fleuve, j'arriverais à d'autres solitudes plus absolues encore, et qui invitent plus efficacement à ce repos délicieux dont la méditation est la compagne. En poursuivant toujours mes recherches, je rencontrerais un kiosk impérial ; et, parvenu sur le plateau qui sépare le versant du Bosphore de celui de l'Euxin, je trouverais quelques fermes isolées auxquelles les Turcs

donnent le nom de tchiflik. L'autre vallée m'offrirait aussi des jardins, des habitations clair-semées, et me conduirait, par une route à peu près aussi longue, sur la crête de la chaîne.

A quelques pas de moi est un moulin, et dans le voisinage de celui-ci un tombeau devant lequel les dévots ne passent pas sans s'agenouiller. Sur le côté opposé je remarque une plate-forme impériale pour la prière, ainsi qu'une fontaine placée avec intention à sa portée. Mais je laisse tout cela pour aller me reposer dans l'un de ces kiosk auxquels les ombrages servent de comble; les rayons du soleil ne pourront m'y atteindre; et tout en suivant d'un air pensif l'onde fugitive, je prêterai l'oreille au chant amoureux de ces alouettes, dont la gaieté est un conseil donné à ceux qui écoutent trop la mélancolie.

M'y voilà rendu. J'ai pris place aux côtés de Musulmans silencieux, qui en fumant leur pipe et en humant leur café m'observent avec plus d'indifférence que de curiosité, et ne daignent pas même s'entretenir un instant de moi. Partout ailleurs on m'eût déjà adressé plusieurs questions, et l'on saurait à présent le

nom de ma patrie, celui de ma famille, peut-être même le sujet qui m'a amené dans ces lieux ; mais ceux qui aiment à raconter leurs aventures, ou bien à apprendre celles des autres, sont très-mal parmi les Osmanli, qui ne veulent rien savoir, et n'ont que très-peu de chose à accorder à la curiosité. Leur manière est si uniforme, les anecdotes ont si peu d'occasions d'éclore et de se répandre parmi eux, que l'histoire d'un jour est celle de toute leur vie. La tête d'un pacha rebelle apportée au pied du trône, ou tombée entre les deux portes du Sérail, voilà les sujets qui se traitent sur leur théâtre, et fournissent matière à leurs conversations dramatiques. Le nord donne à l'entretien sur la politique ses alimens les plus abondans ; à quoi on peut ajouter quelques mots dits à propos de notre nation, qui tient le premier rang dans les affections des Ottomans, ou pour mieux dire, absorbe en entier la petite portion de bienveillance dont ils se sentent capables à l'égard des infidèles.

Du lieu où je suis retranché, je découvre le sentier qui doit me reconduire à ma nacelle, lorsque le déclin du jour m'obligera à

penser à la retraite. D'un côté il est bordé par ces hauteurs abandonnées aux sépultures, et qui pour cela n'en sont pas moins attachantes ; de l'autre il est baigné par le torrent qui trouve à s'abriter sous des aunes et des saules-pleureurs, offrant libéralement ses eaux à ces jardins où les légumes prospèrent à l'ombre des arbres fruitiers. — Mais qu'entends-je?.... C'est bien le bruit du canon qui retentit à mon oreille?.. Oui, il se propage, et, parti de la pointe du Sérail, il a donné le signal aux autres batteries qui le répètent sur toute l'étendue du Bosphore. — Le mot *Wahhabi*, que ces Musulmans viennent de proférer, me rappelle que cette secte hétérodoxe qui rassemble les sceptiques de l'islamisme, a reçu un échec sensible dans les sables de l'Arabie, d'où elle s'était répandue sur les contrées habitées ; et que la ville Sainte enlevée par elle aux Ottomans, vient enfin de lui être arrachée : présages irrécusables de la faveur accordée par le ciel à l'heureux Mahmoud !

Un semblable motif est assez plausible, comme on le voit, pour légitimer cette allégresse, qui d'ailleurs rassure la foi chez les bons Croyans. Plusieurs têtes des chefs de cette

secte redoutable ont orné déjà le triomphe de celle-ci ; mais ses plus beaux trophées sans doute sont les clefs de la Mecque, dont la remise a eu lieu il y a peu de jours, avec une solennité qui mérite d'être rapportée.

Ali-Pacha, gouverneur de l'Égypte, qui a fait rentrer les deux villes Saintes sous la domination des Osmanli, ayant expédié son fils pour porter à sa Hautesse les gages précieux d'aussi brillans succès, l'Envoyé a été accueilli dans la capitale avec tous les égards et l'éclat que sa mission était en droit de lui attirer.

Le Kéaya-bey et le Mektouptchi, (secrétaire des commandemens du grand vesir,) après avoir reçu de ses mains à Daoud-Pacha, le dépôt précieux, se sont portés au bourg d'Eyub, où le grand vesir est arrivé lui-même de bon matin, accompagné de tous les ministres, et du grand mouphty à la tête des principaux uléma. Un concours immense fut bientôt sur les pas de ce cortége imposant ; car les Osmanli savent retrouver leur curiosité ou plutôt l'intérêt patriotique, lorsqu'il s'agit de leur propre cause.

La cérémonie commença par des actions

de grâces adressées au Tout-Puissant, pour sa protection signalée en faveur des véritables enfans de Mahomet; les clefs furent déposées dans le Mihhrab (niche qui sert d'autel), comme un hommage dû à la divinité et une restitution qui lui revenait de droit; ensuite de quoi, ces objets de la vénération ont été portés en grande pompe au Sérail. De même que dans les anciennes marches triomphales, on voyait ici un prisonnier fait sur le parti ennemi, venir la chaîne au cou à à la suite des trophées de la victoire. Deux tchiaousch tenaient par chacune des extrémités, cette chaîne, de manière que l'infortuné semblait un animal dont on craint la férocité, ce qui devait encore imprimer chez les assistans plus d'horreur et d'exécration pour la croyance que sa secte professe. Le cortége arrivé au Sérail, les clefs ont été présentées au Sultan, qui les attendait assis sur son trône. Il les a reçues pour les remettre au Kislar-Agassi, en sa qualité de nazir (inspecteur) des villes Saintes, et celui-ci les a déposées aussitôt dans le trésor. La décolation du Wahhabi a terminé la cérémonie, et son corps, gisant dans la boue, rappelle depuis

trois jours à la capitale la victoire que le canon célèbre encore.

Articles complémentaires.

Le golfe des eaux douces d'Asie portait chez les anciens le nom de Napli, qui paraît être dérivé de Nicopolis, ville située, selon Pline, où l'on voit aujourd'hui Kandéli. Le ruisseau qui arrose la première vallée tirait son nom du golfe; l'autre s'appelait Aréte, et tous deux sont connus aujourd'hui sous la dénomination commune de Guiok-Souyou (Eau-Verte.)

La secte des Wahhabi doit son origine à Muhammed-Ibni-Rabdil-Wahhab-Ibni-Suleïman, de la tribu des *Medjidi*, faisant partie de celle de *Tamim*. Ce sectaire, qui n'était que l'héritier du projet de réforme conçu par ses pères, erra long-temps dans l'Asie, prêchant sans succès sa nouvelle doctrine, et finit par revenir dans l'Arabie, où Ibni-Suoud, prince de Déréïch, s'offrit à

l'appuyer ; en sorte que Muhammed conserva le rôle d'apôtre, et Suoud prit celui de conquérant ou de chef temporel.

Selon cette doctrine, le Koran est pris textuellement sans commentaires ni interprétations ; le traditionnel est également rejeté, ainsi que la suprématie d'un mortel quelconque sur les autres, ce qui force le Lieutenant de Dieu à rentrer dans les rangs de la faible humanité, et prononce la condamnation des Musulmans pour la supériorité de nature qu'ils lui accordent. Enfin, ennemis de toutes distinctions, les Wahhabi effacent jusqu'aux traces des sépultures et des monumens consacrés par l'orgueil à l'inégalité, n'exceptant de cette sentence de réprobation que le seul Kaaba ou maison d'Abraham, en faveur duquel la politique a intercédé ; car pour parvenir à faire sanctionner la condamnation de ce monument révéré, il eût fallu vaincre un préjugé trop ancien, et par conséquent trop difficile à renverser.

Quant au rite et à la discipline, ils ne veulent point qu'on adore la divinité dans un lieu circonscrit, parce que, disent-ils, Dieu est incommensurable, et que c'est limiter sa

puissance infinie, que d'entourer de murailles le lieu où l'on se prosterne à ses pieds. L'usage de la pipe est interdit aux sectaires ; la loi prononce même peine de mort contre les infracteurs. Conformément à leurs dogmes, qui rejettent Mahomet comme l'Envoyé de Dieu, ils ont rayé la seconde partie de la profession de foi ; par suite de ce même esprit d'égalité, ils ne reconnaissent d'autres titres que ceux de prince, de mouphty, et se donnent entre eux celui de frère. Ils prêchent la communauté des biens, remontant, pour appuyer ces grands principes, au premier âge de la société ; élevés par la pensée dans les régions célestes, ils ne laissent tomber que des regards de mépris sur cette terre ; enfin, sous le rapport de la simplicité de la croyance et du culte extérieur, les Wahhabi sont les Quaquers de l'islamisme.

En peu de temps la nouvelle doctrine se répandit dans toutes les tribus du désert, gagnant à Muhamed une multitude d'adeptes, à Suoud, autant de soldats prêts à le suivre où il lui plairait de les conduire. La Porte conçut des inquiétudes, mais trop tard, comme d'ailleurs cela arrive toujours à ce gouvernement lent

dans ses décisions. En 1796, elle donna donc ordre au pacha de Bagdad de marcher contre les Wahhabi; les chefs de la nouvelle secte surent répandre de l'or à propos, et le pacha, frappé aussitôt d'inertie, ne rougit pas de suggérer à la Porte le conseil perfide d'une guerre défensive, s'appuyant de la prétendue impossibilité d'aller chercher l'ennemi chez lui. Cependant le gouvernement réitéra ses ordres, et Ali, keaya du pacha de Bagdad, depuis fait pacha lui-même, partit en 1797 à la tête d'un corps de troupes, et arriva l'année suivante sous les murs de Lahsa. Avec sa cavalerie curde il culbuta l'ennemi, pénétra dans la place, fit un massacre horrible des Wahhabi, dont les débris se réfugièrent dans le château; mais une défense désespérée, jointe à la séduction d'un des lieutenans d'Ali (Muhammed-Bey), les sauvèrent et réduisirent même l'assiégeant à la dure nécessité d'opérer sa retraite après avoir converti en cendres ou enfoui tout ce qui pouvait la retarder. Depuis, le traître, auteur de cette défaite, a payé de sa tête une perfidie dont les conséquences ont fourni de si vives alarmes à la Porte. Enfin en 1799, les Wahhabi, au mépris du traité de paix

signé avec Ali, étaient maîtres de toutes les côtes jusqu'à Bassora.

En 1802, ces sectaires, guidés par Abdul-Aziz, successeur de Suoud, s'autorisèrent d'une rixe, survenue dans la ville d'Imam-Ali, et qui avait coûté la vie à quelques-uns des leurs, pour s'emparer d'Imam-Hussein, faire un massacre général de tous les mâles, emmener les femmes en esclavage, et s'en retourner chargés des dépouilles d'une ville que la piété des Chiyites enrichissait depuis des siècles. Suleïman, pacha de Bagdad, réveillé par cet affront, fit aussitôt de grands préparatifs pour en tirer une vengeance éclatante; mais la mort, qui le frappa sur ces entrefaites, fit tomber ce projet et accrut la confiance des Wahhabi.

Elle devint telle qu'ils osèrent marcher sur la ville Sainte, dont ils trouvèrent les portes fermées, choisissant pour cette expédition l'époque où les pélerins y arrivaient, conduits par Abdalla. Celui-ci provoqua des négociations, proposa de discuter les points de doctrine qui donnent lieu au partage d'opinions, espérant par cette ruse jeter la division dans la secte, ou tout au moins gagner du temps; mais ces voies ne conduisirent à

rien, et n'empêchèrent point la prise de la Mecque, dans laquelle les Wahhabi entrèrent le 3 avril 1803. De là ils passèrent au siége de Dydda, qui fut sans succès. Ils cherchèrent à se dédommager en surprenant Médine; mais ils ne furent pas plus heureux dans cette tentative, et même eurent la disgrace de perdre Abdul-Aziz, qui périt sous le fer d'un assassin.

Ce chef laissait deux classes de Wahhabi: 1° ceux que la force avait subjugués, et qui pour cette raison se trouvaient dépouillés de leurs biens; 2° les sectaires, qui, ayant épousé par inclination la nouvelle croyance, conservaient leur avoir, et familiarisés avec les privations, dont ils avaient contracté l'habitude à l'école d'Abdul-Aziz, étaient disposés à embrasser toutes les entreprises où l'on voudrait les conduire, sans tenir compte des périls ni des difficultés.

Suoud succéda à son père, signalant son avénement par des excursions sur le territoire d'Imam-Ali, et la construction d'une flotille au moyen de laquelle il rendit impraticable le golfe Persique. En 1804 ce chef de tribu envoya sur Bagdad un parti, qui fut repoussé par Ali-Pacha. Celui-ci obtint d'autres

succès plus brillans encore, et détermina même un grand nombre de Wahhabi à abandonner la secte pour rentrer dans le sein de l'islamisme. Cependant les pélerins étaient exposés à des avanies continuelles, dont on ne pouvait les préserver, quelque mesures qu'on prît; et en 1805, Médine se vit réduite à ouvrir ses portes à Suoud, qui finit par s'instituer conducteur de la caravane.

Comme les Kalif-Abassides, Suoud oublia l'austérité et la simplicité de mœurs dont son père donnait l'exemple aux Wahhabi, leur offrant au contraire celui du luxe le plus scandaleux, et joignant à ce poison destructeur, des dissentions, non moins funestes, qu'il introduisit dans sa famille par suite de prédilections malentendues accordées à certains de ses proches.

En 1806, ses troupes s'emparèrent de Djedda, ce qui fit évanouir les projets formés par la Porte, ainsi que ses préparatifs, tendant à mettre en campagne les pacha d'Alep et de Damas; en sorte que le pacha de Bagdad, n'étant pas soutenu, échoua devant Médine.

En 1808, les pélerins de Damas, après

avoir cheminé quelque temps sous la sauvegarde des Wahhabi, furent dépouillés, virent le trésor du Surré-Emini devenir la proie de Suoud ; trop heureux encore de pouvoir sortir avec la vie sauve du piége qui leur avait été tendu par le chef du parti ennemi.

Fier de ses succès, celui-ci somme les villes de Syrie d'embrasser sa doctrine ; l'Egypte, dans le même temps, est en proie à ses excursions ; Alep même voit ses partis sous ses murs ; mais toutes ces tentatives n'obtiennent aucun résultat marquant et soutenu.

Suoud fournit à Ali-Pacha des inquiétudes plus sérieuses, lorsqu'à la tête de 45,000 hommes il se porta sur Bagdad, après s'être emparé de toute la rive droite de l'Euphrate. Heureusement le keaya d'Ali obtint sur lui des avantages assez marqués pour l'obliger à la retraite, et mettre fin à une campagne qui pouvait avoir des suites funestes pour la Porte.

Les Anglais, contrariés dans leur commerce par les nouveaux sectaires, firent contre eux une expédition maritime ; les battirent le 9 novembre 1809 ; détruisirent leur flotte, ainsi

que leurs chantiers de constructions, prirent Razul-Kraïm, qu'on peut regarder comme la clef des montagnes qui séparent de l'Arabie Mascate, gouvernée par un imam, ennemi déclaré des Wahhabi ; enfin complèterent leurs succès en mettant garnison dans cette place, importante il est vrai, mais qui devint dans peu le tombeau des Européens, assez osés pour s'y fixer.

Les Wahhabi, maîtres des deux villes Saintes, continuèrent leurs excursions sans que les pacha de Bagdad et de Damas pussent parvenir à les réduire. La Porte, véritablement alarmée enfin des progrès de cette secte, chargea le pacha du Caire de reconquérir sur eux le palladium de la religion ; en conséquence, ce gouverneur partit à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, surtout se munit d'or, qui lui fut d'un plus grand secours que ses soldats ; car, à l'aide de ce métal corrupteur, il séduisit plusieurs chefs de l'armée ennemie, et finit par se faire ouvrir les portes de la Mecque et de Médine. Cette expédition heureuse fut couronnée du succès vers la fin de l'année 1812. Depuis, les Wahhabi affaiblis ne fournissent plus d'aussi vives

inquiétudes, mais ils sont loin pourtant d'avoir déposé les armes, et la Porte est informée que la mère d'un chef de tribu, qui vient de perdre la vie sous le fer des bourreaux, a rassemblé cinquante mille vengeurs, qu'elle-même guide partout où l'amour maternel lui fait espérer de rencontrer les meurtriers de son fils, dont les mânes semblent ne devoir pas sitôt s'apaiser.

C'est ainsi que l'Arabie, qui a vu éclore le mahométisme, ne cessera jamais d'être le berceau de toutes les sectes que cette religion engendrera. Ces contrées offrent en effet le théâtre qui s'accommode le mieux avec le rôle de sectaire, ce qu'il est aisé de s'expliquer, puisque, de tous les Orientaux, les Arabes sont ceux dont l'imagination est la plus facile à allumer; que la nouveauté séduit plus sûrement pour peu qu'elle soit accompagnée du merveilleux, ou qu'elle porte le cachet de l'originalité; nation remuante enfin, son esprit vagabond cherche le changement, comme l'annonce la vie errante qu'elle mène. Les Osmanli, au contraire, sont calmes et presque dépourvus d'enthousiasme; attachés à leur foi par habitude et par dévotion plutôt que

par le sentiment qui la fit accueillir de ses premiers apôtres, en les examinant bien, on est tenté de croire que si Mahomet n'avait eu qu'eux pour écouter et propager sa doctrine, il n'aurait jamais pensé à la prêcher; ce sont, en deux mots, les Germains de l'Orient. Doués de beaucoup moins de brillant que ceux avec lesquels nous établissons leur parallèle, ils seraient peut-être, par cela même, plus propres à ces études spéculatives qui exigent de la solidité et une application soutenue. Ceci ne veut point dire cependant qu'ils soient entièrement dépourvus d'imagination, car j'outragerais la vérité; mais seulement qu'on les croira de glace, si on les compare aux Arabes, ainsi qu'au climat qu'ils habitent. Nous leur accorderons d'ailleurs une volonté qui, bien que moins absolue, est plus immuable pourtant que celle des premiers; et par conséquent qui leur donne le mérite de ne jamais se laisser distraire, chemin faisant, du but proposé, où l'obstination la plus opiniâtre finit toujours par les faire arriver.

DIX-NEUVIÈME PROMENADE.

LE GRAND CHAMP DES MORTS.

Monumens et Épitaphes funéraires. — De la peste. — Des funérailles chez les Musulmans. — Respect qu'ils accordent à la cendre des morts. — Un regard jeté sur le Bosphore.

O TOI ! dont le sombre chagrin consumait les jours, dont le suave entretien a des charmes si puissans pour les âmes affligées ! toi qui fournis à la mélancolie des alimens si précieux et tellement exquis qu'elle ne peut s'en rassasier ! Young, et toi aussi, astre paisible qui répand sur ces froides demeures ta pâle lumière ! soyez l'un et l'autre mes guides au milieu de ces solitudes profondes, dont le silence n'est troublé que par le frémissement des noirs cyprès s'entre choquant dans l'obscurité trompeuse de la nuit.

Comme tout ce qui m'environne est inspirateur et invite à la rêverie ! Quel saint effroi s'empare de mon âme émue, et fait par-

fois courir dans mes veines le froid glacé de la mort, dont les prestiges se montrent ici sous mille formes fantastiques!... Ces ombres incertaines et mobiles qui se projettent ça et là sur ces pierres funéraires, obéissant au mouvement imprimé à l'arbre de la tristesse dont elles répètent l'image, ne semblent-elles pas, à en croire l'imagination crédule et facile à ébranler, sortir de ces tombes, invitées par le silence mystérieux de la nuit?.. Mes regards tremblans et souvent abusés se promènent sur cette foule d'objets, qui tous reproduisent l'image mélancolique de la mort, et pénètrent profondément de cette vérité trop réelle, que les âmes affligées admettent avec complaisance, mais que celles qui nagent dans le bonheur repoussent opiniâtrément.

La sensation voluptueuse et pourtant pénible, que j'éprouve, est le mélange d'un plaisir difficile à définir, que le souvenir de la même émotion, produite par une situation analogue, peut seule expliquer aux autres; et de ce saint effroi dont on reconnaît la présence au léger frisson qui ébranle la fibre, vous égarant dans le pays des chimères.

Avec quelle complaisance mes yeux par-

courent cette forêt de cippes élevés, pour tenir encore sur cette terre la place de ceux qui naguères la foulaient avec orgueil, pleins du sentiment de leurs forces, et ne pouvant se persuader qu'elle les engloutirait sitôt!... Quel charme j'éprouve à la reposer sur ces épitaphes dictées par les regrets, et que la douleur, armée de son style pénétrant, aura gravées, trempant sa pointe acérée dans les larmes, pour la rendre plus mordante!

Celle que je lis dans ce moment sur cette pierre modeste, est le monument touchant de la piété filiale; cette autre, tracée sur une pierre plate et pointue à la sommité, redit les qualités d'une épouse ou d'une mère; en voilà qui retracent les vertus naissantes de la jeunesse, auxquelles une mort prématurée n'a pas permis de se développer assez pour donner des fruits; ce turban vert, à quelques pas de moi, m'indique la sépulture d'un Musulman qui était de la classe des émirs, c'est-à-dire descendant de Mahomet par Fatima, sa fille, épouse d'Aly; je vois d'autres cippes plus orgueilleux, dont le turban produit d'ici l'effet d'un chapiteau, et qui dominent tous ceux dont ils sont entourés. Des lettres d'or,

tracées d'une main hardie, me laissent croire qu'elles rappellent l'héroïsme de quelque brave ; cette palme de martyr me confirme dans mes conjectures, et m'apprend que celui qui repose là, est mort glorieusement en combattant sous les saints étendards du Prophète.

Cette tombe, plus somptueuse encore, formée d'un sarcophage de marbre blanc, toujours découvert cependant à sa partie supérieure, et sur lequel le rouge ainsi que le vert viennent s'appliquer à côté de l'or, pour en faire mieux ressortir l'éclat ; cette tombe, dis-je, recèle sûrement un magistrat que ses lumières auront élevé aux premiers grades dans le corps révéré des uléma. Tout autour de sa superbe demeure, je vois une foule de sépultures dont les hôtes ne tiennent pas plus de place qu'ils n'en occupaient sur cette terre, et semblent céder encore le pas dans la nuit des tombeaux à ceux qui le prenaient sur eux dans cette vie. Mais ceci est l'ouvrage de la faible humanité ; la mort, en juge plus équitable, passe son niveau sur toutes les conditions, n'admet dans sa balance que les vertus ou les vices, et rejette avec mépris ce qui est vanités mensongères.

Ces pierres, humbles dans leur forme et leur langage, m'apprennent, par les turbans qui les couronnent, les différentes professions des artisans qui dorment à leur pied, la tête appuyée pour toujours sur le chevet glacé de l'éternité. — Mais je vois dans le lointain s'élever un monument pompeux qui ne peut être que celui de l'orgueil. Un dôme élégant, soutenu par des colonnes déliées et d'une légèreté analogue à l'édifice, recouvre la tombe à demi-dérobée sous des arbustes odorans et des plantes aromatiques qui, par leurs émanations suaves, apportées sur les ailes du vent du soir, invitent le passant à approcher, afin d'obtenir quelques prières pour le mort. Des saules pleureurs, dont l'attitude mélancolique imite si bien la douleur aux cheveux épars, laissent retomber sur ce dôme leurs branches flexibles, défiant les cyprès et les ifs qui croissent avec eux, de rendre avec plus de vérité le sentiment touchant dont l'expression leur est confiée.

Cette terre, aussi froide que celle qui recouvre les humbles sépultures disposées aux côtés de ce monument comme pour faire mieux briller sa magnificence, dévore bien

sûrement un grand qui, dans cette vie, était la proie des sombres chagrins, des inquiétudes implacables, des remords rongeurs, et qui n'a pas changé de supplice, s'il est vrai, comme du moins il est consolant de le croire, qu'au delà de cette vie une autre nous attend. Ce sera peut-être un vesir dont la tête criminelle est tombée sous le couteau vengeur des lois, ou bien un pacha gorgé du sang des provinces, et dont le monument perpétue l'odieuse mémoire, s'élevant comme un temple dédié à l'infamie. — Le système de la transmigration des âmes, si cher aux Indiens, et dans lequel il est excusable à la philosophie, égarée par Pythagore, de se laisser aller quelquefois à des spéculations hasardeuses ; cette métempsycose, dont le matérialisme, plus erroné et entièrement dépouillé de ces erreurs chères et précieuses, s'est emparé à son tour, pour la défigurer de manière à désespérer la faible humanité ; oui, dès ce moment, elle cesse pour moi d'être admissible. En effet, si les molécules organiques des corps qui tombent en dissolution, donnaient la vie aux différens êtres qui s'emparent de leurs dépouilles, elles porteraient

avec elles leurs propriétés premières qui jamais ne se démentiraient; dans ce cas ces fleurs, nourries par l'orgueil, l'avarice et la perfidie répandraient-elles des parfums aussi suaves?

Je vous laisse, plantes trompeuses; toutes séduisantes que vous pouvez être, le prestige est détruit; je vous ai reconnues malgré les charmes dont vous vous enveloppez, et vous range au nombre de ces illusions qui, cachées sous des dehors mensongers, s'offrent comme autant de piéges à chacun des pas chancelans que l'homme fait dans cette vie. Je donne sans hésiter la préférence à ce souci qui balance sa tête mordorée sur cette sépulture, qu'un pressentiment intérieur me dit être la retraite obscure d'une âme généreuse.— Oui, je te conserverai, fleur précieuse! je respirerai aussi long-temps que je pourrai tes douces émanations! Et toi, ombre solitaire, qui s'est creusé sa dernière demeure dans cette terre étrangère, pardonne-moi si j'ai osé te dérober cette faible portion de l'hommage que la reconnaissance unie à l'amitié a répandu sur ta tombe; rassure-toi: ce n'est point une main ennemie ni profane qui l'a cueillie; le

marbre gravé dit mieux, et conservera plus long-temps sans doute ta mémoire, que les faibles caractères tracés par cette plume, dont la sensibilité fait le seul mérite ; mais pourquoi lui serait-il interdit de payer son tribut à ta cendre, lorsque celui qui la guide, rend du moins à la divinité, pour qui tu t'es immolée, un culte aussi fervent, s'il ne peut se glorifier d'actes aussi généreux ? Tu lui pardonneras donc de révéler ton dévouement, puisque ce sera t'attirer de la part des âmes sensibles, ce respect qu'une action brillante de vertu commande, et obtenir pour son propre compte leur gratitude.

La peste depuis long-temps n'avait point encore causé des ravages aussi effrayans dans l'Empire Ottoman, que ceux qui dévastaient sa capitale à l'époque à laquelle je me reporte, c'est-à-dire en 1812. Elle comptait ses victimes par milliers, et quelque considérable qu'en fût le nombre, elle paraissait insatiable au point de menacer de dévorer la population entière de ces contrées malheureuses. Quelquefois, afin de mieux tromper et surprendre, elle feignait de vouloir s'éteindre. Cette perfidie obtenait son effet : la

confiance inspirée trop facilement, soit par le besoin de reprendre le cours ordinaire de ses habitudes, soit par le désir qui amène si facilement la persuasion, rétablissait les communications, et l'incendie, qui n'attendait que ce signal pour se rallumer, faisait connaître, mais trop tard, le piége. C'était aux Francs principalement qu'il était tendu; quant aux Turcs en général, armés et couverts comme d'une cuirasse, de ce dogme redoutable de la prédestination qui les a conduits dans un temps à de si grandes choses, mais qui conspire aujourd'hui avec autant d'ardeur à leur ruine, ils se livraient sans défense à une mort qu'ils croient ne pouvoir ni fuir ni rencontrer contre les arrêts irrévocables du destin. Aussi, combien n'a-t-on pas vu parmi cette nation aveugle, de familles éteintes, dont le chef, escorté de sa nombreuse progéniture, ainsi que de ses compagnes, allait habiter pour toujours les lieux où nous nous égarons : réflexion qui cependant ne détruit pas les exceptions nombreuses qu'offre la classe distinguée? La mort semblait enfin vouloir priver la vie de la faculté de se reproduire, et jamais encore elle ne lui avait fait

une guerre plus effrayante. Les Grecs, les Arméniens, les Juifs, partagés entre la crainte du fléau dévastateur et le besoin ou le désir d'acquérir, inséparables des professions qu'ils exercent, n'étaient point exempts de payer pour leur propre compte un tribut, moins onéreux, il est vrai, que celui des Musulmans, eu égard aux précautions dont on use dans quelques familles de ces nations; mais non à beaucoup près chez toutes, car les opinions des vainqueurs étendent ici leur influence sur celles des peuples subjugués.

Les Francs, contenus davantage par la crainte et les lumières acquises aux dépens d'une cruelle expérience, se tenaient plus que tout autre sur leurs gardes; aussi retrouve-t-on vraiment parmi eux, en pareil cas, cette image horrible de la peste dans les contrées civilisées. Le fils n'aborde qu'en tremblant son père, lorsque par une de ces circonstances qui alors s'offrent si fréquemment, ce dernier se trouve compromis. Une indisposition, quelque légère qu'elle soit, si elle attaque la tête ou le cœur, ne peut être avouée sans que celui qui s'en plaint ne se

voie aussitôt mis en observation par ses amis et ses proches, qui se tiennent éloignés de lui, hors de l'atteinte du miasme mortifère. Ces momens critiques sont vraiment le triomphe de l'égoïsme, par l'ardeur avec laquelle il tient éveillé chez chacun le sentiment de sa propre conservation.

L'effort le plus généreux que l'humanité a pu produire, pour se cacher à elle-même sa honte et sa faiblesse, a été d'obtenir l'établissement d'hôpitaux à la tête desquels sont des individus, le plus souvent décidés par l'appât qui leur est offert, car la dépouille des victimes livrées à leur ignorance, quelquefois à leur cupidité, leur revient de droit, plus souvent décidés par ce motif, dis-je, que par les devoirs de religion dont ces individus sont d'ordinaire les ministres.

Dans ces lieux où la mort est en permanence, sont transportés les infortunés atteints de la maladie contagieuse, ou bien qu'on croit en être atteints, mais à qui l'horreur de leur position, jointe à l'air corrupteur qu'ils respirent, en fait bientôt éprouver les funestes symptômes, dont une fin prochaine est presque toujours la suite. Vous

ne pouvez point, dans ces momens critiques, espérer qu'une main amie vous ferme la paupière; au contraire, vous devez éviter tout ce qui vous est cher, et fuir les objets de vos affections, avec d'autant plus de soin qu'ils tiennent de plus près à votre cœur. Des messagers de la mort, connus sous le nom effrayant de *mortis*, et les seuls qui ne craignent pas de vous approcher, s'emparent de votre personne pour vous livrer à la plus implacable de ces trois sœurs, entre les mains desquelles le fil de nos jours se rompt si facilement. Les amis qui la veille vous ont parlé, et à plus forte raison les proches qui habitent avec vous, sont condamnés à se séquestrer pendant plusieurs jours du reste de la société, passant ces siècles d'angoisses dans la cruelle incertitude d'être d'un moment à l'autre rejoints à vous. Mais ce n'est point assez des tourmens que la nature en convulsion vous fait éprouver : au milieu de la fièvre brûlante qui vous dévore, vous êtes encore exposé à reconnaître la personne qui vous est la plus chère, aux gémissemens qu'elle pousse, vous avertissant que, victime par vous-même immolée, elle vous précédera peut-être dans la nuit du tombeau. Tel est

le tableau fidèle des angoisses au milieu desquelles s'écoule une partie de l'existence dans les contrées désolées par la peste. Il est vrai aussi que l'impression s'affaiblit, et que l'inquiétude, perdant de sa force par l'habitude, finit peu à peu par ne plus vous obséder avec autant de persévérance; mais c'est encore un adoucissement qu'on doit redouter, puisqu'il vous dispose insensiblement à prendre moins de précautions, et vous rend par conséquent plus susceptible d'être atteint par l'ennemi sur lequel il faut avoir toujours les yeux ouverts.

Au milieu des désastres dont nous n'avons fait qu'une faible peinture, et de cet état d'anxiété où chacun vivait depuis quelques mois à Constantinople, deux individus appartenant à une nation, fière il est vrai, orgueilleuse même, mais pour qui la générosité et le dévouement sont des vertus familières; qui compte d'ailleurs pour peu de chose la vie, à en juger par la facilité avec laquelle on s'affranchit chez elle de son poids quand il se fait trop sentir; qui ne mérite donc d'être appelée philosophe qu'autant que la sagesse ne consiste pas à attendre avec

résignation qu'il plaise au Ciel d'ordonner de nous ; deux Anglais enfin, liés depuis long-temps par une amitié étroite, prennent l'engagement sacré de se secourir mutuellement, si l'un d'eux est assez malheureux pour se voir atteint de la contagion. Le Ciel connut-il ce contrat, et voulut-il mettre leur courage à l'épreuve, ou bien laissa-t-il faire l'irrévocable destin, faute de pouvoir révoquer ses arrêts, selon l'opinion mahométane? Quoi qu'il en soit, l'un d'eux est frappé des avant-coureurs d'une mort prochaine, car il est atteint, à ne pas en douter, de la peste; l'autre, fidèle aux engagemens du cœur, et insensible aux sollicitations d'une crainte trop légitime, demeure imperturbablement près de la couche de douleur de son ami, qui, plus alarmé que lui sur le danger dont un semblable dévouement le menace, veut l'éloigner et l'invite à écouter la voix de la raison; mais il le trouve inébranlable : l'amitié et ses engagemens, telles sont ses réponses à tout ce qu'on peut lui conseiller.

Le moribond, grâce aux soins et aux consolations qui lui sont prodigués, surmonte le mal, et atteint l'époque de la convalescence;

mais s'il revient à la vie, d'un autre côté il est condamné à ne renaître que pour voir son malheureux ami victime de son dévouement et atteint au degré le plus éminent du mal contagieux. Pour une âme désintéressée et courageuse, c'est acheter à trop haut prix l'existence.

Le convalescent rassemble ses forces encore épuisées, et en débiteur fidèle rend à son créancier tout ce qu'il a reçu de lui. Efforts inutiles ! il invoque vainement et les secours de l'art et les consolations de l'amitié pour conserver celui qu'il va perdre ; la mort est sourde à ses prières, et frappe inhumainement sa victime, glorieuse peut-être d'abattre celui qui a osé la braver si courageusement. A présent qui ne me saura pas gré d'avoir raconté une histoire si digne de tenir une place honorable dans les annales du cœur, et de m'être arrêté à jeter quelques fleurs sur la tombe d'un des héros de l'amitié, en retour de celle que j'y ai cueillie pour l'offrir à mon lecteur.

La famine, les tremblemens de terre, les débordemens, la mauvaise nourriture engendrent la peste, selon l'opinion la plus raison-

nable. Le défaut de précautions l'entretient et la propage. C'est l'Egypte, Smyrne et Trébizonde qui l'envoient à Constantinople. Elle se reconnaît à sa malignité lorsqu'elle a été apportée du premier de ces trois dépôts principaux. Les grandes chaleurs et les grands froids atténuent ce mal, quelquefois même l'obligent à lâcher prise. Les différentes phases de la lune influent aussi chacune à leur manière sur ses effets. Jamais il ne se rencontre avec d'autres maladies contagieuses, ou si cela arrive, il les fait cesser ou bien cesse lui-même. L'usage des liqueurs fortes est rangé au nombre des moyens curatifs, sans qu'on soit cependant bien assuré de leur vertu. Selon le plus grand nombre, et conformément aux conseils de la véritable médecine, les panades, l'eau de riz, la limonade, doivent composer le régime des pestiférés, qui bientôt sont exténués par ces débilitans, et ont autant à souffrir par la longueur et les dangers de la convalescence, qui sans cesse les expose à des rechutes toujours funestes, que par la première irruption du mal.

La chair de porc, par sa propriété de fer-

mer les voies d'écoulement à la transpiration, favorise le développement de la peste. Celle-ci se gagne par le simple contact, comme l'expérience l'a suffisamment prouvé; mais heureusement elle ne charge point l'air de ses miasmes putrides, au point de le faire servir à sa contagion. Sans cette modification à la malignité qui la caractérise, elle ne laisserait bientôt plus de vestiges de l'espèce humaine, vu la rapidité avec laquelle elle moissonne ceux qu'elle attaque. Comme elle agit directement sur le genre nerveux, les sujets chez qui cet intermède de la sensibilité est facilement irritable, doivent plus qu'aucun autre la redouter; car outre les ravages physiques qu'elle cause, trouvant un moral faible, elle étend bientôt sur lui son influence, le dompte, et, le faisant réagir sur l'autre, s'en sert pour hâter sa destruction.

Elle s'annonce par un embarras dans la tête, comme toutes les fièvres aiguës; par des maux de cœur accompagnés de vomissemens; par des douleurs de reins, et lorsqu'elle a atteint un certain degré de développement, elle se décèle dans les yeux auxquels elle donne un regard inquiet, effaré. Elle peut

couver plusieurs jours avant de se déclarer ouvertement ; tromper même au moyen de symptômes qui lui soient étrangers, en sorte qu'elle expose à deux sortes de méprises également funestes : celle qui est occasionnée par une trop grande précipitation à attribuer à la peste ce qui est l'effet d'une autre maladie, et les terribles conséquences qui peuvent résulter d'un excès contraire. Quelquefois elle se borne à faire paraître un bubon, qu'une petite fièvre conduit facilement à maturité ; alors elle se nomme bénigne, et n'est redoutable que pour ceux qui communiqueraient avec le pestiféré ; mais le plus souvent elle développe en un jour ou deux une fièvre aiguë, qui réussit en quelques heures à décomposer la masse du sang, et emporte d'ordinaire le malade, surtout si elle est accompagnée de la dissenterie, ce qui fixe irrévocablement le sort de la victime ; ou si le bubon se refuse à jeter au dehors l'humeur maligne qu'il renferme : accident également fâcheux. Peut-être les liqueurs fortes, les alimens échauffans, en agitant la masse du sang, aident à cette épuration, ce qui justifierait l'usage de ce régime pendant la première pé-

riode de la maladie, sauf à revenir à l'autre lorsque la crise a opéré son effet.

Un médecin français, M. Auban, a cru observer que les sujets qui ont été vaccinés n'ont plus rien à redouter de la peste. Ce préservatif, si toutefois des expériences répétées prouvent qu'il peut être reçu comme tel, mettrait l'humanité dans les contrées orientales à l'abri de deux grands fléaux, en donnant aussi ce nom à la petite vérole, qui tour à tour avec son émule, cause des ravages effrayans dans cette partie du globe. L'homme de l'art, que je viens de nommer, tient depuis quelque temps un registre où il inscrit les enfans vaccinés par ses soins ; le dépouillement de ce registre, après un nombre d'années suffisant, confirmera ou détruira une espérance, conçue peut-être par le seul désir de la voir se réaliser. Nous dirons en passant que la vaccine fait de grands progrès en Turquie, et supplantera l'inoculation, malgré le crédit que cette dernière devait nécessairement avoir dans sa terre natale.

D'après l'observation faite en Egypte relativement aux marchands d'huile, qu'on a reconnus être bien moins accessibles que les au-

tres individus aux miasmes pestilentiels, ce que M. Desgenette a consigné dans un mémoire qu'on lit parmi ceux de l'institut d'Egypte; par suite de cette observation, dis-je, les Francs de Constantinople usent, depuis la peste de 1812, de vêtemens en taffetas gommé, dont ils se couvrent de la tête aux pieds. Ce préservatif, soumis à des épreuves aussi fortes que possible, ne s'est pas encore démenti, depuis trois années qu'on l'emploie et qu'on l'observe; ceci semblerait indiquer que la peste agit comme le fluide magnétique ou plutôt électrique sous le rapport de la prédisposition plus ou moins prononcée, positive ou négative, des différentes substances, pour soutirer ses miasmes. Ce qui donnerait de la vraisemblance, surtout au rapprochement établi avec le fluide électrique, c'est l'affinité négative des miasmes pestilentiels, pour la substance qui enduit le taffetas ciré, par conséquent le rôle de cette substance, qui semblerait agir ici de la même manière que dans les expériences sur l'électricité où elle est employée comme corps non-conducteur. Une autre remarque, c'est que les chats sont les prin-

cipaux propagateurs de la peste, ainsi que les fourrures et généralement toutes les substances classées en tête des corps conducteurs; enfin rappelons-nous que les nerfs sont des agens directs.

A ce premier préservatif, les Francs ajoutent les parfums, l'immersion dans l'eau et le vinaigre, l'exposition à l'air, à la rosée, l'abstinence de tout contact avec les objets suspects. Quant aux Musulmans, ils laissent les choses aller leur train, et leur patience ou leur résignation n'est poussée à bout que lorsque par jour il passe plus de deux mille morts par la porte d'Andrinople; alors ils commencent à juger que le ciel est vraiment irrité, et dans la vue de le fléchir, on envoie sur le plateau de l'Ocmeïdan, les enfans implorer par leurs prières sa miséricorde. En effet, qui, mieux que ces victimes attendrissantes, pourrait apaiser son courroux, et faire pardonner aux coupables en considération des innocens?.... Il y a dans cette ressource extrême quelque chose tout à la fois d'ingénieux, de pathétique, et qui fait honneur à la nation qui l'a imaginée; enfin cette idée est sans contredit la plus exacte qu'on puisse donner de l'homme ainsi que de

la divinité, et j'en suis envieux pour nous-mêmes, qui rangeons si fort au-dessous de nous ceux à qui elle doit le jour.

Outre ces forêts d'ifs, de pins, de cyprès, dont l'ombrage délicieux et aromatisé invite les vivans à venir trouver les morts; outre ces parterres arrosés par la piété, et qui embaument l'air; ces monumens, d'une élégante simplicité, sur lesquels on lit des maximes propres à enrichir la mémoire du sage; tous ces prestiges enfin qui tempèrent ce qu'il y a de trop pénible dans l'idée d'une vie incertaine, les Musulmans, toujours par une tendance vers le même but, se donnent dans l'autre monde en quelque sorte une existence matérielle, par le respect qu'ils accordent à la demeure des morts. Dans cette intention, ils entretiennent debout à perpétuité ces pierres sous lesquelles le sentiment, secondé de l'imagination, peut aisément trouver, du moins une illusion consolante, s'il ne réussit pas à rappeler à la vie l'objet dont elles conservent la mémoire. Chez nous, le fils voudrait en vain aller promener sa rêverie sur la sépulture des auteurs de ses jours; la place où ses yeux baignés de larmes les ont vus déposer, en peu d'années aura subi plu-

sieurs bouleversemens, et leurs cendres seront mêlées, profanées peut-être même par des cendres ennemies ou indignes d'elles. Les Mahométans, infiniment plus religieux que nous, ne se jouent pas ainsi des restes de ceux qui ont vécu; aussi s'approchent-ils avec plus de confiance de la dernière demeure, croyant ne quitter qu'à demi cette terre, par le respect promis à leur mémoire. Familiarisés avec cette pensée, les cimetières sont des lieux de promenade qu'ils fréquentent avec une sorte de complaisance, et les seuls qu'ils embellissent; comme les anciens, ils les rapprochent des routes, au point qu'en parlant au figuré, il est permis de dire que, chez eux, les vivans habitent avec les morts, ou du moins viennent leur tenir compagnie.

La religion est la première à s'employer de tous ses moyens à rassurer les esprits, tant pour soi que pour les autres. Elle parle avec tant d'éloquence, et sur un ton si persuasif des délices du ciel qui est ouvert aux Croyans, lorsqu'ils meurent en état de grâce, et dans lequel ils finissent toujours par être admis après une expiation proportionnée à leurs fautes, qu'on ne peut se défendre de le désirer; qu'on regrette presque même de pécher par incré-

dulité, enviant le sort de ceux qui en font leur chimère.

Le Koran, dans l'intention de convaincre que l'autre vie est bien préférable à celle-ci, interdit les larmes dans les pompes funèbres, et tout en bannissant ces filles de la douleur, recommande le silence et le recueillement le plus rigoureux. En vertu de ce que prescrit cet oracle, les agonisans sont placés sur le dos au moment où ils rendent le dernier soupir. Après que la mort a séparé l'âme du corps, on a recours aux lotions pour purger ce dernier de toute souillure : second trait de ressemblance que les Musulmans ont avec les anciens relativement aux funérailles. Ils doivent être déposés en terre le visage tourné vers la Mecque, peu d'heures après qu'ils ont donné le dernier signe de vie. Cette loi de police, qui serait barbare dans les climats tempérés, est nécessaire dans les contrées telles que l'Arabie, où la dissolution suit de près la mort, et peut occasionner de si grands désastres. Les proches, et les voisins du défunt se font une obligation de le porter à sa dernière demeure, car tout vrai Croyant obtient la rémission de quarante péchés pour chaque quarante pas faits sous le

poids de ce fardeau expiatoire. Au lieu de l'y conduire d'un pas lent et mesuré, comme cela se pratique chez nous, on doit précipiter la marche, ce qui rentre dans l'esprit de la loi, concernant la salubrité. Trois voiles enveloppent le cadavre si c'est un homme; cinq s'il appartient à l'autre sexe, réservant pour la tête celui avec lequel le défunt a fait le pélerinage de la Mecque. Arrivé sur le bord de la fosse, l'imam l'y fait déposer et prononce la prière funèbre, afin de lui aplanir le sentier de l'autre vie, comme aussi pour lui obtenir la faveur ineffable de goûter dans la tombe même les délices avant-coureurs de ceux qui lui seront prodigués dans le ciel après le jour du jugement. Encore à l'exemple des anciens, on appelle trois fois le mort par son nom et celui de sa mère, avant de le cacher sous la terre, dont on empêche le contact immédiat à la partie supérieure, au moyen d'un petit blindage en planches, car la bière ne descend pas avec le corps dans la fosse. Pour les hommes dont le nom de la mère n'est pas connu on substitue celui de Marie; le nom de la première femme le remplace pour celles qui sont dans le même cas. Les guerriers morts dans les

combats ne subissent point les lotions accoutumées; au contraire Mahomet, recommande de les enfermer dans la terre avec les taches précieuses du sang versé par eux pour la défense de la foi, comme étant leurs plus beaux titres aux yeux de la divinité. Simple dans toutes ses pratiques, l'islamisme se croit assez fort par ses dogmes seuls, d'après la trempe des esprits qu'il tient attelés à son char, pour être à même de se passer de cette pompe dont les religions empruntent d'ordinare les prestiges, dans l'intention de ramener à elles les âmes fugitives et de décider celles qui sont incertaines : c'est une réflexion que son rituel réveille à chaque article.

Il me souviendra long-temps d'une des scènes les plus édifiantes dont j'aie été témoin, et qui, par sa relation, donnera une idée du respect qu'on accorde chez les nations mahométanes à la mémoire de ceux qui ne sont plus, tout en faisant connaître aussi le caractère mâle des regrets qu'ils obtiennent. Je traversais un de ces vastes cimetières de Constantinople, où les morts semblent prendre place au détriment des vivans, lorsque, remarquant une

femme de la classe indigente qui était occupée autour d'une fosse fraîchement remuée, je m'arrêtai à l'observer. Elle relevait avec ses mains la terre éboulée et la rejetait soigneusement sur la sépulture. Elle édifia ensuite tout autour des petits murs de soutenement avec des pierres qu'elle allait chercher au loin, puis elle y planta des fleurs, travaillant du reste sans tenir compte de l'observateur qui la contemplait.

Je ne parvenais point à me rassasier d'un spectacle aussi intéressant et je demeurais dans l'extase en voyant s'élever par les soins de l'amour conjugal ou maternel, ce modeste monument, bien supérieur en mérite à ceux que la magnificence consacre. Mais désireux de confirmer mes soupçons relativement à l'objet chéri dont on ornait la tombe pour se dédommager de ne pouvoir plus semer des fleurs sur son existence, je me hasardai à le demander, et j'appris que là reposait une fille unique, qui peu de jours avant faisait encore la consolation de sa mère.

Celle-ci mit un certain héroïsme à prononcer le nom de cet objet de sa douleur, sans que le ton calme sur lequel elle s'exprima fît

tort cependant à la tendresse, dont il m'était facile de démêler les combats aux soupirs que son cœur cherchait à étouffer. Je m'éloignai d'elle, me détournant souvent encore pour la voir, et emportant de là ces impressions mélancoliques que le sentiment se complaît à nourrir.

Si je fusse allé, au sortir de là, m'égarer sur un cimetière arménien ou grec, j'aurais entendu des gémissemens, j'aurais vu couler des larmes, les uns et les autres commandés même, dans le cas où le cœur les refuserait. Quel contraste cependant offrent ces deux législations, dont l'une interdit précisément ce que l'autre ordonne, et combien, en n'envisageant que la première, ne faut-il pas que les institutions soient susceptibles de s'acquérir d'empire sur l'homme, pour réussir à l'amener à un tel degré de philosophie !... Serait-on si blâmable de comparer Mahomet à Lycurgue, lorsque les Musulmans eux-mêmes s'annoncent comme ayant tant d'analogie sous un certain rapport avec les Spartiates? Les législateurs des uns et des autres usèrent de moyens semblables pour défendre leurs ouvrages contre la dégradation du temps et de l'humanité, en isolant leurs nations à l'égard des nations

voisines, le premier avec le secours des opinions religieuses, le second à l'aide des institutions morales, et tous deux d'après les inspirations d'une politique savante qui est parvenue à engendrer chez elles le fanatisme, sous des noms différens il est vrai, mais le même quant aux effets : ce peu de mots doit suffire, je pense, pour justifier notre comparaison.

Comme tant d'autres j'aurais pu parcourir les solitudes silencieuses où je suis venu égarer mes rêveries, dans une de ces belles soirées si communes sous le ciel pur de Constantinople; alors j'aurais trouvé ces mêmes lieux, à présent déserts, peuplés d'une foule immense d'individus de toutes les croyances, de toutes les nations, qui s'y rendent pour savourer l'air frais que la Mer-Noire y envoie, et jouir de ce coup d'œil ravissant que fournit l'un des plus beaux points de vue du Bosphore.

Mais favorisé par cette lumière douce et tempérée qui dissipe à moitié les ombres de la nuit, et prête aux objets qu'elle éclaire un aspect nouveau pour ceux à qui ils ne se sont montrés qu'à l'éclat resplendissant du jour, je repaîtrai aussi mes yeux de ce spectacle auquel

le silence et le mystère ajoutent un charme plus séduisant encore. Oui, vous ne me paraissez pas moins majestueux, monts élevés et imposans, caressés par ces rayons qui se noient dans le vaporeux dont vous vous plaisez à vous envelopper. Je n'observerai pas avec une volupté moins vive et des sensations moins suaves, ces effets des ombres qui, sur ces revers interdits à la chaste Phœbé, semblent retranchées comme dans une retraite où ses regards ne pourront les offusquer, et qui contrastent avec ces portions frappées de la lumière. Masses sombres, et que la nuit fait paraître gigantesques, quoique je ne distingue pas bien tous ces menus accidens sur lesquels l'œil ne s'arrête ou qu'il ne cherche que lorsqu'il est fatigué de l'ensemble, vous me plaisez cependant, voilées par cette gaze transparente, composée de vapeurs pompées dans le jour, puis abandonnées dans l'air, où elles étaient suspendues, et qui se résolvent à présent en rosée rafraîchissante. Et ce scintillement de la lumière sur les eaux; cette longue colonne argentée et mobile qui se prolonge sur leur surface unie; ces barques légères, dont les rames silencieuses

semblent craindre de troubler le repos de la nuit, portant sûrement des amans de la belle nature, venus comme moi pour la surprendre dans son sommeil ; ce ciel serein, image du bonheur, que sa pureté promet et exprime si bien ; ces milliers de lampes, qui, brillant, les unes d'une lumière empruntée aux autres, s'annoncent comme autant de mondes dont plusieurs sont plus vastes que le nôtre, et qui composent, avec des milliers d'autres que nos yeux ne peuvent distinguer, cet univers sans bornes ; cet ordre admirable, qui règle d'une manière constante et immuable la marche de toutes ces sphères abandonnées dans le vague à des puissances différentes, qui d'abord se combattent, et finissent par s'accorder pour les régir ; ces êtres qui les peuplent et que l'imagination se représente ; qui doivent penser et agir comme nous ; ou peut-être qui, par une suite des ressources inépuisables de la nature, ont d'autres formes, jouissent d'autres facultés que toutes ces espèces infinies et variées qui habitent notre terre ; cette intelligence supérieure qui, placée au centre de l'univers, et répandue dans ses moindres parties, imprime

à toutes le mouvement, indique à chacune la route qu'elle doit tenir, et veille en même temps à ce que l'ensemble obéisse aux lois qui lui sont prescrites; et ces siècles innombrables, écoulés depuis que ce tout existe tel qu'il est, sans avoir varié ou souffert par le temps; ces siècles à venir dont une semblable persévérance est le présage, et qui peut-être ne finiront pas plus que les autres n'ont commencé; ces pensées trop profondes et d'une métaphysique trop subtile que le sujet fournit en foule, et qui accablent notre débile raison, incapable de les discuter; ce retour enfin sur nous-mêmes, qui nous pénètre au plus haut degré, de notre impuissance; nous force à l'avouer en balbutiant et nous fait retomber ensuite dans ce silence morne, qu'on garde toujours lorsque les idées sont bien au-dessus des expressions accordées pour les rendre.

Articles complémentaires.

Les arbres verts sont consacrés aux cimetières turcs. Chacun de ceux-ci est muni d'une

maisonnette avec un puits, destinés l'un et l'autre aux lotions funéraires. Parmi les nombreux champs des morts qu'on voit en dehors et dans l'enceinte de la capitale, celui de Péra est, sans contredit, le plus digne d'être visité, tant à raison de sa position, qui lui fait découvrir une partie du Bosphore et de la Propontide, que par l'ombre épaisse que recèlent les massifs de cyprès qui le garnissent. L'effet qu'ils produisent, l'obscurité et l'air mystérieux qu'ils prêtent à ces lieux mélancoliques, ne pourraient être en harmonie plus parfaite avec le nom qu'ils portent et l'idée qu'ils rappellent. On reconnaît les cimetières arméniens et grecs aux mûriers qui les ombragent; quant aux sépultures des Juifs, aucun palliatif ne tempère l'aridité des lieux consacrés par eux à cet usage, en sorte qu'on peut les deviner à l'image de la mort qu'ils rendent dans toute sa laideur.

Rien ne fait plus d'honneur à une nation et ne dépose mieux en faveur de sa moralité que les égards accordés par elle aux sépultures. Celui qui se joue de la cendre des morts doit en user de même avec les vivans, ou n'observer avec eux qu'un respect simulé;

d'ailleurs, en maltraitant la mémoire de ceux qui ne sont plus, en effaçant jusqu'aux moindres des traces laissées par eux sur cette terre, n'est-ce pas un acheminement vers ce matérialisme, qui détruit sans pitié les âmes avec les corps? Oui, je ne me départirai pas de mon opinion: un premier signe auquel on peut reconnaître la moralité d'une nation, c'est la manière dont elle en use avec ceux qui ont cessé d'être. Cette manière a une influence beaucoup plus sérieuse qu'on ne le croirait d'abord, sur son caractère, ses préjugés et sa conduite, relativement à toutes les autres circonstances dans lesquelles elle se trouve.

Epitaphes relevées dans les champs des morts, à Constantinople.

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

Epitaphe de l'amiral Husein-Pacha, mort le 22 du mois des chevval de l'année 1218 *de l'hégire.*

Le gouvernail de la barque de son âme fut dirigé par le bras de Dieu, notre com-

mun pilote, vers la mer de l'autre monde. Le vaisseau du corps de ce personnage, d'un mérite éminent, était à *Tersana* (arsenal de Constantinople) aussi remarquable que l'est une lentille sur la joue d'une personne. Enfin le vent de la destinée ayant mis en pièces les voiles, et brisé le navire, il fut submergé dans l'océan de la bonté divine. Alors il entendit cet ordre : *Reviens à moi*, ordre que le Tout-Puissant adresse à tous ceux qui ont mené ici-bas une vie irréprochable ; et il se dirigea avec une joie extrême vers les demeures célestes. Passant, récite le premier verset du Koran pour l'âme de *Huseïn-Pacha* ; sache aussi que l'auteur de cette épitaphe est *Wassif*, et qu'il fait des vœux pour que le paradis soit sa demeure éternelle.

Wassif-Effendy était historiographe de l'Empire.

Epitaphe d'un enfant.

DIEU SEUL EST IMMORTEL.

Mon enfant chéri, à peine né, vient de s'envoler dans les jardins du paradis, et n'a laissé à sa mère que d'éternels regrets.

Autre.

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

Je n'étais encore dans ce monde qu'un bouton de rose, cependant j'ai été fané par le destin ; mais si je suis sorti des jardins de ce monde, c'est pour entrer dans ceux du paradis.

Epitaphe d'un jeune homme.

DIEU SEUL EST IMMORTEL.

Moissonné par la mort à la fleur de l'âge, je laisse un père et une mère chéris qui me pleurent. Ce qui me console du moins, c'est de m'être livré ici-bas à l'étude des belles-lettres, puisque j'emporte l'espoir de devenir le rossignol du paradis.

Autre.

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

O mère infortunée, pourquoi ces pleurs et ces gémissemens! Dieu l'a ainsi ordonné; je me conforme à ses ordres et lui abandonne mon âme. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de le supplier d'accomplir mes désirs

dans le ciel. O toi qui passe près de ma tombe, récite un verset du Koran pour l'âme d'*Ibrahim*, fils du porte-enseigne *Moustapha Aga*.

Epitaphe d'une jeune fille.

DIEU SEUL EST IMMORTEL.

L'oiseau de mon cœur vient de s'envoler de sa cage, pour aller se placer dans les jardins du paradis. En partant il a laissé dans mon âme une plaie éternelle. Il était décidé par le destin que ma fille ne vivrait que treize ans. Elle était douée de toutes les qualités d'une fleur naissante, et la mort a tout enlevé à sa mère en la lui ravissant. Ciel! est-il juste que son nid soit actuellement de pierre?

Epitaphe d'un uléma.

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

L'homme qui par nature est insouciant et faiblement disposé à faire attention aux sépultures, ne peut se persuader qu'un jour il y sera enseveli lui-même. Récitez un verset du Koran pour l'âme du muderris *Faïz-Ullah-Effendi*.

1228.

Epitaphe d'un homme formé.

DIEU SEUL EST ÉTERNEL.

Ce que je te demande, passant, c'est une prière. Si aujourd'hui elle est nécessaire à moi, demain elle le sera à toi-même. Récitez, passans, le premier verset du Koran pour l'âme d'*Ali-Aga*, maître tailleur.

Autre.

DIEU SEUL EST IMMORTEL.

Dieu tout-puissant, pardonne-moi toutes les fautes que j'ai commises sur la terre ;je t'en conjure par le neuvième ciel et par le Koran. O vous qui venez visiter ma tombe, récitez un verset du Koran pour l'âme d'*Achmed-Aga*, négociant égyptien.

VINGTIÈME PROMENADE.

ILES DES PRINCES.

Proti. — Antigone. — Platys. — Oxia. — Kalki. — Prinkipos. — Caloyers. — De l'Église grecque; de la discipline et de l'ordre hiérarchique établis dans son clergé.

C'EST dans les premiers jours de mai ou de septembre qu'on doit visiter ce petit archipel connu sous le nom collectif d'îles des Princes, si l'on veut savourer dans sa plénitude les charmes du printemps et de l'automne. La jeune Flore y étale ses prémices, et se pare de sa guirlande la plus variée, où toutes les fleurs se montrent dans un arrangement admirable, invitant également à les cueillir, soit à raison des parfums qu'elles exhalent, soit par leurs couleurs diaprées qui éblouissent les yeux. L'automne y attire à son tour par une prodigalité sans égale, jointe à un choix séduisant de tous les fruits les plus savoureux,

et ménage encore les plaisirs d'une chasse abondante à ceux qui aiment à sacrifier sur les autels de Diane.

Lorsqu'on les parcourt dans la plus aimable des saisons, leurs collines accolées quelquefois deux à deux, et d'autres fois isolées, présentent des parterres disposés en amphithéâtre, où l'on voit le myrte, le jasmin jaune, les genêts, les bruyères, le pois à la fleur bigarrée et le ciste tantôt blanc, tantôt amaranthe, former ici des bouquets, là, des tapis diversement nuancés; offrir toutes les combinaisons que l'art le plus recherché ne pourrait inventer, mais surtout emprunter un éclat particulier des premiers rayons de la lumière. Alors des milliers de plantes s'épanouissent et embaument l'air, ne produisant pas un effet moins délectable par le mélange de leurs parfums, que les fleurs par les diverses associations qu'elles forment entre elles. La lavande, le thym, le serpolet, chatouillant tour à tour l'odorat, se feraient deviner si les yeux ne les reconnaissaient pas à travers ce gazon aromatisé, aux différentes livrées que le printemps leur fait prendre. La gentille fauvette célèbre la saison des amours, perchée sur la

branche flexible d'un arbousier, d'un chêne vert, d'un laurier, d'un térébinthe dont le feuillage recèle ses plus chères espérances; l'alouette y gazouille suspendue dans l'air, et le tarin, le chardonneret, le rouge-gorge, le becfigue, cachés dans les grenadiers, les figuiers, les pêchers et les pampres, complètent l'harmonie par les sons que leurs gosiers flexibles y mêlent. Il faudrait être frappé de l'insensibilité la plus désespérante pour présider sans émotion de la cime de ces monticules, au réveil de la lumière, ou à son coucher; pour voir avec indifférence les premières impressions de l'aurore éclairer les ombrages et les combles dorés du Sérail, répandant sur ces objets enchanteurs une teinte animée qui les détache les uns des autres, de manière à les faire valoir au delà même de leurs mérites; ensuite, lorsque le jour touche à son déclin, suivre ses dégradations successives sur les revers blanchâtres de l'Olympe, dont la cime brille encore de tout l'éclat de la lumière et la reflète, quand déjà sa base est enveloppée par les ombres. Je voudrais donner à ces tableaux les couleurs ravissantes qu'ils ont dans l'original, mais quels que soient mes efforts, jamais je n'y pourrai parvenir,

et mes pinceaux doivent renoncer à rendre des effets aussi magiques.

Dans la saison des fruits on est invité tout à la fois par la grenade, la pêche, la figue, le raisin, l'arbousse et les jujubes. Celui-ci vous engage à le cueillir par sa saveur sucrée; cet autre vous sourit à travers le léger duvet qui couvre ses couleurs empourprées, semblable à la joue virginale dont la pudeur timide rehausse l'éclat; ici vous vous laissez séduire par le suc rafraîchissant renfermé dans cette écorce taillée en forme de calebasse; vous vous rappelez la fleur qui en a été l'annonce, et promettait le fruit le plus distingué; là un tendre incarnat vous dit : cueillez-moi, et après m'avoir goûté vous me chercherez toujours dans la corbeille de Pomone; embarrasssé enfin dans votre choix, vous errez de l'un à l'autre, et l'on pourrait vous taxer d'inconstance si la séduction ne vous tendait pas des piéges tellement inévitables qu'il devient impossible de ne pas y succomber.

Lorsque les moissons dorées ont été liées en gerbes sur la côte d'Asie, les cailles chassées de leurs retraites viennent par troupe demander un asile à ces lieux, inhospitaliers pour

elles seules ; car c'est afin de mieux les tromper, qu'ils offrent à ces victimes errantes de la verdure et des pâturages. Le chasseur ne tarde pas à les faire repentir de leur aveugle confiance, et haletantes ; épuisées par le trajet qu'elles viennent de faire pour passer d'une terre à l'autre, il ne leur reste plus la force de se soustraire au plomb meurtrier qui les menace. La bécasse s'y repose aussi dans la saison du passage, et le lièvre y habite à demeure fixe, sans y être abondant ; car le petit nombre de retraites que peuvent lui offrir des espaces aussi resserrés ne lui permet guère de pulluler.

Mais le chasseur n'est pas le seul qui trouve à y contenter son inclination ; le pêcheur, mieux que lui encore, peut s'y livrer à son penchant. Sur ces côtes fécondes en pâturages, il prend dans ses filets, le dentale, le rouget, le turbot, l'esperon, la dorade, le homard, et tant d'autres dont on aura les noms en choisissant ceux des plus exquis. Les huîtres surtout, qui tapissent ces côtes, ont une saveur délicate que le seul rocher de Cancale sait donner à celles qu'il nourrit. Le jardinage y est également abondant et

varié, composant avec la vigne et les oliviers la majeure part de la culture des îles; enfin un gastronome, frappé par l'ostracisme ou banni de la cour, n'aurait rien de mieux à faire que de les choisir pour aller rêver sur l'instabilité des choses humaines et chercher à s'en consoler.

Toutes ces îles offrent généralement un aspect montueux qui les fait ressortir avec avantage du sein des eaux dont la surface répète leur image agitée; et rompant l'uniformité de la plaine liquide, elles présentent à la vue des points de repos on ne peut plus agréables. Disposés en demi-cercle, dont la partie concave regarde Constantinople, elles ne sont séparées l'une de l'autre que par des passes de deux milles au plus de largeur, du continent d'Asie par un canal d'une lieue, et n'ont que de huit à soixante stades de circuit. Dans l'éloignement elles paraissent nues, n'étant revêtues que d'arbustes parmi lesquels on voit s'élever quelques pins blancs sur la croupe des monts; des ifs, des cyprès plantés en avenues dans les entours des monastères grecs qui occupent les sommets des mamelons ou les bords de la mer. Lorsqu'on touche à

leur rivage, on reconnait alors une foule de beautés de detail qu'on ne les soupçonnait pas susceptibles de recéler; et l'artiste égaré sur leurs collines devient peintre de fleurs par la force de la circonstance.

Celles de ces îles qui sont habitées présentent leurs villages développés en bordures le long de la côte, et de préférence sur le pourtour des mouillages. Ces villages se composent de Grecs que le turban n'effarouche pas, car on n'en voit aucun dans ces lieux ; aussi, grand nombre de négocians de cette nation leur donnent la préférence sur les rives du canal pour passer la belle saison. Les indigènes sont à la fois jardiniers, vignerons, pêcheurs, bateliers, et au moyen de ces différens articles d'industrie, mènent une vie assez commode ; d'ailleurs les visites que les étrangers leur rendent, contribuent encore à entretenir chez eux l'aisance. Ce sont, il est vrai, les caloyers qui retirent la majeure partie des profits de cette branche de commerce, leurs couvens étant de véritables hôtelleries où l'on est reçu sous les apparences de l'hospitalité, mais d'où l'on ne doit sortir qu'en payant si l'on ne veut pas que le charme soit

entièrement détruit. Cependant il faut rendre justice à l'accueil gracieux sous lequel ils déguisent le motif intéressé qui les guide, et les excuser en faveur de la bonne chère qu'ils font faire à leurs hôtes, pour l'ignorance qu'ils professent. Au reste le clergé grec en général ne sait qu'une seule chose : la suprématie du Patriarcat de Constantinople sur le St.-Siège, et l'excellence notoire du rite grec sur le rite latin.

En partant de Constantinople, la première île qu'on rencontre est celle de Proti, située en regard avec le pont du Bostandgi-Bachi, qu'on distingue de loin sur la côte d'Asie. Au temps de Pierre Gilles elle possédait un village et deux monastères; partout ailleurs l'accroissement de la population, provoqué par le voisinage d'une capitale, aurait fait prendre de l'extension aux habitations, mais dans l'empire Ottoman l'influence des villes produit un effet tout contraire : cela revient à dire que le village et l'un des monastères de Proti, ne subsistent plus que dans des ruines, sous lesquelles on trouve deux belles citernes. Elle se présente comme un pâté dont la partie tournée au sud est coupée à pic, la mer sou-

levée par les vents impétueux qui arrivent dans cette direction, l'ayant ainsi détériorée. On reconnaît de loin, à l'aspect de ces anfractuosités, que son sol est un composé calcaire et argileux. Le couvent situé dans une petite gorge qui décompose sa crête, est entouré de quelques terres cultivées, mais son aspect comparé à celui des monastères que possèdent les autres îles, donne de prime abord à juger de la prédilection avec laquelle celles-ci ont été traitées.

De Proti on passe à Antigone, qui selon Zonaras se nommait Panormus (Port-sûr), ses côtes sont très-escarpées au sud; dans les autres directions elles offrent une pente douce, se terminent en langue au nord, et servent de base à un mamelon qui commande tout ce qui l'entoure. Elle a un joli village dans sa partie est, un monastère situé au nord, les ruines d'un autre ainsi qu'une tour qu'on voit au sommet du mamelon, et, çà et là, présente des traces de culture. Le laurier, le romarin et l'arbuste qui donne le laudanum, se plaisent sur son sol schisteux et calcaire, que le soleil devorerait sans cette verdure secourable qui le dérobe à ses ardeurs. La

vigne et l'olivier qui loin de craindre celles-ci, les recherchent au contraire, disputent aux autres un domaine qui d'ailleurs semble de droit leur appartenir.

Quelques milles au sud-ouest de Proti, sont deux îlots nommés Platys et Oxia; le premier présente une plage basse, l'autre un rocher aigu, comme d'ailleurs leurs noms l'indiquent, et tous deux attirent dans le voisinage de leurs côtes, ces huîtres que nous avons vantées.

Oxia conserve des vestiges d'édifices dont les formes, jointes à la nature de la position, ont fait conjecturer à Pierre Gilles, que ces restes appartiennent à des châteaux-forts. Si même l'on en croit les insulaires ce sont les Génois qui les ont élevés, ce qui est très-admissible, puisque cette petite république a laissé partout sur les côtes asiatiques, des traces de sa prépondérance au temps de l'Empire d'Orient.

Une passe d'un demi mille environ sépare Antigone de Kalki. Pour aller de l'une à l'autre on longe la petite île de Pyta, qui se présente là comme un reste de la relation qui liait jadis ces deux terres, détachées aujour-

d'hui. Kalki portait chez les anciens le nom de Kalkos, à cause des mines de cuivre que Menippus, Aristote, Denys de Byzance lui attribuent, dont Pierre Gilles dit avoir vu des scories, ainsi que des échantillons de borax, de lapis lazuli et d'autres produits minéralogiques, ce qui le porte même à conjecturer qu'en faisant des recherches on pourrait retrouver cette mine d'or dont parle Aristote, comme d'un spécifique d'une grande efficacité contre le mal d'yeux.

Selon ce dernier, le métal de la statue d'Apollon de Sycione avait été tiré de la mine de cuivre de Kalki, et l'on se le persuade aisément à la seule inspection du sol à sa surface; car si l'on parcourt cette île dans sa partie sud, on trouvera abondamment du verdet et des malachites, dans tous les entours du port de Sainte-Marie, sur un terrain anciennement remué; les anfractuosités donneront à juger de la richesse de la mine dont on suivra les filons jusque sous les eaux : ce qui a fait dire à Pierre Gilles que les fouilles devraient être dirigées dans le lit de la mer. Mais, sans se créer une difficulté aussi épineuse, on pourrait se payer généreusement des frais d'ex-

ploitation en s'enfonçant sous les flancs de la montagne, au sud-ouest du monastère de Sainte-Marie.

Cette île, dont le sol est schisteux et calcaire, annonce que le fer n'y existe pas en moindre proportion que le cuivre. Elle a dû être tourmentée par les volcans, à en juger par les scories ferrugineuses qui couvrent la grève du port de Sainte-Marie, présentant un amas de galets dont les boursouflures, la vitrification, la pesanteur spécifique, et les corps étrangers enfermés parfois dans leur intérieur, sont autant de preuves irrécusables de l'action des feux souterrains.

Kalki est décomposée en trois portions montueuses, séparées entre elles par un col très-prononcé, qui s'étend du nord-est au sud et à l'ouest, en formant la pate-d'oie. Terminé, dans la première de ces directions, par le village, qui entoure un mouillage sûr et fréquenté des petits bâtimens, il l'est dans les autres par deux ports dont celui du sud est très-bien abrité, au moyen de deux promontoires développés comme des bras qui tenteraient d'étreindre un objet. Chacune des trois portions offre un ou deux mamelons couverts

de bruyères, de pins, de myrtes, de térébinthes, de genevriers, qui forment parfois un fourré impénétrable. Leurs flancs présentent aussi çà et là des plants de vignes assez spacieux; mais où la culture n'a rien laissé en friche, c'est dans le vallon, qui possède en effet un fond de terre trop engageant pour qu'on puisse le négliger, et où l'on récolte des grains, des légumes, du vin, de l'huile, des fruits de diverses espèces. Ici la côte est comme dans les îles que nous avons déjà passées en revue, coupée à pic dans ses parties sud et ouest. Quelquefois mis à découvert les matériaux qui entrent dans la composition du sol, présentent des bancs de pierre calcaire à grandes dimensions; ailleurs, des schistes dont les feuillets roulées convulsivement, portent l'empreinte de l'oxide noir de fer.

Outre le village dont nous avons parlé, Kalki possède encore trois monastères qui rivalisent entre eux pour la position et l'étendue, en sorte que le promeneur est embarrassé de savoir vers lequel il dirigera d'abord ses pas. S'il commence par celui de Sainte-Marie, il parcourra le vallon dans toute sa

longueur, en contournant les hauteurs du sud, couronnées à leur point culminant par un moulin à vent. Après quelques cents pas, sa route, qui jusque là était bordée, d'un côté, de terres en labour, et de l'autre, de myrtes, d'arbousiers, de pimprenelles, s'engage dans les pins, les chênes verts, et lui offrira le monastère de Sainte-Marie assis sur le point le plus élevé de l'isthme, de manière à voir les deux ports du sud et de l'ouest. Entouré de cyprès, de platanes qui répandent l'ombre jusque dans sa cour spacieuse, ce monastère est appuyé aux deux mamelons détachés dont les ramifications s'étendent autour de l'anse du même nom; il domine celle-ci comme du sommet d'un amphithéâtre, et envoie ses plantations d'oliviers entre-mêlés de figuiers et de vignes, regagner de part et d'autre le rivage.

Rien n'est plus favorable à la mélancolie que cette retraite, aussi vous y ramène-t-elle à l'ombre des térébinthes, sans que vous puissiez résister au plaisir secret qui vous attire, et sans parvenir à vous lasser jamais des charmes du site. Vos regards pensifs s'arrêtent sur cette mer, quelquefois l'image d'une âme se-

reine et tranquille; d'autres fois houleuse et le présage de la tempête; sur ces monts chargés d'ombrages comme au premier âge du monde, avant que l'homme eut altéré l'œuvre de la création; sur cet asile, qu'on se persuade être impénétrable aux passions folles dont l'humanité est le jouet, mais auquel l'illusion prête des traits que la vérité fait reconnaître ensuite pour mensongers. Au retour on passe sur l'autre revers de la montagne, en s'engageant d'abord dans les pins, puis en suivant un sentier qui vous permet d'embrasser toute l'étendue de la mer, et vous conduit au monastère de Saint-Nicolas, situé sur le rivage, à l'entrée de Kalki, auquel deux allées de cyprès le rattachent.

Quels qu'enchanteurs que soient les objets que nous venons d'esquisser, cependant ils ne sont point à comparer à ceux dont on jouit du monastère de la Trinité. Assis comme une citadelle au sommet du mamelon nord, planté d'oliviers, de vignes et de grenadiers, la vue embrasse de là les deux terres, sur le pour tour presque entier de la Propontide, devinant du moins la partie de ce cadre qui lui échappe; elle parcourt d'un seul coup

d'œil la portion du globe la plus riche en réminiscences glorieuses, et la plus intéressante par les attraits dont la nature l'a parée. Celle-ci, prévoyant sûrement le rôle brillant que l'histoire devait lui faire jouer, ne pouvait pas préparer mieux ce sol classique à recevoir la sémence féconde que les Grecs, les Romains, les nations Asiatiques et Européennes, les siècles anciens et modernes ont répandue successivement avec profusion dans son sein, de manière à y entasser les souvenirs de tous les âges. L'âme, en la contemplant, s'abandonne donc sans plan, et privée des facultés nécessaires pour s'en tracer un, à la foule des sensations que tant d'objets tous marqués au coin du grandiose, séduisans par eux-mêmes, et attachans encore par les idées que la mémoire leur prête, éveillent confusément en elle. On jette un regard sur Cyzique; on en adresse un autre à Constantinople; on voit successivement en elle Byzance, Constantinoble, Istambol, qui tour à tour vous offrent les Grecs, les Romains, les Ottomans; on la quitte pour aller chercher Nicomédie au fond de son golfe spacieux, et Nicée au delà de l'Arganthon; on revient encore

à cette capitale, dont l'aspect ravissant ne peut être comparé qu'à lui-même; enfin la vue se laisse captiver à son tour par le charme de la position, ainsi que des objets; elle se repose avec une égale complaisance sur la côte ombragée qui l'arrête au nord, et la rive montueuse qui la ramène au sud; elle s'associe à la mémoire, et cette alliance redoutable achève de jeter le désordre dans les pensées au point d'engendrer l'extase la plus complète.

Kalki et Prinkipos sont séparées par un détroit de six stades. La dernière rivalise avec l'autre pour la culture et la population; mais elle l'emporte pour l'étendue. Partagée à son milieu dans le sens de la largeur, au moyen d'un col profond, qui laisse de chaque c té, des mamelons formant continuité, et va se terminer à deux anses, cette île court du nord au sud-ouest sur une longueur de trois milles environ. Son sol calcaire, schisteux et quartzeux, dénonce partout la présence du fer qui parfois s'offre dégagé de toutes parties hétérogènes, mais le plus souvent à l'état d'oxide noir; il renferme aussi des mines de cuivre sous la même forme que celles de Kalki, et en regard avec elles, c'est-

à-dire sur la côte ouest ; ce qui est une preuve assez convaincante de l'intimité qui a dû exister entre ces deux îles. Mais la plus forte qui vienne à l'appui de cette opinion, est fournie par les produits volcaniques tels que pierres-ponces et scories, qu'on trouve sur les hauteurs, au nord du monastère du Christ.

Prinkipos possède un village considérable, situé sur la côte du nord, et trois monastères dont deux occupent les sommets des collines; l'autre, l'extrémité est du vallon. Son terroir, fécondé par une culture soignée, présente des jardins, des plants de grenadiers, d'oliviers et de vigne dans les entours des habitations; ses hauteurs offrent la même végétation que celles de Kalki, et un aspect aussi sauvage dans la partie sud. On trouve à y égarer ses pas d'une manière non moins agréable que dans l'autre, pouvant les porter aux trois monastères par des routes différentes, sur lesquelles sont semés des objets diversement caractérisés et également attachans.

Si l'on se rend à Saint-Nicolas par le sentier tracé sur la côte est, après avoir dépassé de quelques cents pas le village, on voit des restes de constructions anciennes, dont les unes s'an-

noncent comme des magasins, les autres pour avoir servi de base à des tours, et qui se présentent d'intervalle à intervalle sur une étendue considérable. On arrive ensuite à travers un jeune taillis de pins, au monastère, d'où l'on peut se faire porter sur un îlot, nommé Andi-Rovito, habité seulement par des lapins, et séparé de la grande île par un canal d'un mille environ. On est encore à la proximité du couvent de St.-George qui occupe le point culminant de la partie sud, et fournit par conséquent une vue très-étendue, dans laquelle est comprise la petite île de Niandro, disposée, à l'égard de Prinkipos, comme la Sicile par rapport à l'Italie. Enfin l'on a à choisir pour le retour entre le chemin du troisième monastère, situé à la naissance d'une vallée qui va déboucher sur le village; et la côte ouest, contournée par un sentier auquel le minéralogiste donnera la préférence, car il passera, en le suivant, sur les mines de cuivre. Si l'on s'abandonne à l'autre route, on arrivera à un premier puits creusé sous des platanes, dans la partie la plus resserrée du ravin, dont les revers sont plantés de sapins et de térébinthes; plus loin on en trouvera un second entouré de gazons, sur lesquels se réunit,

en été, une société nombreuse, car alors cette île compte aussi parmi ses hôtes beaucoup de citadins qui arrivent avec l'hirondelle printanière, et partent en même temps qu'elle. Son nom lui vient du choix que, sous les Grecs, les filles du sang impérial qui se décidaient à quitter le monde, en avaient fait pour mener une vie contemplative; par exemple, Zonaras cite Irène comme l'une de ces fondatrices de monastères; mais ce mouvement de dévotion de la part d'une marâtre pouvait-il lui faire trouver grâce aux pieds du grand-juge? D'ailleurs, il fut commandé plutôt que volontaire, puisqu'elle ne se décida à ce parti désespéré que lorsque Nicéphore l'eut condamnée à l'exil.

La vue dont on jouit des hauteurs de Prinkipos, est aussi riche et étendue que celle de Kalki; de là on peut observer de plus près, et mieux détailler la côte d'Asie, qui se présente à une moindre distance, et invite à franchir le court trajet qui sépare d'elle, pour venir visiter ses ombrages; on découvre dans le lointain ce tumulus qu'on croit élevé aux cendres d'Annibal, mais qui, dans tous les cas, rappelle un des modèles les plus accomplis des vertus guerrières; enfin si l'on promène ses

regards sur l'onde, on voit une continuité de bâtimens qui se suivent sur la route de Constantinople à Nicomédie, ou se rendent de la dernière dans le port de l'autre, selon les vents qui soufflent.

Au printemps, Prinkipos devient le séjour privilégié des Francs, qui y portent leur gaîté et leurs usages. La flûte et le violon y marient souvent leurs accords, dans ces belles soirées du mois de mai, auxquelles la lune prête sa douce lumière; et ces mêmes lieux autrefois habitués à entendre les soupirs arrachés par le repentir aux infortunées qu'une funeste inspiration y avaient attirées loin du monde, répètent ces chants d'allégresse que le contentement provoque. Là encore est l'école des jeunes esclaves destinées à meubler le harem du Sultan. L'art de plaire qu'on leur enseigne, consiste à chanter des airs turcs en s'accompagnant du tabour; à exécuter des danses capables de faire naître dans celui auquel on les consacre, des désirs plus faciles à satisfaire qu'à éveiller; elles s'appliquent enfin à rassembler tous les stimulans que la volupté et la séduction mettent en jeu; mais qui oserait leur répondre qu'elles réussiront à obtenir les

regards sollicités ; et elles-mêmes peuvent-elles raisonnablement se flatter de fixer cet époux aussi volage qu'indolent?

Si, de l'île des Princes, on se fait transporter au village de Maltépé, situé sur la côte d'Asie, et qu'on prenne de là sa direction vers Constantinople, on traverse de belles campagnes, soigneusement cultivées, où les plants de légumes, de cerisiers, de coignassiers et de vigne se succèdent l'un à l'autre. L'intérêt est encore provoqué par des vestiges d'anciennes constructions qu'on trouve à chaque pas sur le rivage, et des débris de briques qui couvrent le sol sur presque toute son étendue, attestant, qu'au temps des Empereurs Grecs, la capitale avait des faubourgs qui s'étendaient très-loin ; car la côte d'Europe fournit les mêmes remarques, surtout dans les environs de San-Stéfano, où l'on voit de fort belles ruines.

A partir de Maltépé, on trouve jusqu'au Chalcédon, deux cours d'eau principaux qu'on traverse sur des ponts en pierre, et qui descendent de la grande chaîne pour arroser de belles vallées. Si l'on inspecte la direction de ces cours d'eau, qu'on compare la disposi-

tion des îles ainsi que de la chaîne continentale entre elles, et l'homogénéité du terrein, on sera tenté de conjecturer que celles-ci formaient, avant le débordement de l'Euxin, un bassin spacieux dont les rivières que nous avons traversées, étaient les affluens; puisqu'il n'est pas supposable que les feux volcaniques aient fait sortir ces îles du sein des eaux, comme celles qui entourent Santorin, leur sol contenant des matériaux qui constituent les terrains de première formation, telles que des roches calcaires et granitiques, à grandes dimentions.

La presqu'île de Fener-Baktché offre aussi un sujet d'étude au géologue qui y remarquera des rochers tourmentés, dont les couches schisteuses se reploient dans tous les sens sur elles-mêmes, comme si quelques commotions souterraines étaient venues troubler la nature pendant qu'elle travaillait, ou bouleverser le fruit de ses opérations.

Les îles des Princes sont les seuls lieux où l'on voit des monastères grecs dans les environs de la capitale; pour en trouver d'autres, il faut aller au mont Athos, dans l'Archipel, ou bien encore au mont Sinaï, qui possède

le couvent le plus célèbre. On distingue deux classes des Caloyers ; savoir, les séculiers et ceux qui ont reçu l'ordination. Leur règle est une pour tous, c'est-à-dire celle de Saint-Basile. Ces couvens sont le réceptacle de beaucoup de vagabonds, de gens sans aveu, et même de malfaiteurs, qui s'y rendent, attirés, non par le désir d'expier leurs désordres, mais afin de pouvoir plus facilement en commettre d'autres sous le manteau de l'hypocrisie. Cependant cela n'est pas général, et dans ces lieux on trouve encore des moines qui, aux qualités exigées par leur état, joignent un caractère très-laborieux.

Autrefois les Caloyers, mais surtout ceux du mont Athos, jouissaient d'un grand crédit sur les esprits; et la preuve que les derniers se sont éclairés, c'est que l'empire des autres s'est affaibli en général chez la nation, de manière à ce qu'il ne reste plus guère à présent que le petit peuple à convertir. On peut en dire autant des autres articles du domaine de la superstition, qui, il y a quelques années, exerçait un pouvoir tyrannique, au point d'exposer sérieusement ceux qui se refusaient à ployer sous son joug.

Les Caloyers partagent leur temps entre les pratiques de dévotion et la culture de la terre. Plusieurs, et principalement ceux du mont Athos, ajoutent à ces occupations quelques branches d'industrie; par exemple, ils fabriquent avec le bois des chapelets, des croix, des horloges d'un travail très-fini, et des sculptures en relief également très-soignées. Leurs revenus se composent du produit de quelques fonds, de rentes sur les couvens des provinces tributaires, du débit de leurs petits ouvrages, et des quêtes, qui sont pour eux d'un bon rapport. A cette occasion, nous dirons que les Grecs en usent très-généreusement, non-seulement dans les dépenses que la religion commande, mais encore dans celles qui ont pour objet l'utilité publique; ainsi les devis pour leurs églises, hôpitaux, écoles, imprimerie, etc., ne les effraient jamais quelque soit le montant. Les Arméniens, quoique beaucoup plus riches que les Grecs, n'ont pas à beaucoup près autant de libéralité. Pour terminer l'article des Caloyers, nous dirons qu'ils font vœu de chasteté; que les couvens de femmes suivent la même règle, cependant d'une manière bien plus édifiante; et que

ces religieuses devraient être cloîtrées, ainsi que les hommes : statut qui est observé seulement dans quelques monastères. Mais puisque nous avons entamé le chapitre de la religion, poursuivons-le en lui donnant quelque développement, d'autant plus qu'il se rattache par plusieurs points intéressans aux mœurs dont la superstition fait essentiellement partie ; et que les canons ecclésiastiques renferment la constitution, les libertés, ainsi que le régime intérieur de la nation grecque.

On sait que la véritable cause de la séparation des Églises d'Orient et d'Occident est l'ambition qui brouilla le patriarche Photius avec le pape Nicolas à propos de la suprématie, et qu'on déguisa ce motif au moyen des cinq prétextes suivans puisés dans les dogmes, savoir: 1° la procession du Saint-Esprit, par le père et le fils, que l'Eglise grecque rejette, n'ayant jamais pu se résoudre à souscrire au *Filioque*, même aux époques ou cette condescendance aurait pu sauver l'Empire : 2° le purgatoire qu'elle n'admet pas davantage, 3° l'infaillibilité du pape; 4° la célébration de la messe avec le pain azime, points sur lesquels elle

ne se montre pas plus traitable ; 5° enfin le baptême par immersion, et non par aspersion comme le prescrit la doctrine romaine. Après ces différences dogmatiques, le rite pour son compte en présente un si grand nombre qu'il n'existe plus de rapprochement possible entre lui et son antagoniste. Les deux points les plus saillans de cette différence, sont ceux-ci : 1° les femmes, séparées des hommes, occupent des tribunes grillées à travers lesquelles il est difficile à la distraction de s'introduire ; 2° la consécration ne se fait point en présence des assistans, mais derrière la cloison interposée entre le *sancta sanctorum*, et la portion de l'église réservée aux fidèles ; à quoi on peut ajouter les jeûnes répétés et soutenus dont nous allons faire l'énumération.

L'Église d'Orient inflige à ses croyans des mortifications sans fin, et des devoirs de dévotion qui reviennent très-souvent, quoiqu'ils exigent plusieurs heures pour être remplis. Par exemple elle prescrit quatre carêmes, savoir : 1° le grand carême qui précède les fêtes de Pâque, dont la durée est de quarante jours, pendant lesquels on ne peut faire entrer l'huile dans la préparation des alimens que le

samedi et le dimanche, la nourriture pour le reste de la semaine devant se borner au kaviar, aux olives et aux poissons à sang froid; 2° celui qui annonce la Noël, aussi de quarante jours, mais différent de l'autre en ce qu'il tolère le poisson; 3° le carême de l'Assomption de la Vierge, de quatorze jours, et rigoureux à l'égal du premier; 4° enfin celui des Apôtres, réglé sur le même degré de sévérité que le second, et qui peut durer depuis huit jusqu'a quarante-deux jours, selon que la fête des Apôtres à laquelle il finit, est plus ou moins rapprochée de la Toussaint, époque où il commence. Il est encore des carêmes surérogatoires pour ceux dont la dévotion ne se contentant pas d'une si longue abstinence, convertissent à peu près l'année entière en jeûnes, au moyen des différentes fêtes en l'honneur desquelles ils instituent de nouvelles mortifications. Relativement au temps qu'absorbent les devoirs de piété, pour en donner une idée, nous nous contenterons de dire que le rite grec a douze volumes in-folio d'hymnes et de cantiques, qui se chantent en entier dans le cours de l'année; ce qui faisant un volume par mois,

explique le motif de l'institution de ces fêtes multipliées dont le calendrier est surchargé. Passons actuellement à la discipline et à l'ordre hiérarchique établis dans le clergé.

L'Église d'Orient reconnaît quatre patriarches, savoir : celui de Constantinople, qui prend le titre de Patriarche-Écuménique ; celui d'Alexandrie qui se qualifie d'une manière plus pompeuse encore quoique inférieur pour le rang ; ceux d'Antioche et de Jérusalem desquels on peut en dire autant; en sorte qu'elle est divisée en quatre pontificats ou empires spirituels ayant leurs chefs particuliers.

Le patriarche de Constantinople jouit de la suprématie, depuis le Grand-Constantin, qui cependant ne changea pas le titre d'archevêque qu'il portait. Saint Chrysostôme, sous Théodose-le-Jeune, prit l'autre, emprunté des Juifs qui, après leur dispersion, le firent connaître à Alexandrie ; mais, avant cette époque, le siége épiscopal de Constantinople était le premier de l'Empire, à raison de son voisinage avec le trône, devant lequel se présentait, pour être confirmé, l'archevêque nouvellement élu par le conclave, composé à cet effet des évêques et des députés de la nation.

Mahomet II, qui connaissait le caractère et les mœurs grecs comme s'il fût sorti du sein de cette nation, après la première ivresse de la conquête, s'empressa de rendre l'espoir aux vaincus, en rétablissant le Saint-Siége dans tous ses priviléges honorifiques, sauf quelques légères modifications que la religion dominante commandait; il l'investit de la puissance temporelle, portée à un degré convenable pour que le troupeau guidé par ce chef spirituel qui, à proprement parler, se trouvait être le préposé du gouvernement, délivra celui-ci de toutes les inquiétudes que fournissent de nouveaux sujets qu'on veut soumettre à un joug trop dur, mais qu'on réussit à apprivoiser en leur laissant de douces illusions. Nous avons vu, par la nation Juive, que ce mode sage, en vertu duquel les lois de l'Empire n'ont plus qu'à exercer la haute police sur les rayas, a pris de l'extension; et s'il ne produit pas les heureux résultats qu'on serait en droit d'en attendre, c'est qu'il est contrarié par une foule de désordres qui détruisent ou atténuent son effet.

Le patriarche, que la crainte avait porté à

fuir, fut donc ramené, par la confiance, aux pieds du Sultan qui le combla d'honneurs, lui donna de sa propre bouche le titre qu'il croyait avoir perdu; le fit instaler dans l'église des Saints-Apôtres (Felisé-Djgamissi) qui prenait rang immédiatement après Sainte-Sophie; le constitua intermédiaire entre sa nation et le trône; attacha à sa personne un orta de janissaires, dans l'intention de le faire respecter, comme aussi de lui attirer la considération dont son rôle avait besoin : usage qui depuis s'est maintenu tout en perdant la force de son institution primitive; enfin Mahomet confirma ces priviléges par un khatti-chérif, ou ordonnance impériale, qui devenait le titre le plus précieux de la nation.

Ce mode d'installation tel que nous venons de le décrire, se soutint jusqu'au pontificat de Partémius qui, accusé par le kan de Crimée, d'intelligences avec la cour de Moscow, fut pendu en 1657, et dès lors ses successeurs ne reçurent plus de la main du Sultan, mais seulement du premier ministre, leurs diplômes. En conséquence, lorsque le Saint-Siége vient à vaquer, les évêques, le logothète, en sa qualité de représentant ecclésias-

tique; le drogman de la Porte, comme représentant civil; les chefs des familles du Fanal, et ceux des corps de métiers, se rassemblent au palais patriarcal. Ils nomment un pontife pris parmi les évêques, et dressent acte de leur détermination, qu'il font parvenir à Sa Hautesse, par l'intermédiaire du premier ministre. Le Grand-Seigneur, ayant confirmé le choix de la nation, le nouvel élu est conduit en grande pompe à la Sublime-Porte, suivi de tous les électeurs. Là on le revêt, ainsi que tous les membres du collége, du caffetan d'honneur, qu'il reçoit debout; après quoi le grand-vezir l'arme du hazeran, canne à pomme d'ivoire, qui est le signe de la puissance temporelle; il l'exhorte à demeurer fidèle aux intérêts du souverain, et à guider sagement son troupeau, sans jamais lui faire éprouver d'oppression. Le patriarche passe ensuite chez le keaya-bey, puis chez le reïs-effendy, et finalement chez le tchiaousch-bachi, où il jouit des honneurs du sofa, ainsi que de tous ceux réservé par le cérémonial pour les personnages de distinction.

A l'issue de ces visites il est conduit à l'église patriarcale, où le grand logothète, un des premiers archevêques, le clergé et les

chantres, viennent le recevoir dans le vestibule. De là, il passe au chœur, où il prend place sur le siége pontifical, et le second logothète lui adresse un discours dicté dans l'intention de lui faire part des vœux qui l'appellent au patriarcat, et des espérances que sa sainteté inspire à la nation entière. Le premier logothète repète, à quelques nuances près, ce que son second a dit, ensuite de quoi le patriarche va faire son adoration devant les saintes images. Cet acte de dévotion rempli, l'archevêque d'Héraclée, en commémoration de la suprématie de son siége sur celui de Byzance, que Septime-Sévère condamna au rang d'évêché suffragant, remet au patriarche la crosse à titre d'investiture; lui fait des lectures pieuses, une exhortation pastorale, et la cérémonie se termine par l'office divin, relevé de toute la pompe dont s'entoure le culte dans l'église d'Orient, ce qui n'est pas peu dire, car dans aucune religion ces prestiges ne sont poussés aussi loin : quelques phrases du discours de l'évêque d'Héraclée, donneront à juger de son style tout chargé de figures, et de l'influence de l'hyperbole orientale.

« Cette crosse, que Dieu me charge de

« déposer dans tes mains, très-Saint-Père, « doit te tenir lieu de houlette, pour guider « toujours ton troupeau dans des pâturages « ensemencés par l'Esprit-Saint ; où l'âme « puisse trouver un aliment abondant, com- « posé d'émanations célestes. Qu'elle ait « pour toi contre les insectes venimeux, et « les animaux incapables d'être apprivoisés, « la même vertu que cette baguette reçue « également par Moïse des mains du Tout- « Puissant; aux ordres de laquelle s'ouvraient « ou se rapprochaient les flots, pour mon- « trer aux Israélites le chemin de la terre « promise, arrosée par des torrens de miel « et de lait ; ou bien pour engloutir leurs su- « perbes oppresseurs. Accepte-là comme le « sceptre de l'empire de Jésus-Christ. Que « cette arme écuménique devienne dans tes « mains la terreur des ennemis de la foi, et « qu'elle te tienne lieu de gouvernail, pour « conduire dans le port ouvert, par le ciel aux « fidèles, ce navire voguant sur une mer agi- « tée par les fluctuations d'un monde per- « vers, mais sur qui cependant la grâce « veille. »

Ce discours terminé, le patriarche monte

dans la salle d'audience, où il reçoit les complimens de félicitation de tous les premiers personnages de la nation grecque, et dès lors il entre en exercice.

Ceci suppose que l'élu est présent; mais si le choix est tombé sur un évêque absent, on lui expédie par un exarque l'annonce de sa nomination, accompagnée d'un ferman; et jusqu'à l'époque de son arrivée, le Saint-Siége est rempli par un suppléant pris parmi les évêques.

La vacance du Saint-Siège peut avoir lieu de deux manières : ou par décès, ou bien par suite de déposition. Cette dernière doit toujours être motivée par des causes graves, tirées de la conduite politique ou ecclésiastique du disgracié. Le Sultan et ses ministres prononcent dans le premier cas; dans le second, c'est la nation elle-même qui est juge, ainsi que pour celui de lésion à l'égard de ses propres intérêts.

Lorsqu'il y a lieu à déposition, on exige un acte de démission du patriarche, et, après l'avoir souscrit, il quitte le plus souvent la capitale, pour passer en exil dans l'un des diocèses de l'Empire. Cependant un patriarche déposé

ne perd pas ses droits à occuper par la suite le siége écuménique. Les trois autres patriarches peuvent aussi y parvenir.

Afin d'aider le lecteur à se former une idée de l'étendue des priviléges déférés au patriarcat, et des libertés dont la nation devrait jouir si la loi était écoutée, traduisons les articles les plus saillans du bérate délivré au patriarche par la Sublime-Porte. Article 1er. « Le patriarche ne pourra être déposé que « pour des choses graves, et jamais par dé- « férence aux insinuations de ses ennemis. « 2° Ceux qui postulent le patriarcat ne « doivent point le briguer en promettant « au gouvernement plus que celui-ci ne peut « légitimement prétendre. » Cet article prouve que ce sont les Grecs qui ont corrompu les Turcs, et dégradé leurs priviléges en les mettant aux enchères. « 3° Il ne devra être nommé « que par les électeurs reconnus par la loi, « et ne pourra être déposé que du consente- « ment de ceux-ci en cas de prévarication. « 4° Les sceaux de la nation ne seront appo- « sés qu'au sein du conclave et ses membres « les auront en dépôt. 5° Les églises et mo- « nastères grecs sont sous la protection de la « loi, et ne pourront être grevés de taxes il-

« légales. 6° Les évêques, ainsi que tous les « membres de la communion grecque, doi- « vent porter au tribunal du patriarche les af- « faires litigieuses de sa compétence; c'est-à- « dire les causes civiles susceptibles des voies « de la conciliation, et les causes ecclésias- « tiques, sur lesquelles pourtant il ne devra « prononcer que de concert avec les évêques « composant son conseil. » Cet article, comme on le voit, soulage les tribunaux turcs d'une foule de démêlés et de contestations de famille du ressort du tribunal domestique, dont le patriarche doit être le premier juge. « 7° « Moyennant la somme qu'il est tenu de ver- « ser dans les coffres de l'État, il sera à l'abri « de toutes autres prétentions de la part des « percepteurs. » Mais nous avons dit que ceux-ci sont gâtés par les contribuables. « 8° Qui que ce soit ne pourra s'ingérer dans « les affaires du patriarche et de l'Église que « du consentement des évêques. 9° Les Chré- « tiens qui seront dans l'intention de se ma- « rier, devront observer les coutumes pres- « crites par leur religion, et aucun Musul- « man ne pourra obliger le patriarche à en- « freindre celles-ci; en conséquence aucune

« autorité ne sera en droit de lever les puni-
« tions infligées par lui aux papas qui se se-
« raient relâchés de ces coutumes, et il est
« défendu aux juges de contraindre le clergé
« à enterrer les individus qui auraient con-
« tracté les liens du mariage avec des person-
« nes tenant à eux par la parenté aux degrés
« qui rendent les unions non valides. 10° Tous
« les legs faits en faveur des églises, des pau-
« vres ou de quelque membre du clergé par
« qui que ce soit de la communion grecque,
« seront reconnus légitimes. 11° Tous les dif-
« férends qui s'élèveront entre le patriarche,
« les métropolitains, les archevêques, etc.,
« ne seront jugés que dans la capitale par
« le tribunal impérial. 12° Les Grecs ne pour-
« ront être contraints d'abandonner leur
« croyance pour l'islamisme. 13° Treize di-
« gnitaires ecclésiastiques seront dispensés du
« kkaratche et de toute autre espèce d'impôt
« affecté au titre de rayas. 14° Les droits ec-
« clésiastiques seront perçus moyennant un
« ferman, et le collecteur sera sous la protec-
« tion inviolable de la loi. 15° Les chargés de
« pouvoirs du patriarche pour recueillir le vin,
« le blé, le miel, l'huile, les étoffes, et autres

« articles que les fidèles lui donnent, seront « hors de toute atteinte de la part des douanes. « 16° Chaque chef de famille du diocèse de « Constantinople devra escompter annuelle- « ment douze aspres au patriarche, et chaque » prêtre un sequin. Les évêques en recevront « autant dans leurs diocèses respectifs. 17° « Lorsque quelques affaires nécessiteront la « présence de l'un des trois patriarches dans « la capitale, il ne pourra y paraître sans en « avoir préalablement la permission du chef « écuménique et du synode. 18° Toutes les « affaires du ressort de la religion seront ter- « minées par la Sublime-Porte, selon l'esprit « des rapports que le synode lui remettra sur « ces objets. 19° Le patriarche et les évêques « ne pourront être contraints à recevoir tel « janissaire pour sauve-garde, si le candidat « ne leur convient pas. » Ces articles sont suivis d'autres moins importans, mais qui ont toujours le même objet en vue, et composent une charte de libertés qui contraste d'une manière marquée avec le régime sous lequel les Grecs, du moins ceux de la province, sont condamnés à vivre. Il est aisé de démêler que la politique a dicté cette charte, à en

juger par les égards tout particuliers avec lesquels le clergé y est traité ; Mahomet avait bien deviné que se l'attacher était le plus sûr moyen de se rendre maître d'une nation superstitieuse, qui alors vivait dans une absolue soumission à l'égard de ses prêtres.

En vertu de l'article qui constitue le patriarche, conciliateur dans les différends élevés parmi son troupeau, ce pontife tient deux fois la semaine dyvan, mais sous la condition que les parties consentent à admettre sa médiation ; car dans le cas contraire les tribunaux turcs prononcent. Ce dyvan présente deux classes de juges, dont la première se compose d'évêques que le patriarche préside; la seconde d'ecclésiastiques d'un ordre inférieur, et qui ne prononcent que sur des causes de trop peu d'importance pour mériter la convocation de la haute-cour.

Ce qui peut contribuer encore à attirer de la considération au patriarche, c'est le privilége de se faire précéder en public d'un janissaire ainsi que du hazeran, et accompagner de plusieurs membres de son clergé ; mais quoique ces marques extérieures subsistent dans leur entier, son crédit n'est plus à beaucoup près le même qu'autrefois, en sorte que

le drogman de la Porte prend le pas sur lui dans l'opinion près des familles du Fanal, aux yeux desquelles le patriarche est une protection inutile dans ce monde, par conséquent qui abandonnent volontiers à la classe du peuple, celle que son autorité spirituelle promet pour l'autre. Jusqu'au pontificat de Partenius, le hazeran, avons-nous dit, lui était donné par le Grand-Seigneur en personne, et Sa Hautesse ajoutait à cet honneur insigne mille sequins de gratification ; depuis, l'inverse s'est établi relativement aux deniers, et c'est à présent le patriarche qui gratifie, si ce n'est Sa Hautesse, du moins ses ministres : ce qui peut lui coûter, ou plutôt à la communauté, jusqu'à deux cents bourses.

Ses revenus sont fondés, 1° sur l'installation des métropolitains et des archevêques, lesquels doivent lui faire un présent de vingt bourses environ ; 2° sur toutes les écritures qui sortent de sa chancellerie, et les affaires portées à son tribunal : ces dernières paient pour frais de procédure le dix pour cent des sommes en litige : c'est-à-dire, à l'instar des tribunaux turcs ; 3° sur un cadeau que chaque archevêque est obligé de lui faire à l'époque de sa nomination, sur quoi il

escompte annuellement soixante et dix bourses au miri.

C'est le synode qui nomme tous les patriarches. Le mode d'installation est le même que pour celui de Constantinople ; cependant les trois derniers ne reçoivent point de caffetan, et leur investiture se fait par le patriarche écuménique réuni aux évêques, selon ce que pratiquaient les Apôtres. Chacun d'eux a sous lui des métropolitains, ceux-ci des archevêques, et ces derniers des évêques suffragans qui sont à la nomination de leurs métropolitains. Les revenus des premiers et des seconds se composent, 1° de l'impôt mis sur chaque famille de leurs diocèses, conformément au bérat ; 2o des cadeaux de leurs suffragans à l'époque de l'installation de ceux-ci et de la leur propre ; 3° des sommes que leur paient les proestos, dont nous parlerons plus bas ; 4° enfin, ils ont leur part dans le produit des enterremens, baptêmes et mariages, ces derniers ne pouvant se faire sans qu'on ait acheté des licences. On voit que le montant de leurs revenus est fondé sur le nombre des fidèles répartis dans leurs diocèses, bien plutôt que sur l'importance et

l'étendue de ceux-ci : tellement que l'archevêque de Césarée, qui est le premier de tous, ne récolte annuellement que six ou sept bourses, tandis que l'archevêché d'Ephèse en rapporte jusqu'à cent. Ils ne sont tenus envers la Porte qu'à escompter une bourse, payée une fois, pour leurs bérates. Quant aux revenus des suffragans, ils se règlent d'après la même base, ainsi que leurs dépenses, dans lesquelles le métropolitain entre le premier en ligne de compte. Ceci conduit à bien des réflexions sur un trafic aussi scandaleux des offices exercés avec tant de désintéressement par les Apôtres dans la primitive église, et à s'apitoyer sur le sort de ce pauvre troupeau, que tant de mains avides s'emploient à tondre ; on peut même en déduire que les Ottomans ont appris des Grecs à mettre en vente le sacré comme le profane, puisqu'ils sont appelés en qualité de témoins dans ces marchés où l'intrigue a trouvé moyen de les intéresser ; et qu'elle a été la première à leur demander le prix qu'ils prétendaient exiger du siége patriarcal. Combien d'autres reproches ne seraient-ils pas en droit d'adresser à la même nation !

Le nombre des métropolitains relevant du

siége écuménique est de quatre-vingt-huit, et celui des archevêques de vingt-deux. Ces derniers ont soixante évêques suffragans, et prennent des titres fastueux, selon le rang qu'ils tiennent sur la liste. En conséquence, leur vanité s'est partagée, et se dispute tout l'ancien domaine de l'Eglise d'Orient, dont on les croirait encore en possession à en juger par ces qualifications brillantes ; par exemple, l'un se dit exarque de l'Arabie ; un autre, exarque de la Lybie ; la Syrie est déchirée en plusieurs lambeaux pour fournir des exarchats, dont quelquefois le même compte deux ou trois prétendans. Le mont Lyban, la Palestine, ne sont pas moins morcelés dans la vue de donner de la pâture à l'orgueil ainsi qu'à l'avidité ; et malgré tant de charges accablantes pour une nation que ce luxe a perdue, on voit encore des métropolitains créer des évêques *ad honores*, pour lesquels ils inventent des titres, empruntés des villes sans siége épiscopal ; et même obtenir l'agrément du synode, gravement assemblé pour délibérer sur ces questions du ressort de la pure vanité.

Parmi les métropolitains, il en est douze de première classe qui résident toujours à Cons-

tantinople, afin d'y prendre connaissance des affaires relatives à l'Eglise. Ils se font représenter dans leurs diocèses par des chargés de pouvoirs, qui rentrent dans le néant en leur présence, de la manière la plus frappante. Ces métropolitains sont ceux : de Césarée, avec le titre d'exarque de tout l'Orient; d'Ephèse, exarque de toute l'Asie; d'Héraclée, ayant quatre suffragans; de Cysique, de Nicomédie, de Nicée, de Chalcédoine, tous quatre exarques de la Bithynie; de Thessalonique, qui a huit suffragans; de Dercon, exarque du Bosphore de Thrace et des Cyanées; de Turnove, d'Andrinople et d'Amasie : ce dernier emprunte son titre du Pont-Euxin. Si l'on voulait en citer d'autres comme exemple de la folie humaine, on pourrait nommer l'archevêque de Crète, dont l'exarchat se compose de l'Europe entière sans restriction; et celui de Smyrne qui ne fait de toute l'Asie qu'un diocèse, dont nous avons déjà vu l'évêque d'Ephèse s'emparer; mais ne nous arrêtons pas à relever toutes ces extravagances, et à concilier les différends sans conséquences qu'elles peuvent occasionner.

Le siége d'Alexandrie a plus qu'aucun au-

tre perdu de son domaine, à raison des excursions fréquentes des Sarrasins, ce qui a réduit à quatre le nombre de ses métropolitains, dont les titres sont ceux d'archevêques de Lybie, de Memphis, de Peluse et de Mételis. Il ne nomme pas aux trois derniers siéges, se réservant les revenus qui y sont attachés pour ses propres besoins, auxquels le petit nombre des chrétiens d'Alexandrie ne peut suffire ; cette considération fait aussi que son séjour habituel est la ville de Memphis. Celles de Tripoli, de Tunis et d'Alger, pourvues de plusieurs églises, sont les principaux apanages de l'archevêque de Libye.

Le patriarche d'Antioche a sous sa juridiction seize métropolitains, qui sont disséminés dans la Syrie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Phénicie, l'Arabie, la Cilicie et le mont Lyban. Celui de Jérusalem en a six et pareil nombre d'archevêques. La Palestine, la Judée et la Galilée composent son domaine ; et comme son diocèse est exposé à des troubles fréquens, il fait sa résidence à Constantinople. Enfin, les archevêques du mont Sinaï et de l'île de Chypre tiennent un rang à part ; le deuxième est élu par les

évêques ses suffragans; il jouit de priviléges qui lui ont été accordés par l'Empereur Justinien, lesquels consistent à se parer du titre d'archevêque de la nouvelle Justinianopolis, de tenir un sceptre au lieu d'une crosse dans les cérémonies, de se revêtir d'une tunique rouge et d'apposer son seing avec de l'encre de la même couleur. L'archevêque du mont Sinaï est au choix des pères de son monastère; mais il ne peut se passer de la sanction du patriarche de Jérusalem pour recevoir l'investiture, ayant été autrefois son suffragant.

La nomination des métropolitains dépendant du siége écuménique, se fait dans le synode, composé de tous les membres du haut clergé présens dans la capitale, et réunis à cet effet dans l'église patriarcale. Après une invocation adressée à l'Esprit-Saint, afin d'obtenir du ciel une inspiration favorable, on en vient aux suffrages, et celui qui rassemble leur majorité est conduit au patriarche, puis reçoit l'investiture par trois archevêques qui récitent des prières analogues à la circonstance.

Un archevêque ou évêque ne peut être déplacé plus de trois fois du siége qu'il occupe,

et ne doit être déposé que par une sentence du synode. Les rentes de son diocèse sont stipulées dans les titres que lui remet le grand logothète, et sur leur montant doit être prélevé l'intérêt de la portion de la dette publique, affectée à ce même diocèse, pour laquelle le patriarche ainsi que le membre du synode se portent cautions.

Cette dette, qui n'est plus aujourd'hui que de quinze cents bourses environ, et s'élevait beaucoup plus haut il y a quelques années, tire son origine des sommes que la Porte exige, des émolumens, aumônes et autres dépenses faites au nom de la communauté. Elle se liquide comme nous venons de le voir, au moyen d'une répartition sur tous les diocèses, dont chacun d'eux est tenu à payer les intérêts de sa quote part, et à donner annuellement un à-compte sur le capital. Celui-ci se prend dans les bourses des Juifs, des Arméniens et même des Turcs ; les fortunes de plusieurs familles grecques sont aussi déposées dans cette caisse ; assurées par des reçus signés du patriarche ainsi que des évêques les plus marquans et hypothéquées chacune sur un diocèse particulier. Les intérêts des sommes

ainsi placées sont, de 10 ou 12 pour cent. Passons à présent aux charges qui entourent le siége écuménique, dont les unes se trouvent remplies par des séculiers, les autres par des ecclésiastiques, et commençons par celles qui appartiennent à l'ordre séculier.

Le grand logothète est le premier des officiers de cette classe ; il prend séance dans le synode au-dessus de tous les archevêques et évêques, à la droite du patriarche ; il a aussi, dans ce cas, le pas sur le drogman en vertu d'une décision de Moustapha III ; il assiste à l'office divin lorsque le patriarche pontifie ; il a sa place dans le chœur ; récite le *Credo* ainsi que l'Oraison Dominicale ; jouit du privilége de se rendre à l'église à cheval, en habit de cérémonie et avec une suite ; nous avons vu de plus qu'il délivre aux archevêques leurs lettres de nomination et les instructions y relatives. Ses revenus se composent de fixe et de casuel : le premier provient de ce que lui paient certaines cités, l'autre de ce qu'il reçoit des archevêques en retour de leurs brevets.

Après lui vient, 1° le grand scevophylax (conservateur des objets précieux de l'Eglise);

autrefois il avait l'inspection des monastères, mais aujourd'hui sa charge est presque réduite à l'honorifique; cependant les couvens lui paient encore une petite redevance, et il jouit en outre de deux exarchats, c'est-à-dire des revenus ecclésiastiques de deux paroisses, qu'il afferme; 2° le primicerius, membre du dyvan, et collecteur des épices que produisent les causes jugées à ce tribunal. Dans les jours de solennité, il porte devant le patriarche un candélabre, et le hazenan quand le pontife se montre en public. Il est le rapporteur de toutes les affaires adressées au Saint-Siége, et perçoit les droits mis sur les permissions de mariage, ainsi que sur toutes les écritures émanant de la chancellerie : impôt dont il a sa part; 3° le protopsalte ou premier chantre; 4° le lambadarius ou second chantre; 5° les deux domestici qui font la basse dans le chant; 6° le protocanomarchos ou premier lecteur. Tous les emplois nommés en dernier lieu tiennent un rang sensiblement inférieur relativement aux autres, et se rétribuent au moyen d'exarchats, qui comme on le voit, sont la monnaie courante de l'Église grecque.

Le grand chartophilax, le grand orateur, le grand ecclésiarque, le protonotarius, le second logothète, l'hostiarius, le referendarius, et plusieurs autres, n'ont aujourd'hui, malgré leurs titres pompeux, de fonctions que celles de dresser les lettres et écrits du ressort de la chancellerie. Ces notaires tiennent leurs bureaux dans la cour même du palais patriarcal, ce qui contraste beaucoup sans doute avec les vestiges de splendeur que leurs noms retracent.

Dans les offices des séculiers, rentrent encore, 1° le kapy-keaya du patriarche, chargé de donner connaissance au drogman de la Porte de toutes les affaires relatives à l'église et à la nation, pour que l'autre puisse en informer le gouvernement; 2° le premier secrétaire, qui tient la correspondance du patriarche avec les évêques; 3° enfin, le deuxième secrétaire, chargé de la comptabilité de la dette publique. Les charges ecclésiastiques se présentent dans l'ordre suivant: 1° le grand économe. Cet officier est tenu d'assister à toutes les cérémonies de l'église, ainsi qu'au dyvan, où il prend rang, après les évêques, parmi les juges de la seconde classe. Il reçoit quelques hono-

raires, et doit être marié. Viennent ensuite le socélion, le nomophylax, le castrincius, le protopapas, le second des prêtres, le grand intendant, le docteur de l'évangile, celui des psaumes, le père nourricier des orphelins, et plusieurs autres qu'il est inutile de nommer, puisque par leurs offices ils sont réduits à n'être que titulaires ; à moins qu'on ne veuille se servir de cette longue série, comme preuve de la multiplicité des charges qui accablait l'Empire Grec. Enfin les officiers du patriarche ferment la liste, et sont : 1° le protosyngellus, qui exerce son inspection sur tous les prêtres, jouit du droit de leur infliger des punitions, sauf cependant l'approbation du patriarche ; ajoute encore à ces prérogatives celle d'être membre né du petit dyvan, pour qui les querelles de ménage constituent la principale occupation, au point qu'on peut l'intituler le théâtre comique de l'Orient. Le protosyngellus tire ses émolumens de l'investiture des proestos, et des premiers prêtres de l'église. Le mode de rétribution se continue, comme on le voit : soutenu toujours par le même esprit ; en sorte que, depuis le patriarche, toutes les charges vivent aux dépens de celles qui leur

sont subordonnées, jusqu'aux quêteurs, qui exploitent la mine; 2° l'archimandrite, est le premier des douze curés de l'église patriarcale. La plus importante de ses fonctions consiste à recueillir, au profit du patriarche, les successions des ecclésiastiques qui ne laissent point d'héritiers; 3° le syngellus, simplement titulaire; 4° l'archidiacre, chargé de délivrer les permissions de mariage. En sa qualité de chef des diacres, ceux-ci lui font entre eux son revenu; 5° le second diacre, garde des sceaux, qu'il n'appose jamais sans une rétribution; 6° les douze curés, qui ont pour fonctions de célébrer l'office divin; 7° le portaris, commis à la garde du saint-chrême dont il est en même temps le dispensateur. Il fournit l'encre et le papier qui se consomment dans la chancellerie, et en retour, il a sa part du produit des lettres d'excommunication, et de celles de rémission, ce qui achève de prouver que tout se vend dans l'Église d'Orient. L'officier nommé en dernier lieu est l'introducteur, près du patriarche, des évêques nouvellement arrivés dans la capitale, et compte au nombre de ses attributions, la police intérieure de l'Église, qu'il

fait exercer par douze subalternes, qualifiés du titre d'euttaxines. Tous ceux que nous avons nommés, depuis le protosyngellus, n'ont besoin que d'une simple bénédiction du patriarche pour être sanctionnés.

Nous avons parlé des lettres d'excommunication sans faire connaître les motifs qui les provoquent, ce qui pourrait conduire à erreur, en attribuant à ces motifs une importance qu'ils n'ont pas; écartons donc le lecteur d'un piége, en lui apprenant à quel emploi subalterne sont consacrés aujourd'hui ces foudres de l'Église Grecque qui, autrefois, allaient se heurter contre celles de la cour de Rome, et n'épargnaient pas plus qu'elles les têtes couronnées. Par exemple, si quelque objet précieux a été dérobé dans une maison, les maîtres font excommunier tout le domestique, auquel un papas donne lecture de la sentence; alors on voit les innocens attendre avec anxiété que la pâleur et le trouble décèlent le coupable, et chacun s'agiter comme s'il était en effet poursuivi par la malédiction divine; enfin l'interdit, mis autrefois sur un État, n'y produisait pas une consternation plus morne.

Il nous reste à parler de la composition d'une paroisse, d'après le rite grec; en conséquence, voici l'ordre hiérarchique qui y est établi. D'abord elle a un ou plusieurs proestos, selon ses facultés. Ces proestos sont chargés de réciter dans l'office divin, l'Oraison Dominicale, le Credo, etc; de faire les mariages, les enterremens, les baptêmes; à la rigueur cette charge est superflue; mais, comme elle se vend au profit de l'évêque, on la rencontre dans toutes les églises, et l'on suprime même les autres sans exception avant celle-là. Le confesseur (pneumaticos, père spirituel) occupe la seconde place. Il achète, sous le manteau, son office de l'évêque, et vend aux pécheurs la rémission de leurs fautes. Tout prêtre n'est point habile à remplir ces fonctions; il faut qu'il ait au moins quarante ans, et une permission par écrit de l'évêque. Le troisième est le papas (ephemerius). Il célèbre l'office divin, chante les vêpres, les matines, et prend un rôle dans toutes les cérémonies de l'église. Enfin viennent le diacre, les deux chantres, qui peuvent être ordonnés ou séculiers; le canonarque, ou lecteur, qui récite les hymnes,

psalmodiées par les deux chantres, placés dans le chœur en regard l'un de l'autre; le candelanaptis qui, en sa qualité de sacristain, est le dernier de tous. Cette énumération suppose une grande paroisse ; mais il en est d'autres qui, faute de moyens pécuniaires, se bornent au proestos, qui cumule alors toutes les fonctions.

Les ministres du culte à l'exception du proestos, sont soldés par l'église, et de plus ont une part dans le casuel. Les revenus d'une paroisse se composent du produit des quêtes qui se font au delà même de son territoire et dans son église. On les récolte au moyen d'un certain nombre de plats, celui-ci réglé bien plutôt sur l'avidité du clergé que sur les facultés des contribuables. Le proestos a pour sa part le rapport d'un de ces disques ; dans les grandes fêtes il porte à baiser à tous les assistans une image qui représente le sujet de la célébration, et un de ses acolytes avance en même temps un plat pour recevoir le prix de cette faveur; chaque premier de mois il s'arme d'un crucifix, se fait suivre d'un bénitier, asperge tous ceux qui se présentent sur son passage, va chercher ses paroissiens jus-

que dans l'intérieur de leurs maisons : bien entendu que ses bénédictions ne sont pas gratuites. Tout cela, rapporté dans l'intention de faire connaître combien il en coûte pour remplir ses devoirs de chrétien dans la communion grecque, rappelle ces temps d'ignorance où les prêtres, chez nous, trafiquaient sur les indulgences, qui d'ailleurs sont encore des effets de commerce en circulation dans la première.

Afin de stimuler la générosité des âmes charitables, les papas prennent dans les quêtes, note par écrit de ceux qui mettent au plat, et récitent leurs noms dans les prières; par conséquent, elles ne regardent point ceux que la liste ne comprend pas. Ces riens sont moins insignifians qu'on ne le jugerait au premier abord, puisqu'ils aident à donner une idée exacte du caractère et des mœurs de la nation qu'on veut peindre; aussi nous sommes nous cru autorisés à n'en négliger aucun.

Un prêtre, selon les canons de l'Église d'Orient, ne peut se marier après avoir reçu les ordres; cependant l'état du mariage n'interdit point l'ordination. Il est assez rare de trouver

dans la capitale des ministres du culte qui soient en puissance de femme ; mais cela se voit communément dans la province, et même il est beaucoup de paroisses où un célibataire ne serait point accepté pour pasteur, ce qui prouve qu'on compte peu sur la continence des membres de cette église. On reconnaît ceux qui sont mariés à un bandeau d'une couleur obscure. Ils perdent l'habileté de devenir évêques.

Les papas sont d'ordinaire ignorans, au point même de ne savoir pas lire ; leur classe offre pourtant des exceptions, puisque plusieurs évêques, qui ont dû nécessairement passer par ce degré, sont doués d'une instruction qui répond très-bien au rang qu'ils occupent. On peut dire encore sans exagération, que dans l'Église Grecque le bas clergé est réduit à la dernière humiliation ; les papas tiennent chez les évêques la place de valets de chambre dont ils remplissent les fonctions, non-seulement envers leurs supérieurs, mais encore à l'égard des étrangers, auxquels ils présentent la pipe. En général, de même que chez les Turcs, les premiers personnages aux yeux des Grecs éclipsent totalement les au-

tres ; parmi ces deux nations quelle est celle qui a fourni cette coutume à l'autre ? Il est raisonnable de croire que ce cera la seconde ; puisque, sur tant d'autres points, elle a servi de modèle aux Osmanli.

VINGT-UNIÈME PROMENADE.

FONTAINE DE KARAKOULA.

Description de la vallée de Zéké-dèré. — Caractère hospitalier de l'Osmanli d'Asie. — Différence morale qui existe entre lui et le Turc d'Europe. A quoi on peut l'attribuer. — Simplicité de mœurs qu'on trouve aux portes mêmes de la capitale. — De l'influence du dogme de la prédestination sur les opinions et la manière d'être des Osmanli. — Ceux de la capitale sont peu amans des plaisirs qui combattent le repos. — Ce ne sont point les Musulmans qui rendent dangereuses les routes d'Europe. — Vallée et village de Beïkos. — Usage des Nymphées adoptés par les Orientaux.

Je viens de surprendre un des secrets de la belle nature; de pénétrer dans une de ces retraites mystérieuses où elle prend plaisir à dérober ses appas aux regards de la multitude, les réservant, sans doute, pour récompenser la curiosité de celui qui ne se laisse point effrayer par la distance lorsqu'il s'agit de reconnaître un site aimable.

Aussi fier de ma découverte que les Pizarre et les Cortez, quoiqu'elle ne consiste que dans une vallée modeste et solitaire, arrosée par une onde limpide coulant à petit bruit sous les oserais, je m'empresse d'en faire la révélation à l'ami des champs, certain de mériter sa reconnaissance. Ne vous offensez donc pas, naïade timide et mystérieuse, si je découvre à d'autres votre secret. Rassurez-vous, ce grand monde que les plaisirs tumultueux sont seuls capables d'attirer, ne pensera même pas à venir vous troubler. En effet, comment ceux qui le composent, pourraient-ils distinguer le murmure d'une fontaine à travers le fracas qui frappe continuellement leurs oreilles? D'un autre côté, leur goût blasé serait-il en état d'apprécier la saveur de l'onde qu'épanche votre urne, lorsque les ateliers de la gourmandise ne réussissent plus qu'à grand peine à chatouiller leur palais?

Malgré l'obscurité dans laquelle vous vous complaisez, loin de vous effaroucher de la visite que vous rendent quelques amis qui ont Bacchus et la gaieté pour convives, vous leur prêtez obligeamment vos ombrages, et

souriez malignement de la victoire remportée par une nymphe craintive sur le dieu bruyant des pressoirs, en voyant vos hôtes mêler à sa liqueur vermeille votre onde fraîche et argentée.

J'ai surpris ce sourire malin sur les lèvres de quelques graves Musulmans assis en face de nous, et que vous aviez sûrement appelés pour célébrer votre triomphe; j'ai même vu l'instant où la guirlande de roseaux entremêlés de lierre, allait faire tomber dans l'oubli la couronne de pampres. Chypre, Chio, Tenedos, effrayés, se conjurèrent aussitôt pour sauver leur roi d'une défaite aussi honteuse, et cependant ils eurent de la peine à opérer une demi-diversion. Enfin combien Mahomet vous doit d'actions de grâces pour les disciples que vous lui conservez et les prosélytes que vous lui faites! Un autel en reconnaissance du zèle que vous mettez à répandre sa doctrine, ne serait point supérieur à ce que vous méritez, et bien sûrement il vous l'eût déjà accordé, s'il ne craignait que le Paradis terrestre où vous habitez, ne fît oublier celui des houris.

Nous nous mettons en route, quelques amis

et moi, pour cette expédition lointaine qui nous promet une autre toison d'or. Nous débarquons au moulin inpérial ; et nous nous enfonçons aussitôt sous les noyers, les châtaigniers, les frênes dont est bordée la route sinueuse qui conduit à la vallée du Grand-Seigneur. Mais qui pourrait outrepasser ces frais ombrages sans s'y arrêter, du moins quelques instans, et repaître encore une fois ses yeux du tableau le plus ravissant de la riche collection que le Bosphore possède?

Après avoir payé notre tribut à ces lieux de délices, nous poursuivons notre route en remontant la vallée. Parvenus à la rencontre de deux cours d'eau qui arrivent l'un de Tokat, l'autre de Karakoula-Souyou, l'incertitude nous gagne, et nous tient un instant en suspend sur le chemin que nous suivrons. D'une part, Tokat étale à nos yeux ses coteaux chargés de chênes, de chataigniers, de buis et de frênes, au milieu desquels on voit s'élever çà et là des pins et des cyprès entremêlés de lauriers ; de l'autre la vallée principale nous sollicite par l'air de mystère qu'elle affecte ; et nous nous déterminons enfin à nous égarer dans les détours séducteurs qu'elle présente,

certains que les espérances qu'elle nous laisse concevoir sont loin de cacher un piége.

A son débouché, cette vallée est très-ouverte, mais configurée cependant de manière à ce qu'on puisse croire qu'elle finit là. L'espace que les hauteurs laissent entre elles offre un gazon que le ruisseau découpe dans tous les sens, lui rendant la fraîcheur à mesure que le soleil du midi la lui enlève. Le chêne vert, l'arbousier et le myrte chargé de campanules et de chèvre-feuille, se rassemblent çà et là en buissons, que tour à tour les fleurs et les fruits décorent. Quelques pins clairsemés s'élèvent du milieu de ces modestes arbustes, mêlant leurs émanations aromatiques à celles du thym et du serpolet que paissent des troupeaux nombreux. L'unique regret qu'on éprouve, c'est de ne pas voir ces sites animés par les bergers de Théocrite, et surtout par ceux de Gessner, au lieu de ces asiatiques auxquels la peau de mouton qui les couvre, et les armes qui leur tiennent lieu de houlette, donnent un aspect sinistre qui gâte l'air de fête que la nature riante se plaît à étaler autour d'eux.

Nous sommes dans les premiers jours de

juillet; l'air est embaumé sur notre passage, par les tilleuls en fleurs, les sureaux, les jasmins sauvages; et tandis que nous nous délectons à respirer ces parfums enivrans qui ouvrent l'âme, et la préparent aux voluptés douces que les ombrages distillent en elle, nous nous laissons distraire par le chant des cygales suspendues sur nos têtes.

Il n'y a qu'un moment nous marchions vers l'orient; à présent nous nous dirigeons au nord, et déjà nous avons perdu les traces de la route qui nous a amenés où nous sommes parvenus; ne voyant même plus d'issue à ce bassin tortueux, dans lequel nous pourrions nous croire enfermés. — Cependant, si mes yeux ne m'abusent pas, il nous offre une échappée, dont nous allons profiter. — Mais, que dis-je? loin de dissiper notre embarras, cette compassion trompeuse ne fait que l'accroître, en nous enfonçant de plus en plus dans ce labyrinthe, où d'ailleurs un charme irrésistible nous entraîne.

Les hauteurs tantôt se rapprochent, et d'autres fois s'éloignent. Partout leurs revers sont tapissés de coudriers, de jeunes chênes, de viornes et d'arbousiers, dont le vert foncé atteste l'efficacité des rayons que le soleil

leur envoie. Le fond de la vallée est défendu de leur ardeur par des noyers, des tilleuls, des platanes, des frênes, des peupliers blancs, qui là composent des groupes d'une étude admirable, ici forment des massifs continus dans lesquels la feuille changeante et mobile du peuplier contraste, par ses reflets, avec la parure plus constante du noyer et la teinte jaunâtre du tilleul.

Près de cette fontaine, qui va suspendre pour quelques instans notre marche, est arrêté un Musulman de distinction, accompagné de deux derwisch. Tous trois semblent n'avoir rien à demander au ciel au delà de ce qui leur est accordé, et le remercier de ce qu'il a bien voulu semer pour eux sur cette terre tant de béatitudes. Quels désirs en effet leur resteraient-ils à former? Ils respirent l'air pur des champs; ils savourent cette boisson aromatisée dont les campagnes de l'Yemen donnent le principe; ils envoient vers le ciel la fumée du sacrifice qu'ils lui adressent en action de grâce. — Mais les voilà qui se lèvent pour continuer leur voyage. Au lieu de l'entreprendre à cheval, selon la coutume nationale, ils ont préféré la marche noncha-

lante et tardive de l'arabas. Bien sûrement des motifs de santé les auront forcés à user de cette machine inventée pour flatter la mollesse de l'autre sexe. — Je vois les derwisch prendre les premiers place : ils doivent cette prérogative à la considération que leur attire le saint caractère dont ils sont revêtus; on aurait donc tort de les plaindre pour de prétendues mortifications dont ils recueillent dans ce monde même la récompense, et qui leur sont payées si fort au-dessus de leur véritable valeur.

Les Osmanli, par une suite de l'éloignement qu'ils ont pour tout déplacement, ne voyagent d'ordinaire que lorsqu'ils y sont forcés, et jamais par pur motif de dissipation. Peu curieux par tempérament, le désir de voir ne doit point être éveillé chez eux par l'aspect monotone et uniforme que présentent leurs contrées. Toutes les villes et les campagnes turques se ressemblent; leurs habitans portent aussi partout les mêmes traits de physionomie, et les beaux-arts, les plaisirs, ne font en aucun lieu sentir leur attraction sur la portion de terre occupée par ce peuple. Si l'on ajoute à ce manque des stimulans les plus actifs pour provoquer l'amour des voya-

ges, le défaut de commodités et quelquefois le peu de sûreté des routes, on n'aura plus de peine à s'expliquer la raison pour laquelle celles-ci ne sont fréquentées que par les caravanes du commerce, et quelques hommes publics, que leurs affaires appellent dans la capitale ou dans le lieu de résidence du gouverneur.

Tous ces voyages se font à cheval, et à raison de huit ou dix heures de marche par jour. Le bagage, tels que tentes, batterie de cuisine, tapis, coussins, etc., est proportionné à la fortune du voyageur, qui marche toujours escorté de sa maison, en le supposant un personnage important; dans ce cas, ses femmes le suivent en litières ou dans des cotchy; mais elles cheminent comme lui à cheval s'il est d'un rang qui ne lui procure qu'une aisance médiocre. Arrivé au gîte, la tente est dressée lorsque la saison permet de coucher en plein champ; en hiver le khan reçoit les voyageurs, ou bien encore les habitans exercent envers eux les devoirs de l'hospitalité : ce qui même est assez l'ordinaire.

Les Osmanli n'ont généralement pas plus le goût de la chasse que celui des voyages.

Ce manque d'inclination pour un exercice consacré chez toutes les nations nomades, est encore dû aux causes exposées plus haut; car l'attribuer aux règlemens du Prophète sur les viandes réputées légales, c'est-à-dire pouvant entrer dans la nourriture d'après la manière selon laquelle les animaux ont été immolés, ce serait prononcer un jugement hasardé, puisque les premiers Sultans avaient un goût passionné pour la chasse, comme l'attestent encore diverses charges, qui ne conservent plus de leur institution primitive que les titres. Mais cette inclination, qui sûrement tirait son origine de l'amour de la guerre, s'est éteinte avec lui au sein de la mollesse du Sérail, en sorte que les Sultans de nos jours ne chassent pas plus qu'ils ne voyagent.

Les seuls chasseurs qu'on rencontre parmi les Musulmans de Constantinople, sont des individus qui exercent cette profession par nécessité; quant aux grands, ils la dédaignent, et préfèrent s'amuser au tir de l'arc ou de la carabine, qui ne s'écarte point du genre de vie par eux adopté. Cependant ceci ne doit pas s'étendre à la généralité de la nation; car en Asie les ayan, ou chefs de canton,

rangent la chasse, surtout celle des bêtes fauves, au nombre de leurs amusemens, par la raison toute naturelle que la nation a mieux conservé dans ces contrées ses inclinations nomades et son humeur belliqueuse.

Nous voici dans une solitude profonde, où la nature, nullement contrariée par la main de l'homme, semble se complaire dans ses caprices. — Mais ne serait-ce pas une erreur que je commettrais en me laissant persuader, sur l'apparence de ces lieux, qu'ils ne sont point habités? Tout au moins ils servent d'asile aux morts, puisque sous ces chênes et ces hêtres qui forment une forêt impénétrable à l'œil, le sol est parsemé de pierres funéraires, ce qui donne à présumer que, non loin d'ici, des vivans doivent avoir leur demeure. — Cette femme, qui vient de sortir de derrière une haie de sorbiers, et prend la fuite tout en rajustant son voile, nous confirme encore dans ce doute, que nous achevons enfin d'éclaircir en nous enfonçant sous ces tilleuls et ces noyers qui recèlent en effet un village.

Peuplade heureuse! ou dont le sort s'annonce du moins comme digne d'envie! on dirait

que ceux qui te composent, ont voulu se séparer du reste de la société pour mener une vie plus tranquille, et avec intention se sont retranchés derrière ce rempart de feuillage, afin de se préserver des maximes d'un monde pervers! Qui pourrait jamais se persuader que, si près d'une capitale immense, il existe un coin de terre encore ignoré, à en juger par ces dehors agrestes? et ne serait-on pas en droit de se croire ici aux extrémités d'un empire, bien plutôt qu'à quelques pas de son centre?..... Ceci veut dire peut-être que la civilisation est faiblement avancée chez la nation dont nous cherchons à pénétrer l'intérieur; mais aussi cela n'annoncerait-il pas à sa louange, que la démoralisation a peine à faire parmi elle des progrès, et quels que soient ses efforts, ne peut détruire les inclinations heureuses qu'elle tient de ses pères?

Nous laissons Ak-Baba et le ravin dans lequel ce village s'est relégué, après avoir jeté cependant plus d'un regard de complaisance sur les hauteurs qui l'enferment, et dont les revers offrent une forêt de figuiers, de cerisiers et de pêchers entrelacés de pampres. Nous avons déjà marché une heure et demie

d'un pas tardif, que le charme des lieux ralentissait et cherchait même à suspendre; encore quelques stades, et nous serons au terme de notre voyage dont nous approchons sans désirer de le trouver. Sur notre route, nous rencontrons fréquemment des caravanes, les unes qui transportent au rivage le charbon fabriqué dans les montagnes, d'autres chargées d'eau puisée à la fontaine de Karakoula, et qui la transfèrent au grand dépôt établi à Beïkos. La vallée, qui s'était élargie pour recevoir l'affluent d'Ak-Baba, se reserre de nouveau, et toujours de plus en plus, tandis que la pente, devenue plus roide, annonce déjà qu'on approche de son origine. Ici les coudriers, les néfliers sauvages, les coignassiers, les cornouillers et les érables se pressent à côté l'un de l'autre, formant un taillis touffu qui cerne la route de toute part. Un ruisseau, ombragé de trembles et de saules, filtre entre le cresson, le nénuphar et les touffes de roseaux qui couronnent sa surface. Quelques châtaigniers élèvent çà et là leurs têtes chargées de grappes fleuries, promettant une abondante récolte. Parmi les papillons, on remarque sur chaque plante les es-

pèces regardées dans nos climats comme les plus rares : l'aurore, le deuil, et les différentes variétés du sphinx ; le capricorne à odeur de rose s'y promène sur la feuille du saule, et les buprestes étalent sur l'herbe les couleurs changeantes du riche étui dans lequel leurs ailes sont renfermées. Mais le tableau riant que nous nous complaisons à peindre va perdre toutes ses grâces à l'aspect d'une cabane dont nous approchons avec confiance, attirés par le chaume qui la couvre et la vertu qui doit l'habiter. Au lieu du contentement que nous espérions y trouver, s'offre à nos yeux le triste spectacle d'un pestiféré moribond, dont la couche mortifère est entourée d'une famille nombreuse qui s'approche sans crainte du plus cruel ennemi que puisse avoir l'espèce humaine.

Le dogme de la prédestination, dont nous voyons ici les funestes effets, est sûrement bien préjudiciable à la nation ottomane considérée en masse ; cependant ne le condamnons pas sans appel, puisque la philosophie est liée envers lui par la gratitude à raison des brillans résultats dont il compense, à l'égard des individus, ses dommages politiques. Par

exemple, cette résignation si sublime qu'il porte au plus haut degré dans le cœur de tous les Musulmans, ferait sans doute envie au sage de nos contrées, chez qui son empire n'est pas encore aussi absolu, ni si solidement assis. Bien certainement la morale épurée de l'Evangile et la philosophie, en général, jouissent de moyens persuasifs, qui offrent un refuge assuré aux malheureux susceptibles de prêter l'oreille à leurs consolations; mais ceux que l'une et l'autre gagnent au point de les armer d'un courage à toute épreuve contre l'adversité, sont en quelque sorte des phénomènes, à raison du petit nombre qu'on pourrait en citer. Zénon avec peine rassembla une poignée de stoïciens, tandis que Mahomet est parvenu à propager cette même secte dans des régions immenses, qui ont donné le jour à une multitude de héros aussi illustres pour leur dévouement, que les plus célèbres disciples du sage formé à l'école de Cratès.

L'infortune est acceptée par le Musulman comme un arrêt du ciel auquel l'homme ne peut rien changer; que même il s'est attiré par ses fautes, sans perdre toutefois l'espé-

rance de voir le juge suprême écouter la voix de la commisération. Dans l'intention d'obtenir sa grâce, il ploie respectueusement la tête sous le poids de l'adversité, sans jamais se laisser abattre par elle; aussi les actes de désespoir sont-ils inconnus parmi ceux de sa croyance. Le suicide, que les lois et la religion ont tant de peine, chez les autres nations, à combattre, et qu'elles ne réussissent même pas à faire prendre généralement en horreur, n'a point besoin ici de répression; car on ignore ce que c'est qu'être son propre meurtrier, et l'on est loin de croire se soustraire à la douleur en s'arrachant de cette vie, persuadé au contraire qu'une autre nous attend, accompagnée de châtimens ou de récompenses, selon qu'on a mérité les uns ou les autres.

Le Musulman éprouvé par la fortune, provoque donc, au plus haut degré, chez l'observateur européen, l'admiration et le respect pour le calme sans affectation ni violence qu'il conserve, s'offrant comme la leçon de philosophie la plus belle et la plus instructive que l'humanité puisse recevoir. Le premier qu'on rencontre est un maître ès-arts,

aussi fort dans la pratique de sa doctrine que Socrate lui-même, et bien plus que Caton d'Utique. Entre des milliers de preuves de cette vérité, je vais en citer une qui donnera mieux que des assertions vagues une juste idée du type national, ainsi que de la trempe éprouvée de ces âmes robustes.

Un tapissier s'était engagé à venir travailler dans la maison d'un Franc, et en conséquence avait pris jour avec lui. La nuit même sa boutique, toute sa fortune enfin, est la proie des flammes; n'importe, il arrive à l'heure marquée, et se met tranquillement à la besogne. Le maître de la maison, ne comprenant rien à ce sang-froid, qui du moins aurait bien pu être légèrement ébranlé sans que Mahomet eût droit de s'en formaliser, demande avec étonnement à celui qui le gardait avec tant de courage, s'il n'habitait plus le quartier incendié, ou si les flammes avaient respecté sa maison : « Non, répond froidement le Musulman, elle a été brûlée; mais « Dieu me l'avait donnée, il était donc bien « le maître de me la reprendre; d'ailleurs « il est grand ! » On ne pourra se refuser à convenir qu'après ce peu de mots, qui

renferme la philosophie théorique et pratique des Mahométans, tous nos traités en ce genre seraient bien insipides ; cependant un simple artisan est l'autorité que nous citons, et tout autre que lui en pareille circonstance eût répondu avec le même héroïsme.

Nous voici à Zéké-dèré, entouré de vergers et peuplé de Musulmans. Sans le minaret qui nous l'apprend, nous l'eussions deviné à l'aspect solitaire qui caractérise ces lieux, quoiqu'ils soient habités : c'est à ce signe infaillible que se reconnaissent tous les villages turcs. De beaux platanes ombragent la fontaine ; mais on passe outre, car on n'a plus que quelques pas à faire pour arriver à la retraite enchantée que la naïade de Karakoula égaie par son doux murmure.

Le chemin qui y conduit, à partir du village, est sinueux et accidenté. Les bords escarpés qui l'encaissent sont couverts de lierre rampant, du milieu duquel on voit s'élancer les tiges fleuries de toutes les variétés des plantes bulbeuses ; les châtaigniers y sont plus multipliés, et finissent même par se partager avec les chênes, le revers des monts, qui resserrent toujours de plus en plus la vallée.

Deux plates-formes, séparées par un bassin en marbre, le tout recouvert d'un comble plat, porté sur le devant par quatre colonnes en bois, et reposant en arrière sur un mur d'appui adossé à la montagne; des tilleuls plantés au hasard, mais cependant avec l'intention d'offrir un ombrage commode; des revers escarpés et verdoyans; une onde limpide qui tombe dans la cuve de marbre et s'en échappe ensuite, ou qui filtre sur les côtés du modeste édifice, venant rejoindre le cours principal; tels sont les objets qui composent le tableau de Karakoula, à quoi l'artiste peut ajouter, pour l'animer, des Musulmans assis par groupes dans le voisinage de la fontaine; quelquefois des femmes qui goûtent le frais dans la cuve; enfin des chefs de caravane occupés à remplir leurs futailles de la liqueur bienfaisante qui tombe en bouillonnant.

Nous avons à peine pris place et étalé nos provisions, qu'un Turc obligeant vient nous proposer d'y joindre quelques mets champêtres. Nous ne craignons pas d'accepter, car lorsqu'un Osmanli offre, ce serait l'offenser que de ne pas recevoir, surtout s'il est du nombre

de ceux que nos relations n'ont pas habitués à feindre des sentimens qui ne sont pas dans leur cœur. Nous nous laissons donc combler par cet hôte débonnaire qui, ajoutant à chaque moment un nouveau témoignage de cordialité à ceux qu'il nous a prodigués déjà, finit par ne nous permettre de partir que sous la condition de bientôt nous revoir. Ce qui le rend plus pressant relativement à ce dernier article de notre traité d'amitié, c'est qu'il craint que le privilége de nous recevoir ne lui soit enlevé par un autre Musulman, porteur d'une de ces figures asiatiques fortement caractérisées, mais à travers laquelle on voit percer distinctement un air d'urbanité qui annonce la fréquentation du grand monde. Venant à nous, ce dernier se plaint de ce qu'il ne nous a pas eus pour hôtes, et nous engage de la manière la plus affectueuse à réparer le tort que nous lui avons fait. Interdits, embarrassés sur le choix auquel nous devons nous arrêter, nous promettons à tous deux d'accepter leurs offres, ne sachant plus d'un autre côté, comment concilier l'aspect sauvage, l'abord farouche, l'air de défiance du Turc d'Europe, avec les vertus hospitalières,

les manières affectueuses et nobles de celui qui habite encore le sol de ses pères. Cette observation devient plus sensible en s'enfonçant davantage dans les terres ; et l'on finit par bien se convaincre que le Musulman Asiatique est aussi tolérant, aussi sociable que l'autre est soupçonneux, porté au brigandage, et ennemi irréconciliable de l'Européen.

Mais qui peut produire cette bizarrerie inexplicable ? Comment la barbarie et la civilisation habitent-elles si près, sans que la seconde de ces deux ennemies n'expulse l'autre, ou ne parvienne à la convaincre au moyen de ces exemples si persuasifs qu'elle étale à ses yeux ?.... Je crois avoir trouvé le mot de l'énigme : cette aversion du Turc d'Europe pour tout ce qui a quelque rapport avec nous, provient de la crainte que notre voisinage et la supériorité de nos moyens lui inspirent, ainsi que de sa position précaire, qui peut le faire comparer à une vedette chargée d'observer les mouvemens de l'ennemi, pour sonner la retraite à son approche ; situation dans laquelle l'Asiatique ne se trouve pas à notre égard ; que d'ailleurs, il ne peut

s'expliquer, puisque ce danger imminent ne menace point. D'un autre côté, ce dernier n'accorde qu'un mince intérêt à l'Europe, regardée par lui plutôt comme la patrie des infidèles que celle de l'islamisme, et ne se décide à venir à son secours que lorsqu'il y est contraint par la voix impérieuse de l'autorité. Il est donc permis de dire que le Turc ignorant ne peut que contracter une plus grande âpreté de mœurs en se rapprochant de nous, et repoussera avec une obstination d'autant plus inflexible la civilisation, que celle-ci, en contact avec lui, fera plus d'efforts pour le subjuguer.

Les eaux de Karakoula-Souyou, qui, comme on a pu s'en apercevoir, sont en haute réputation parmi les nationaux, et même jouent un rôle distingué dans leur médecine domestique, doivent être savonneuses, à en juger par la propriété dissolvante qu'on leur attribue et l'écume qu'elles produisent. Cette dernière observation annoncerait encore le dégagement du gaz acide carbonique, produit par la présence de l'acide sulfurique, ce que confirmerait d'ailleurs la dégradation sensible de toutes les pierres calcaires que

cette eau touche. Quoiqu'il en soit relativement à sa composition, on cite plus d'une cure opérée par elle, et sans l'intervention d'aucun autre spécifique.

Après avoir rendu grâce, par une dernière libation, à la divinité qui préside à ces ombrages, comme l'assurance de venir dans peu lui acquitter un nouveau tribut, nous prenons la route du retour, avec l'intention de gagner la vallée de Beïkos. En effet, pourquoi ne pas se donner toutes les jouissances qu'un même jour peut offrir et permet de goûter, lorsqu'on doit craindre aussi peu d'y trouver la satiété. Les seules, capables de s'user sont celles qui ne tirent pas leur source du cœur, ou qui l'abusent de manière à laisser des regrets après elles.

En partant, nous avons salué les graves convives rassemblés autour du kiosk, leur souhaitant, comme le premier des biens, de conserver leur opinion sur le vrai bonheur, et surtout de ne jamais les échanger contre celles qu'une fausse civilisation pourrait leur suggérer. Nous revenons d'abord sur nos pas, dont les traces subsistent encore; et cependant les détours sinueux de la vallée réussissent

avec un égal succès à nous abuser. Plaisir indéfinissable! que le cœur conçoit si bien; mais que la plume exprime si mal, ou ne peut qu'ébaucher faiblement!.... Ceux qui ont senti de douces larmes humecter leurs paupières en écoutant les chansons naïves du poëte de Zurich, et ses descriptions pleines de vie, me comprendront sans peine et m'épargneront la difficulté de rendre des effets auxquels les autres n'entendraient rien, quelle que soit la vérité que l'expression pourrait y mêler!

Nous avons parcouru sans la moindre inquiétude des lieux qui partout ailleurs en fourniraient au voyageur, eu égard à la solitude qui y règne, et aux repaires qu'ils pourraient offrir à chaque pas. Mais il est rare que le Turc prenne le métier de voleur de grand chemin, et jamais il ne s'abaisse à celui de filou. On peut même avancer que cette profession est inconnue dans les contrées habitées par lui. Les vols à main armée se commettent cependant sur ses terres, et la Turquie d'Europe, plus qu'aucune autre contrée, est exposée à ces désordres; mais ils sont presque toujours commis par des Bulgares, qui parfois

infestent les routes de la Romélie; ou par des Grecs qui, dans le Péloponèse, occupent les défilés, se contentant le plus souvent de détrousser le voyageur; ou bien par des Forbans Maïnotes, qui rendent si périlleuse la navigation dans la mer de l'Archipel, que la France et l'Angleterre sont obligées d'y tenir des croisières pour protéger leur commerce. Quant à l'Osmanli, il est susceptible de devenir meurtrier lorsqu'on allume sa colère; mais c'est toujours dans le premier accès qu'il recourt à ses armes, ne laissant guère dormir la vengeance jusqu'au lendemain, et méprisant surtout l'usage perfide du stylet d'Italie.

Nous nous dirigeons vers le point de partage des deux vallées, et nous adressons un dernier adieu à celle de Zéké-Dèré, tout en gravissant le revèrs qui la sépare du vallon de Beïkos. Partout nous voyons le genêt étaler sa parure saffranée, nous envoyant ses parfums moelleux sur les ailes d'un zéphir caressant; le myrte à la feuille de houx, qui bientôt montrera son fruit, rouge comme le corail; la bruyère fleurie, le caprier, l'arbousier, l'yeuse, et le coudrier qui invite déjà à le dépouiller.

Nous voici parvenus au col, et prêts à des-

cendre l'autre versant, où nous nous enfonçons aussitôt dans un cimetière ombragé de chênes qui s'élèvent aussi haut que le peuplier, et qu'un lierre épais garnit jusqu'à la cime ; de pruniers sauvages qui donnent libéralement des fruits plus savoureux qu'on n'oserait les attendre de sujets abandonnés à la seule nature : image bien vraie de ceux qui les ont plantés ou leur ont permis de naître, sans s'engager cependant à les cultiver. On ralentit involontairement sa marche en traversant ce bois tout à la fois mélancolique et attachant. Un sentiment religieux s'empare de votre âme, faisant saigner les blessures reçues fraîchement par la sensibilité, rouvrant celles que le temps avait réussi à fermer. — Si l'on était seul, on s'assoierait sur cette pierre funéraire qu'un tendre réseau de lierre s'apprête à couronner ; et la tête soutenue de l'une de ses mains, on se laisserait entraîner par la pensée dans la demeure des morts, pour aller y reveiller les objets de ses affections. — Mais d'où vient la secrète attraction qui m'entraîne vers cette sépulture, sans que j'ose même concevoir la volonté de lui résister, et à laquelle je m'abandonne sans pouvoir recon-

naître la main invisible qui me rend aussi docile?.... Ah! je n'ai que trop compris, et j'aurais dû deviner à la première pulsation de mon cœur : les avertissemens de la sensibilité trompent si rarement! Sous ces marguerites et ces fleurs timides dont la modestie pare le front de la vertu, reposent les cendres d'une mère affectueuse qu'un fils infortuné a confié à cette terre pour qu'elle lui conserve cet aliment de sa douleur. De jeunes cyprès entrelacent leurs branches naissantes, et forment tout autour du monument, des guirlandes funèbres. *A la meilleure des mères*, dit laconiquement l'épitaphe, comme si les sanglots et les larmes eussent empêché le cœur qui l'a dictée, d'étendre davantage le sentiment qui l'oppressait; mais ces mots abrégés, pour qui peut en sentir la force, combien ne sont-ils pas expressifs! et quelle est la main sacrilége qui oserait les retoucher après celle qui les a gravés si profondément, guidée par cette inspiration sacrée que l'affliction, lorsqu'elle est à son comble, est seule capable de produire?...

Je vous quitte, retraite paisible, où toutes les passions, tous les sentimens s'endorment

à jamais dans les bras inflexibles de la mort. Oui, malgré moi je dois résister au charme qui m'invite de rester; mais je ne tarderai pas à venir vous revoir, voulant me livrer à vous sans distraction ni contrainte. Où serais-je mieux que sous vos ombrages pour nourrir une mélancolie, tenue par ma pensée comme le bien le plus précieux après celui que j'ai perdu!... Oui, je reviendrai, mais alors je serai seul, ou du moins n'aurai-je que la tristesse pour compagne : les âmes affligées sont trop mal à leur aise lorsqu'elles ont d'autres témoins de leurs peines que les objets qui les ont fait naître ou qui les entretiennent. — L'aspect animé de la belle vallée de Beïkos adoucit un peu les miennes, et me réconcilie pour un moment avec l'espoir qu'un jour elles me permettront de goûter quelque adoucissement.

Tracé en forme d'amphithéatre, ce beau bassin présente partout des massifs de verdure diversement nuancés; dans la composition desquels entrent le figuier à large feuille, le jujubier, le coignassier, le dattier de Trébizonde qui, par la forme de son feuillage, ressemble au pêcher, dont il diffère cependant par sa teinte plus foncée et son petit

fruit gluant; ailleurs le tilleul, le noyer touffu, le mûrier, le chêne et le peuplier d'Italie se rassemblent, formant des groupes détachés que des plantations d'arbres verts disposés en allées lient entre eux. — Notre route est bordée de lilas, de lauriers, d'arbres de Judée, de pruniers sauvages et de grenadiers. Ici la vigne rampe sur la terre; là elle forme des treilles, ou cherche des appuis pour étaler ses pampres. Quelquefois encore on repose avec intérêt ses regards sur des saules pleureurs qui croissent solitairement, comme pour mieux caractériser la douleur échevelée dont ils sont l'emblème. Avec quelle profusion les arbres fruitiers sont accumulés dans le fonds et sur les revers de ce bassin!...... Sa disposition ne ressemble-t-elle pas à celle de ces serres décomposées en gradins dans l'intention de faire valoir chaque plante, dont aucune, par suite de cet arrangement, n'échappe à l'œil. Il faut que les eaux y coulent en abondance, pour que la verdure soit aussi fraîche et la végétation aussi active; mais comment les apercevoir à travers cette forêt protectrice qui se prête si complaisamment au secret qu'elles voudraient garder, et que

leur murmure seul trahit? Serait-il possible à la vue d'épuiser jamais la multitude des objets qu'offre cet horizon varié à l'infini? On est tenté de visiter en particulier chacun de ces groupes; d'essayer tour à tour de l'ombrage du tilleul, du pin, du sycomore, de choisir différentes stations, afin de réussir à classer dans sa pensée une scène aussi riche; de s'expliquer enfin cette extase qui suspend les facultés de l'âme, et l'empêche de se rendre compte des sensations confuses qui se succèdent en elle. Mais chercher à définir le bonheur, n'est-ce pas travailler presque toujours à le détruire? C'est du moins ce qui arrive lorsque l'imagination en est l'auteur : jouissons donc sans remonter imprudemment aux causes des sensations voluptueuses qu'il nous fait éprouver.

Nous voici dans le village de Beïkos, dont la population se compose de Musulmans ainsi que d'Arméniens, et qui est parsemé de vergers rassemblant toutes les espèces de fruits. Les habitations annoncent l'aisance qu'un terroir aussi productif ne peut manquer d'engendrer; d'ailleurs ce sont pour la plupart, des maisons de plaisance appartenant à des saraffe

Arméniens, ou bien à des Turcs de la classe distinguée; quoique généralement, à la ville comme au champ, les édifices particuliers portent le cachet de la simplicité, au point même qu'il devient difficile de reconnaître ceux qui sont occupés par les premiers dignitaires.

La vigne vierge, le palma-christi dérobent, sous leurs larges tapis, les murs de cette maison; et, s'élevant encore plus haut que son faite, vont couronner cette cheminée de leurs pampres retombans en gerbe. Cette autre compte dans ses dépendances un parterre dont la culture fait l'amusement du maître; et un kiosk où l'on n'arrive qu'après avoir franchi ces terrasses successives, élevées sur le revers de la montagne. Une fois qu'on a atteint ce but engageant, on trouve la fraîcheur sous des pins, et un point de vue qui ne laisse rien échapper de ce bassin, enfermé entre deux rives qui semblent se rejoindre. A mesure que nous nous rapprochons des bords de la mer, le quartier devient plus fréquenté; et, près de cette fontaine entourée de cafés, le concours est aussi nombreux que, quelques pas plus haut, la

solitude était grande. L'eau sort ici à gros bouillons par plusieurs robinets disposés sur la largeur de la base ; se répand dans un grand bassin de marbre, recouvert d'un comble à colonnade ; et, par sa fraîcheur, que ces platanes entretiennent, captive des jours entiers ces oisifs dont l'unique occupation, comme aussi la jouissance la plus vive, est de voir le temps couler au murmure de l'onde. Ces fontaines retracent les nymphées des anciens, où ils venaient de même goûter la fraîcheur pendant les ardeurs de l'été.

Nous voilà embarqués et cinglant vers Thérapia, qui nous rappelle, malgré les instances que nous fait le rivage que nous laissons, pour nous engager à rester. A présent, mieux que jamais, nous pouvons juger de ce riche amphithéâtre où règne la plus parfaite harmonie; promener nos regards sur deux rives délicieuses, depuis l'entrée du canal de l'Euxin jusqu'au château d'Europe ; jouir tour à tour de l'ensemble le plus attachant, et des plus gracieux détails. Comment réussir à se lasser jamais de ce chef-d'œuvre de la création, et repaître assez ses yeux de tant de merveilles?.. Que de fois déjà les miens les ont parcourues

avec étonnement, et cependant mon extase, loin de s'affaiblir, semble chaque jour s'accroître!.. Mais où trouver aussi une telle profusion d'objets ravissans par eux-mêmes et par leur arrangement entre eux; des monts d'une pente mieux calculée pour l'effet, et découpés avec autant d'art; où les ombres portées ressortent mieux à l'aide des revers frappés de la lumière; où la magie du clair-obscur offre des études plus savantes!.... Avec quelle complaisance le soleil repose ses rayons sur ces crêtes, qui les réfléchissent; et caresse ces sombres massifs qui, en partie, les absorbent. Comment rendre cette diversité de teintes; ces oppositions si bien ménagées; combiner ces monts, ces vallées, ces habitations, ces ombrages tous différens pour la forme, la nuance, et les contours; ces créneaux, ces tours qui apparaissent chargées de lierre à travers les cyprès? Comment suivre fidèlement ces découpures gracieuses de la côte, où chaque chose est si bien à la place qu'elle doit occuper selon les lois de la convenance; n'en omettre aucune, et se conformer enfin au grand plan de la nature?... Elle seule pourrait répondre à cette

question désespérante pour la faible humanité; mais aussi comment parvenir à réprimer la surabondance des sensations éveillées par elle, quand celles-ci dilatent le cœur au point de rendre la respiration gênée ; et ne serait-ce pas un autre acte de cruauté que d'interdire à la sensibilité la consolation de se plaindre, lorsque, tout en lui faisant éprouver le besoin impérieux d'épancher son bonheur, on lui accorde à peine la faculté de le balbutier?

VINGT-DEUXIÈME PROMENADE.

CONSTANTINOPLE.

Quartier Kondoscalé. — Aïa-Sophia (petite Sainte-Sophie. — Les animaux, même les volatiles, vivent familièrement avec les habitans des villes musulmanes. — Différence frappante dans la nation et le gouvernement; dans le caractère des gouvernans et celui des gouvernés. — Mosquée de Mouhamed-Pacha. — Citerne de Boudroun-Dgjamissi. — De la nation Arménienne; de son industrie; de son rôle dans l'Empire Ottoman; de son degré de civilisation, de ses mœurs; de ses usages; de ses cérémonies religieuses, et des points qui établissent la séparation entre les Arméniens catholiques et les schismatiques. — Colonne d'Arcadius. — Mosquée de Daoud-Pacha. — Vénération des Musulmans pour certains arbres. — Leur goût pour les fleurs, et le rôle qu'ils leur font jouer. — Tavernes. — Baladins. — Écarts anxquels les Osmanli sont sujet. — En quoi consiste vraiment l'autorité du Sultan. Les Osmanli montrent plus d'indépendance dans la pensée qu'on ne le croit généralement. Bizarrerie du gouvernement tour à tour impuissant

et absolu. C'est chez les officiers militaires que réside le despotisme, et non en la personne du Sultan. — Réflexion sur le climat. — Ancien couvent Studius. Citerne. Mosquée de l'écuyer. — A quels signes le rang se reconnaît dans l'Orient. — — Citerne Mocisia. — Les Musulmans ont adopté cet usage des anciens, consistant à consacrer des fondations à la piété, ou bien à l'utilité publique. — Des femmes, de leur éducation, de leur genre de vie. Elles ont beaucoup plus de liberté qu'on ne le croit en Europe. — Quartier de Jéni-Baktché. — Médab, ou rapsodes. — Portes d'Andrinople.

JE me lève avec l'aurore et m'arme aussitôt de mon bâton de voyage; car la course que je projette d'exécuter sera longue. Il ne s'agit rien moins que de visiter les nombreux quartiers de la Propontide, c'est-à-dire, tous ceux qu'on trouve disséminés sur la septième colline et dans le spacieux vallon qui isole celle-ci de cette crête transversale, exprimée par six mamelons, détachés l'un de l'autre par des dépressions plus ou moins senties.

Je m'embarque à Top-Khané; et doublant la pointe du Sérail dont je longe les murs jusqu'à leur extrémité méridionale, je me

fais conduire à l'échelle Tchatladi-Kapoussi. Tous les instans de ce trajet ont été comptés et recueillis par la jouissance, qui s'éveille toujours aussi fraîche, aussi suave chaque fois qu'on parcourt cette route enchantée dans un jour lucide. Le plaisir qu'on goûte s'augmente par le souvenir de celui qu'on a déjà éprouvé, et du moins l'on rêve le bonheur, si le ciel avare ne vous en accorde que les seuls prestiges.

J'ai mis pied à terre et m'achemine vers la petite Sainte-Sophie, église grecque changée en mosquée; la plus ancienne basilique après Sainte-Irène, parmi celles que Constantinople a conservées, et qui peut s'enorgueillir d'avoir eu Justinien pour fondateur. Sûrement elle fut son coup d'essai en architecture; et si on la compare à l'édifice somptueux qu'il éleva ensuite, dédié, de même qu'Aïa-Sophia, à la sagesse divine, on se demandera comment, après tant de modestie, il finit par déployer tant d'ambition et de vanité? Mais pour être en état de répondre à cette question embarrassante, il faudrait avoir occupé le trône.

Le nom de Sainte-Sophie si fréquemment

donné, annonce que l'invocation favorite des Empereurs d'Orient était la sagesse divine; leur conduite au contraire apprend que, malgré les temples qu'ils ont toujours élevés à cette émanation céleste, ils n'ont jamais pu réussir à fixer parmi eux sa très-humble servante, *la sagesse humaine*.

Aïa-Sophia, située au dessous de l'At-méïdan, dans le quartier Kondoscalé, est un édifice circulaire sur de petites dimensions, couronné d'un dôme à côtes ou arrêtes vives: bizarrerie assez remarquable. Dans son intérieur règne une galerie portant sur des colonnes de vert antique et d'ordre ionique, avec une corniche d'une assez belle exécution. Les Osmanli y ont adapté un péristyle accommodé à leur manière.

Ici les cygognes, qui d'ordinaire donnent la préférence aux mosquées, quoiqu'en Turquie les animaux en général, et les volatiles surtout, n'aient pas besoin de se ranger sous la protection des dieux pour éviter les piéges de l'homme; ici, dis-je, ces oiseaux habitent avec une pleine sécurité au point le plus élevé du dôme, tandis que des ramiers, des tourterelles, des passereaux des-

cendent familièrement des arbres voisins où ils ont leur demeure, et viennent sautiller en quelque sorte sous les pieds des passans.

Il est étonnant qu'on voie encore chez nous de semblables hôtes, après l'accueil que nous leur faisons, comparé à celui qu'ils reçoivent dans les contrées soumises à l'islamisme; du moins ceux qui les ont visitées une fois doivent y revenir toujours, ou leur instinct serait bien borné, et la sagesse du créateur se trouverait prise en défaut.

Ces aimables habitans de l'air ne contribuent pas peu à répandre de l'agrément sur les villes musulmanes, où les ombrages les attirent et la garantie de leur indépendance les retient. Ils sont les plus bruyans de tous les êtres qui les peuplent, et font presqu'à eux seuls les frais du peu de gaîté qui y règne, ainsi que de la conversation qu'on y entend. Ils annoncent l'aube du jour à leurs concitoyens, qui se lèvent avec eux et vont se livrer au repos lorsque l'alouette a cessé de gazouiller. Ceux-ci en retour se font un devoir de les racheter, de leur côté, des mains des chasseurs, qui, sachant que ces êtres innocens trouveront des libérateurs chez les Musulmans,

fournissent à ces derniers abondamment matière à exercer leur humanité religieuse, semblables en cela aux barbaresques, qui trafiquent aussi sur la liberté des infortunés jetés par une fortune ennemie dans leurs filets ; mais avec cette différence qu'ici ce sont les chrétiens qui jouent le rôle de ravisseurs, par conséquent, que le plus beau reste aux barbares.

Le tableau que nous venons d'esquisser bien sûrement se sera offert comme l'image séduisante des mœurs du premier âge du monde, de manière à faire croire au lecteur qu'un bonheur sans mélange habite au milieu d'une nation aussi persévérante dans les coutumes de ses pères. Mais cette même nation peut moins qu'aucune autre de celles qui habitent l'Europe, se repaître de cette douce chimère, car, dans le nombre de ses enfans, il en est dont le bien-être se fonde uniquement sur l'oppression de leurs frères, et qui ne consentent à reconnaître un maître que sous la condition tacite d'avoir aussi des esclaves. Tuteurs infidèles, ils deviennent les tyrans des orphelins auxquels on les a donnés cependant pour leur tenir lieu de pères ; et règlent leur rapacité, leurs vexa-

tions sur le plus ou moins de moyens qui leur en assure, l'impunité du côté du souverain, le libre exercice de la part des sujets.

C'est pour cela même qu'on remarque une si grande différence entre les gouvernans et les gouvernés, les employés civils ou militaires et les individus de la classe privée. Dans cet empire le pouvoir étouffe jusqu'aux soupirs de la probité et de la vertu expirantes; impose silence à la commisération, de manière à ce que la cupidité parvient sans obstacle à se faire entendre; enfin, il est difficile de s'expliquer comment un monstre politique aussi hideux peut avoir une existence si prolongée, et pourquoi ses victimes ne cherchent pas à s'en délivrer!.. Malheureusement les nations de l'Orient ne produisent que des demi-Thésée et des Hercules dégénérés; on abat souvent, il est vrai, des têtes criminelles, mais elles se reproduisent aussitôt, et l'hydre n'en est que plus sanguinaire.

D'ailleurs, ce qui contribue beaucoup aussi au maintien du pouvoir arbitraire en Turquie, c'est la diversité des nations tributaires sur lesquelles il pèse presque en entier; car les Musulmans ne s'en aperçoivent pas com-

paraativement aux autres. Opposées d'intérêts et de religion, différentes d'origine et de langues; ne formant jamais entre elles d'alliances, les combats que ces nations se ivrent, ou tout au moins le manque d'harmonie qui les tient éloignées, favorise l'appesantissement du joug dont on les accable, lequel est encore l'ouvrage de la faiblesse du souverain légitime, et des moyens oppressifs dont jouissent ces milliers de tyrans qui lui commandent à lui-même.

Je m'écarte un peu à droite pour aller visiter la mosquée Mouhamed-Pacha, et je me rencontre avec un convoi funèbre qui s'achemine vers le champ du Sommeil. L'appareil en est simple. Quelques parens suivent le cercueil orné du turban du défunt, et porté sur les épaules de quatre Musulmans que d'autres relèvent de distance en distance. Je vois des passans, étrangers jusque-là à l'action, qui, par esprit de dévotion, prennent place au brancard, font ainsi quelques pas, puis reviennent à la route qu'ils ont quittée. — Ce silence, qu'aucun sanglot n'interrompt, dit assez que la vie ne mérite pas d'être regrettée.

Mouhamed-Pacha Dgjamissi, fondée par

le célèbre Kiuprulu, premier de ce nom, présente un aspect des plus rians. Sa cour est entourée de portiques d'où l'on passe aux logemens des imam ; un péristyle de marbre blanc en marque la façade ; un imareth, des écoles et surtout une belle bibliothèque constituent ses dépendances.

Le fondateur de ce monument en a laissé de plus honorables encore, et consacrés avec succès à la prospérité de l'État. Homme de guerre, politique profond, il donna de nobles exemples à ses enfans, qui se crurent obligés de l'imiter, et après lui remplirent avec gloire le vesirat : unique trait en ce genre que présentent les annales ottomanes. Là les individus revêtus des dignités ne paraissent qu'un instant, et rarement elles nomment le fils après avoir parlé du père. Mouhamed Kiuprulu était grand-vesir sous Mouhamed IV ; Achmed lui succéda, et Mustapha à celui-ci ; tous trois, Mécènes déclarés, cultivaient eux-mêmes les lettres avec ardeur et succès. On se complaît à cueillir des roses, surtout dans les lieux où l'on vous a menacé de ne trouver que des ronces et des bruyères.

Je regagne la longue rue qui parcourt le

quartier de Kondoscalé, et j'arrive entre la porte Neuve et Boudroun-Dgjamissi, ancienne église grecque, métamorphosée en mosquée, et près de laquelle on voit une citerne à colonnes. L'irrégularité de cette construction, les formes vicieuses de ses points d'appui, couronnés de chapiteaux où tous les ordres se montrent mutilés et confondus de manière à être par fois méconnaissables, me font regretter la peine que j'ai prise pour venir visiter un monument des temps corrompus; rapprochons-nous donc de la Propontide, dont les quartiers rians et animés me rappellent.

Celui où je me trouve est peuplé d'Arméniens dont les maisons à deux étages font ostensiblement honte aux habitations turques, malgré la sombre livrée que les premières sont condamnées à porter. La fortune publique semble devoir passer en entier dans les mains des Arméniens, et malheureusement une fois qu'elle leur a fait part de ses dons, il ne lui est plus possible de les retirer. Les fausses spéculations ne réussissent pas mieux que l'attrait de la dépense à les tromper, quelques séduisans que puissent être les piéges qu'elles leur tendent pour les attirer dans des entreprises

hasardeuses. Enfin, à l'heure même où je parle, toutes les fabriques un peu apparentes qui s'élèvent sur les rives du Bosphore, sont construites par des Arméniens; il en est de même d'une partie de celles de Péra; comme aussi presque toutes les acquisitions se font en leur nom et aux dépens de la nation grecque.—Puisqu'ils se sont offerts à nous, esquissons leur portrait, dans lequel on ne trouvera rien de bien original, mais qui aura cependant son intérêt; d'ailleurs, leur nombre est trop considérable, et leur rôle trop important, pour qu'on puisse les passer sous silence.

Les Arméniens joignent à un esprit spéculatif, solide et rare à rencontrer, un fond de droiture généralement répandu dans leur nation. On trouve encore chez eux les vertus aumônières; un attachement à toute épreuve pour la religion: dévouement qui ne se borne pas à l'exercice de pratiques rituelles, mais qui s'étend aussi à sa morale. Ils ont surtout un éloignement marqué pour les intrigues, quelques importantes ou minutieuses qu'elles soient; aussi le régime politique pour eux diffère-t-il de celui qui est imposé aux Grecs, sur lesquels le gouvernement doit tenir sans

relâche les yeux ouverts. Ils sont très-loin d'avoir le brillant et d'être doués des moyens séducteurs que ces derniers trouvent dans leur propre fond; ils ne pensent pas non plus à l'indépendance qu'ils ont perdue; et, faciles à distraire sur ce point, à l'aide de la matière à laquelle ils tiennent trop, on croirait, en voyant leur résignation à supporter le joug, que jamais ils n'ont été libres, ou qu'ils ne sont pas nés pour l'être; enfin, on peut les regarder comme les esclaves les plus fidèles des Ottomans, qui, en cette considération, leur permettent de marcher sans fers, tandis qu'ils ont grand soin au contraire de veiller à ce que la chaîne des Grecs ne se relâche ni ne s'allège.

Sur l'article de la croyance, les Arméniens sont divisés en deuxsectes distinctes, mais qui ont de la tendance à se rapprocher, et vivent en bonne intelligence, ce qui est le premier exemple de ce genre. L'une d'elles se compose des Arméniens soumis à l'église romaine, et par conséquent, reconnus pour catholiques; dans l'autre sont compris les partisans de la doctrine d'Eutychés, c'est-à-dire ceux qui n'admettent qu'une seule nature en Jésus-Christ, lesquels, bien qu'ils croient au mystère de l'incarnation,

à la procession du Saint-Esprit, n'en portent pas moins le nom de schismatiques dans la communion romaine. Infiniment plus nombreux que les autres, ils n'en diffèrent que par ce point de doctrine ; et du reste, ont la même physionomie physique et morale, les mêmes inclinations, des mœurs en tout semblables à celles des premiers ; en sorte qu'il devient indifférent au peintre et à l'observateur de prendre son sujet d'étude dans l'une ou l'autre secte.

On trouve des Arméniens catholiques à Constantinople, à Erzérum, à Trébizonde, et généralement dans toute l'Asie. On porte à cent mille le nombre des individus de cette nation habitant la capitale, parmi lesquels un tiers vit sous la discipline de l'église roromaine.

Les Arméniennes sont généralement sages par principe, et peut-être aussi par tempérament ; ce qui établit la différence entre elles et les femmes Turques, avec lesquelles on pourrait les confondre, si on ne les considérait que sous le rapport de la soumission aveugle, de l'éducation et des formes extérieures. Leur trait caractéristique le plus pro-

noncé, est une dévotion poussée à l'excès. Rien n'est édifiant comme une Arménienne en prière; son attitude est absolument celle de la Madeleine repentante; et quelque sévère que soit le juge auquel elle demande pardon de ses fautes, quelques énormes que soient celles-ci, on sent que tant de componction doit nécessairement lui faire trouver grâce. Cette passion prononcée, jointe au calme des autres, au manque de culture et à un esprit naturellement nonchalant, porte un grand nombre de ces femmes à épouser la vie monastique.

Celles qui s'y consacrent, après avoir prononcé les vœux accoutumés, passent leurs jours dans la retraite, au sein même de leurs familles, prenant le noir, et observant toutes les pratiques de la règle qu'elles ont choisie.

Le sacrifice qu'elles font à Dieu ne paraîtra que peu méritoire, si l'on considère la trempe froide de leur caractère et l'éloignement du monde que le code des coutumes arméniennes prescrit à leur sexe; mais on reviendra de ce premier jugement, si l'on réfléchit que chez cette nation les mœurs jouissant de toute leur pureté, une épouse concentre d'ordinaire en

elle seule toutes les affections de son époux, et le plus souvent a les prémices de son cœur, que d'ailleurs elle n'est jamais en danger de perdre ; de son côté, il est rare que le sien ait parlé avant pour un autre ; et s'il prend la parole après son union, c'est toujours en faveur de ses devoirs.

Cependant, depuis que les Arméniens manient un métal corrupteur, leurs mœurs, principalement parmi les hommes, ont subi quelqu'altération. Mais, au reste, cette nation est douée d'une trop faible dose de sensibilité, pour qu'il parvienne à produire en elle ces désordres qu'il engendre partout ailleurs. On ne doit donc pas savoir grand gré à celle-ci de ses vertus, ni s'alarmer pour ce qu'elle deviendra un jour, en la voyant aux prises avec l'ennemi déclaré de notre conservation morale ; car, l'or qu'elle amasse rentre dans la mine, par conséquent perd cette influence empoisonnée qui ne se développe en lui que par la circulation.

C'est chez les Arméniennes qu'une ménagère doit aller faire son cours d'économie domestique. On ne trouve dans aucune autre nation des femmes aussi laborieuses, aussi

attentives à éviter la dépense, en mettant tout à profit; aussi sobres sur l'article des plaisirs et du luxe; enfin, si l'on surprend une Arménienne occupée des détails du ménage, il est très-aisé à l'étranger de commettre une méprise au point de la croire la dernière servante de la maison.

Les hommes ont tout le mérite de cette éducation, étant les premiers à prêcher l'économie et l'amour de la simplicité, par l'exemple qu'ils donnent de ces vertus, qui, poussées par eux à l'excès, finissent par dégénérer en vice. L'extérieur de l'Arménien est aussi modeste que celui du Hollandais; et chez lui, de même que chez le second, on peut vous offrir pour siége une tonne d'or. Ceci, joint à ce qui a été dit antérieurement, doit justifier la comparaison établie entre l'un et l'autre, ainsi que le nom de Bataves de l'Orient que nous nous permettrons de donner au premier, sauf à mieux prouver encore par la suite sa légitimité.

Nous avons dit que depuis quelque temps on remarquait de l'altération dans les mœurs arméniens : ceci s'entend d'un petit nombre de familles seulement que des richesses sans

borne ont porté à dévier tant soit peu des maximes nationales, et que l'exemple pernicieux des Grecs a séduites. Mais ces copistes maladroits sentent toujours leur première origine, et se font reconnaître aisément, de même qu'un Allemand flegmatique qui singerait les petits-maîtres de Paris, et viserait à cette pétulance, qui choque dès l'instant où l'on y entrevoit l'étude. Ceux dont nous parlons veulent-ils paraître magnifiques? leur main, tout en s'ouvrant pour donner, par une suite de l'habitude, se ferme à demi dans l'intention de retenir; s'ils se proposent la galanterie pour objet, ils passent à côté du sentier tracé par la délicatesse, faute du tact nécessaire pour le reconnaître, et croient avoir atteint le but, parce que, à l'exemple de Jupiter, ils se sont métamorphosés en pluie d'or.

L'Arménien, ménager avec les siens, s'entend aussi cependant à faire briller l'ostentation aux yeux de l'étranger; mais il se réserve de regagner par la suite, au moyen des privations imposées à toute sa maison, ce que la prodigalité lui a fait arracher de son coffre pour ordonner convenablement le repas de l'hospitalité. Il ne dédaigne même pas de faire

entrer dans ses calculs d'économiste le choix des alimens, de manière à concilier l'abondance et la modicité du prix. Les mets les plus consistans sont donc ceux qui obtiennent sa préférence, tellement que le pain le plus commun prend de lui le nom qu'il porte en Turquie; aussi son organisation physique et morale se ressent-elle de ce régime pesant, propre seulement à épaissir la masse du sang, et à travailler au développement de la matière. Encore un trait caractéristique de sa nation, c'est la malpropreté poussée si loin, qu'il cesse d'être permis de la décrire.

Jusqu'ici nous avons dépeint l'Arménien déformé et abâtardi, car c'est ainsi qu'on doit qualifier celui de Constantinople; mais, en se transportant dans la terre natale de ses pères, on trouvera un autre sujet d'étude, qui offrira de grandes différences avec l'esquisse que nous venons de tracer. L'Arménien de Tauris, aussi laborieux que l'autre, a de plus que lui le sentiment de son indépendance, qu'il a conservée, et cette humeur belliqueuse qui, au temps des Romains, caractérisait sa nation. Déterminé par son penchant, il prend volontiers parti dans les armées du Sophi de Perse, dont il

est le meilleur soldat, comme le prouve la terreur que son nom imprime aux Russes, et l'empressement que la compagnie anglaise des Indes met pour l'attirer à son service. S'il choisit la carrière du commerce, il étend ses spéculations jusqu'au Japon et en Chine; c'est pour lui que voyagent les nombreuses caravanes qui apportent les produits précieux de ces contrées; c'est par son intermédiare que les têtes couronnées obtiennent ces richesses stériles qui n'ont d'autre mérite que l'éclat dont elles brillent; on devine bien enfin que sa physionomie a conservé la noblesse nationale, dégradée chez l'autre par l'abrutissement que la condition servile produit toujours dans toutes les espèces en général. Mais revenons à ce dernier, puisque c'est lui que nous avons sous les yeux, et pour qui la toile a été préparée.

L'Arménien ne se laisse distraire des idées que son commerce lui fournit, par aucune autre qui ne s'y rattacherait pas. Il oublie presque sa famille lorsqu'il est retranché derrière son comptoir; et ce n'est guère que les jours de fête qu'il partage ses affections entre ces deux uniques alimens de sa pensée. Les sciences,

les lettres et les beaux arts doivent donc lui être entièrement étrangers, au point de ne les connaître, pas même de nom, ce qui rend nécessairement son éducation très-bornée. On lui enseigne dans son enfance à lire et à écrire en arménien; il apprend de l'arithmétique ce qu'il lui en faut pour tenir sa comptabilité; il s'exerce encore dans la langue turque eu égard aux relations que par état il est destiné à avoir avec la nation qui la parle; mais il fait surtout une étude particulière de ce qui a rapport à la religion; comme par exemple de psalmodier en chœur, accompagnant ces chants spirituels de mouvemens de mains et de tête dont il devient impossible de s'expliquer le sens; qui même provoquent le rire chez l'étranger, à qui ils rappellent ces gestes par ressorts de nos marionnettes. Tel est l'emploi des années précieuses de la jeunesse chez la nation arménienne.

On peut en conclure aisément qu'elle n'a que de petites écoles. Dans le nombre, deux seulement sont entretenues aux dépens des riches, et instituées en faveur de la classe indigente. Des inspecteurs nommés par le patriarche et les notables, sont chargés de pourvoir aux

dépenses de ces établissemens publics, et en dressent les états qu'ils soumettent à la révision de ces délégués de la nation.

Les Arméniens ont cependant une imprimerie; mais leurs presses sont uniquement consacrées à multiplier les livres de dévotion et l'alphabet: ces sortes de lectures étant les seules qui puissent captiver une nation pour qui toutes les traditions religieuses sont des articles de foi.

L'obstination qu'elle met à persévérer dans son état d'ignorance, est d'autant plus blâmable, que si elle se proposait les sciences pour objet d'étude, elle pourrait y obtenir aussi des succès, comme le prouvent les notions en ce genre qu'on trouve répandues chez quelques-uns des membres de son clergé, qui ayant reçu leur éducation en Italie, ressemblent en tout aux hommes instruits des nations éclairées. La civilisation s'est glissée encore dans quelques familles où les deux sexes dégagés des entraves imposées par le préjugé et favorables aux vieilles coutumes, s'offrent comme de nouvelles preuves à l'appui de cette remarque. D'ailleurs, l'ouvrage le meilleur que nous ayons dans notre langue sur l'empire otto-

man n'a-t-il pas été écrit par un membre de cette nation? On ne peut donc reprocher à celle-ci que cet égarement dans lequel l'appât des richesses la jette, au point de donner la préférence à l'esclavage domestique, dont l'abrutissement de l'esprit est une conséquence inévitable, sur la culture des sciences, des lettres, qui, en rendant à la pensée son indépendance, lui restituent sa première noblesse, et le libre exercice de ses facultés, dont l'or l'a prive en Turquie, à raison des soucis rongeurs que ce métal y engendre.

Pour terminer l'article des établissemens publics, nous dirons que les Arméniens ont depuis peu d'années fondé des hôpitaux, déterminés enfin par l'exemple que depuis longtemps les Grecs leur ont donné.

L'industrie est l'apanage de la nation arménienne, et se décompose dans ses mains en quatre branches principales, savoir: 1° la banque, ainsi que la régie des domaines publics et particuliers, pour le compte des Turcs; 2° la fabrication des monnaies; 3° les manufactures de mousselines et toiles peintes; 4° l'orfévrerie, la bijouterie et la plupart des arts mécaniques.

Les individus qui choisissent la première de ces branches sont connus sous le nom de saraffe. Ils peuvent être regardés comme les fermiers généraux de l'Empire, ainsi que les intendans ou hommes d'affaires des grands, et généralement de tous ceux ayant quelqu'ingérence. C'est à eux que le kharadgi-bachi, le grand douanier, les prétendans aux malikiané, et tous ceux enfin qui afferment les revenus de l'état ou qui les ont en maniement, s'adressent pour fournir le cautionnement exigé. Un malikiané s'offre-t-il de nouveau aux propositions des soumissionnaires ? le Musulman qui l'a en vue cherche les deniers qu'il est tenu d'escompter au miri, dans la caisse d'un banquier arménien qui les lui prête, moyennant le vingt pour cent d'intérêt par an ; la jouissance, jusqu'à entière extinction de la dette, du malikiané, qui d'ordinaire paie dans quatre ou cinq ans les déboursés, et que le prêteur afferme à un autre Musulman, faute d'habileté, vu son caractère de rayas, à l'exploiter lui-même. Enfin, le contrat porte, pour dernière condition, que chaque trois mois les intérêts dûs seront joints au capital avancé.

En vertu de cet arrangement, l'Arménien est dit saraffe du Musulman investi du maliklané, ou d'une des branches quelconque des revenus de l'État. Le grand vesir, chacun des ministres, les premiers officiers civils et militaires ont les leurs. Ces hommes d'affaires poursuivent les rentrées de fonds que leurs patrons sont en droit d'exiger; subviennent à toutes les dépenses de leurs maisons, en sorte que c'est à eux que s'adressent les créanciers et les débiteurs. Quant à leur comptabilité, elle est aussi simple que possible, et même il faut que leur probité soit infaillible, ou que la confiance des Osmanli soit bien aveugle, car ils possèdent en entier, sans jamais délivrer de titres, la fortune de ceux-ci, qui les dispensent encore de toute reddition de comptes.

Cet aperçu doit suffire pour faire juger des facilités sans bornes que les Arméniens ont d'amasser des richesses. Il pourrait même donner l'explication de ces fortunes colossales qu'on a vu s'élever parmi eux à l'issue des dernières révolutions et des ravages de la peste, puisqu'une mort imprévue qui vient à frapper un Grand de la Porte, peut constituer le saraffe son héritier, si celui-ci n'est

pas doué d'un grand fond de probité. Ce soupçon est même assez généralement répandu ; mais aussi il peut avoir été suggéré par une autre nation, que l'envie rend ennemie des Arméniens, quoiqu'elle les caresse lorsque la nécessité la force de recourir à eux.

D'un autre côté, les avocats des suspectés disent pour leur défense, qu'un saraffe est toujours continué dans ses fonctions par le fils du patron défunt, ce qui suppose de la fidélité chez le premier, au lieu du penchant à la spoliation dont la calomnie l'accuse. Je crois prudent de ne pas chercher à agiter plus longtemps une question qui, à raison des probabilités et des inductions qu'elle fournit pour et contre ; surtout eu égard aux mystères qu'il faudrait pénétrer pour être à même de prononcer, doit rester à l'écart, comme étant beaucoup trop embarrassante et délicate.

Le rôle de saraffe des officiers de la Porte fournit aux Arméniens revêtus de ce titre, un grand crédit qu'ils consacrent tout entier à amasser de l'or, dédaignant les autres avantages que la faveur permet de recueillir, mais qui flattent seulement la vanité, d'autant plus qu'une toute autre conduite mettrait leurs tré-

sors en danger, et que, pour la sûreté de ceux-ci, il n'est pas de sacrifices dont ils ne soient capables.

C'est à eux que les Musulmans mêmes s'adressent pour obtenir de leurs patrons respectifs une grâce, qui rarement leur est refusée et qu'on paie toujours selon sa valeur; car dans l'Empire Ottoman il existe un tarif très-détaillé pour cette branche féconde de l'industrie nationale. Celui qui est forcé d'engager sa propriété pour subvenir à un besoin pressant d'argent, s'adresse encore à un Arménien. S'il n'a pas d'immeubles à lui offrir pour garantie, il dépose un effet de prix, que le banquier accepte même de préférence à l'immeuble, et qui, selon toute apparence, finira par lui appartenir pour le quart de sa valeur, à raison de l'intérêt énorme qu'il exige en lâchant ses espèces: tel enfin que cet intérêt dans trois ou quatre ans absorbe le capital.

Ceci est le beau rôle de la profession de saraffe; mais cette médaille a aussi son revers, qui ne ressemble point du tout à l'effigie. Si un Musulman, propriétaire de malikiané, vient à décéder avant que son saraffe ait retiré ses avances, ce qui reste à recouvrer

est perdu pour celui-ci, en sorte qu'on peut dire qu'il a ponté sur la rouge ou la noire. A présent, est-il au service d'un ministre, et ce dernier vient-il à être décapité, le saraffe essuie aussi par contre-coup sa bonne part de la disgrâce. On lui laisse la tête sur les épaules, il est vrai, mais on lui fait en revanche une telle saignée métallique, que sa caisse a peine à se relever, et même on l'applique, au besoin, à la torture, si sa tendresse paternelle le rend assez fou pour le déterminer à défendre son or.

Ce qui autorise cette extorsion, c'est la caution fournie au Musulman par le saraffe près de la Porte : acte qui identifie la fortune du premier avec celle du second, de manière à les rendre répondantes l'une pour l'autre. On peut donc dire que le banquier, dans cette association, s'engage à courir toutes les chances d'une navigation périlleuse par l'espoir d'arriver sain et sauf dans le port, comblé des richesses que le désir lui montre comme certaines.

D'après tout ce qui vient d'être dit, on voit que l'Arménien est le premier serviteur, l'affranchi, ou plutôt l'esclave de confiance

du Turc, qu'il copie si fidèlement d'ailleurs, pour tout ce qui est mœurs et usages que c'est ou jamais le cas de dire : *tel maître, tel valet.* Il est aisé aussi de s'expliquer à présent la soumission domestique, l'humilité des Arméniens à l'égard de la nation qui commande ; et l'entière abnégation qu'ils font d'eux-mêmes sous le rapport des prétentions politiques. Un saraffe ne doit voir, penser et agir, que par celui au service duquel il s'est enrôlé. Ce personnage est pour lui l'État, la patrie, et tous les vœux qu'il adresse au ciel se rapportent nécessairement à sa conservation. Détourné par sa passion dominante pour l'or, des idées qui tirent leur origine de l'ambition, il se tient éloigné des intrigues du cabinet, et rapporte tout à ses spéculations financières; enfin, il est précisément tel que le gouvernement veut qu'on soit; aussi ce dernier le traite-il avec indulgence, tandis que de leur côté les gouvernans qui ne peuvent se passer de lui, l'honorent de toute leur confiance, et d'une certaine obligeance que les Musulmans accordent rarement aux infidèles ; mais ce n'est pas à titre de grâce qu'il l'obtient ; et même elle lui revient

de droit, puisqu'il possède les véritabels titres qui attirent, dans l'Empire Ottoman, la considération.

Les commerçans arméniens, quelques importantes qu'on suppose les affaires qui se font dans leurs comptoirs ou magasins, ne s'entourent point de cet appareil qu'on trouve chez les négocians européens. Le plus souvent, ils tiennent à eux seuls la correspondance ainsi que la comptabilité, et ne recourent à des plumes auxiliaires que dans des cas d'urgence : ceci est une preuve de leur habileté pour tout ce qui est opérations mercantiles. Le plus grand nombre aussi se dispense d'user des facilités que le crédit offre au commerce ; en sorte qu'ils délivrent presque toujours en espèces sonnantes la valeur des articles à mesure que ceux-ci entrent dans leurs magasins, sans avoir de comptes ouverts avec leurs correspondans. L'existence précaire des individus sous un gouvernement si souvent inique, joint à cet esprit d'ordre outré de la nation Arménienne, donne l'explication de cette restriction apportée dans la manière habituelle de procéder des négocians.

La prérogative la plus brillante des Armé-

niens, c'est d'être en possession, depuis plus d'un siècle de l'hôtel des monnaies, où ils n'ont qu'un seul surveillant musulman, revêtu du titre de zarpané-emini. La même famille, à partir de cette époque, a le coin en affermage, et, moyennant six cent cinquante bourses qu'elle verse chaque mois au miri, peut battre monnaie autant qu'elle le veut; toutefois cependant, sous la condition qu'elle se conformera au titre.

Pour se procurer la matière première, cette compagnie est autorisée à prendre, au-dessous du cours, dans toutes les caisses des saraffe les pièces d'or étrangères; elles tirent ensuite de celles-ci, au moyen de l'alliage, un nombre de roubiers qui porte aujourd'hui à moitié en sus le gain obtenu par cette opération. Nous avons déjà parlé ailleurs de l'aveuglement dans lequel le gouvernement Ottoman persiste à cet égard, ne voulant pas voir que tous les profits réels sont pour ces mêmes fermiers, qui, à chaque fois qu'ils laissent tomber le balancier, peuvent dire: nous nous enrichissons en appauvrissant l'état et les particuliers. En effet, n'est-ce pas le comble de la démence que de donner en affermage

le privilége d'altérer les monnaies; et d'un autre côté les dégradations que celles-ci subissent successivement, ne sont elles pas l'exacte mesure de la détresse de l'État en matière de finances?

Par suite de la persévérance de ce dernier à user de ce remède aussi trompeur et funeste que l'opium pour les êtres organisés, aujourd'hui tous les articles, et principalement ceux de première nécessité, ont sextuplé de valeur comparativement à ce qu'ils payaient il y a douze années; tellement que cette monnaie falsifiée est ramenée forcément à sa valeur intrinsèque. Mais comment pourrait-il en être différemment dans un gouvernement qui n'offre point de sûreté, qui n'inspire par conséquent aucune confiance?

Où il se montre despotique, c'est dans les remèdes aussi pernicieux que le mal, qu'il met en œuvre pour en corriger les effets. De temps à autre on tarife les marchandises, même les produits de l'industrie que la concurrence a seule droit d'entretenir à leur juste prix; et les négocians sont condamnés à se ruiner pour sauver leurs têtes; car, si le grand-vesir venant à entrer dans un magasin, ne le trouve pas muni des articles de la branche de commerce

de la compétence du marchand, il peut pousser l'abus du pouvoir jusqu'à faire décoler ce malheureux. Mais ces moyens, tout violens qu'ils sont, et qui rappellent la loi du maximum, ainsi que le temps des assignats, n'engendrent pas moins la pénurie et le mépris pour la loi, par les infractions outrageantes auxquelles sa sévérité donne lieu. Enfin, on n'ose vraiment porter les yeux sur l'avenir, lorsqu'on pense à l'Empire Ottoman, sans s'effrayer pour lui en le voyant marcher à pas aussi précipités vers sa ruine.

Les Arméniens, grâce à l'esprit d'imitation dans les arts, poussé par eux très-loin, ont des manufactures établies dans la capitale, et dont nous avons eu déjà occasion d'entretenir le lecteur. J'avoue que je préfère parler d'eux comme fabriquans, plutôt que sous le titre de saraffe; car, à présent, je puis donner des éloges à leur industrie, relever les qualités nationales, et les désigner aux Ottomans comme leurs sujets les plus précieux, si les premiers s'entendaient à mettre leurs heureuses dispositions en œuvre. Ayant déjà vanté ailleurs l'adresse qu'ils montrent dans l'exercice des arts mécaniques, je me con-

tenterai de réveiller la mémoire sur cet article, afin de ne pas laisser mon portrait imparfait par l'omission d'un coup de pinceau.

Le sang arménien est généralement beau, et, s'entretenant sans mélange, se conserve parfaitement pur. Les hommes se reconnaissent au profil asiatique bien prononcé; mais ils sont loin d'avoir cette noble expression qui siége sur la figure du Musulman; quoiqu'ils s'en rapprochent pour les traits. Leur stature est élevée et l'embonpoint se développe de préférence chez eux au système nerveux, d'ailleurs très-peu irritable. Les femmes de cette nation sont plus propres qu'aucunes autres à reproduire l'espèce, et ce que nous venons de dire des hommes, on peut le leur appliquer en entier.

Le patriarche de Constantinople est le chef de la nation arménienne en général. Choisi dans la secte des schismatiques par l'assemblée des principaux, qui se compose des plus riches, ainsi que des chefs des corps de métier, ce pontife est sanctionné par le grand-vesir, qui lui fait revêtir à cet effet le caffetan d'honneur.

C'est à lui que le gouvernement s'adresse

pour toutes ses relations avec le troupeau dont la conduite lui est confiée, le considérant plutôt comme chef temporel que spirituel. De concert avec l'assemblée des principaux, il arrête toutes les mesures à prendre, selon que les circonstances l'exigent; ainsi l'on y règle les taxes à lever d'après les besoins, et l'on fait la répartition de celles-ci entre les contribuables proportionnellement à leurs facultés. Le produit qu'elles donnent est employé à l'entretien des établissemens de la communauté, à payer au gouvernement les sommes extraordinaires qu'il demande, et à venir au secours de la classe indigente, qui est très-peu nombreuse dans cette nation laborieuse et économe. Le patriarche tient dyvan chez lui, et, assisté de son grand-vicaire, joue le rôle de conciliateur dans les querelles domestiques; quant aux autres causes, elles sont presque toutes portées aux tribunaux musulmans.

Les Arméniens schismatiques ont en outre quatre autres partriarches, nommés par l'assemblée des principaux de leurs diocèses respectifs, et dont les siéges sont: Jérusalem, Eschmi-Azim, Césarée de Cappadoce, et

Aktamar. Les catholiques ont deux évêques qui font leur résidence à Constantinople, et ne sont que les vicaires apostoliques des cardinaux investis des patriarcats.

Dans l'intention de gagner les Arméniens schismatiques, la cour de Rome a abandonné aux prêtres de cette secte la prérogative d'administrer les sacremens, et d'en retirer le casuel, en sorte que ce sont eux qui font tous les baptêmes, mariages et enterremens de la nation. Les prêtres catholiques confessent, instruisent la jeunesse dans les devoirs de religion, et n'ont pour revenus que le produit de leurs messes joint à celui des quêtes; mais on doit dire aussi que les familles s'empressent généralement à les recueillir. Cette tolérance, sagement entendue de la part du Saint-Siége, a presque amené la secte schismatique au point de se réconcilier avec lui et de le reconnaître. Les jeûnes multipliés, longs et austères, contribuent encore à attirer des transfuges dans le parti romain, où ceux-ci trouvent un régime plus doux.

Le clergé arménien a des mœurs très-austères, et qui contrastent autant avec celles

du clergé grec, que l'esprit de dévotion de la première nation avec celui de l'autre. Chaque prêtre achète du patriarche la direction d'un certain nombre de consciences, fixé d'après la somme qu'il se soumet à payer; à son tour il récolte les profits des baptêmes, mariages et enterremens; à quoi il ajoute le produit de la bénédiction qu'il dispense aux fêtes de Noël et à celles de Pâques sur toutes les maisons de son district, sans pourtant se livrer à des spéculations flétrissantes. Le schismatique peut se marier, ce qui achève d'en faire, sous le rapport des mœurs, un ministre protestant.

Les usages de la nation arménienne sont plus curieux que ses mœurs; la cérémonie du mariage, par exemple, offre des traits d'originalité qui méritent d'être présentés. Ici, comme chez les Osmanli, ce sont les parentes du jeune homme qui lui cherchent une compagne, la voient pour lui, et jugent si les convenances morales et physiques se rencontrent dans l'objet qui s'est attiré leur attention. A la première visite la jeune fille peut déjà comprendre, à quelques signes de bienveillance de la part de la négociatrice, si elle est disposée à lui accorder son suf-

frage; ce que confirme une seconde visite. Elle vient aussitôt lui baiser les mains en témoignage de gratitude ; elle lui offre ensuite les confitures, et achève de se confirmer dans la persuasion qu'elle n'a plus à craindre de rivales.

La demande de mariage se fait peu après ; et le temps accordé pour prendre des informations sur le compte du prétendant, étant expiré, on fixe le jour des fiançailles. Celui-ci arrivé, les deux familles se réunissent, ainsi que leurs directeurs de conscience accoutumés ; le jeune homme donne aux parens de la future, à titre de gages, une somme qui, pour les plus riches, s'élève à soixante roubiers contenus dans une boîte d'argent ou d'or, enveloppée d'un mouchoir brodé, et l'on arrête l'époque à laquelle ce premier engagement sera couronné de la cérémonie du mariage.

C'est aux parens du garçon à rappeler à ceux de la fille que cette époque approche ; de part et d'autre on nomme des chargés de pouvoirs qui fixent définitivement le jour ; ceux du futur conviennent en outre du cadeau qu'il fera à la jeune personne pour

frais de bain, ainsi que des gratifications à accorder aux prêtres des deux familles; enfin, dans cette même séance, le confesseur de la future en concède la possession à son prétendant, moyennant une certaine somme réglée sur les facultés de ce dernier, et que le compère escompte.

La jeune fille, quelques jours avant la cérémonie, est conduite au bain, d'où elle sort parée de ses plus riches vêtemens pour être présentée à la famille qui s'apprête à la recevoir au milieu d'elle. Sa tête est déjà chargée de lamettes d'or, annonçant son changement prochain de condition; elle baise les mains à ses nouvelles parentes, qui jettent sur elle à poignée des pièces de monnaie.

La fête commence séparément dans chaque famille le samedi au soir, et se continue pendant les trois jours suivans qui, pour la meilleure part, sont employés à table; mêlant la musique à ce plaisir, regardé comme le premier par la nation dont nous parlons, quoiqu'elle soit sobre. Les grands banquets, parmi elles, ne se donnent que dans ces circonstances; et, par conséquent, les maisons étant mal montées en attirails de cuisine,

on trouve à louer tout le nécessaire à l'église même, munie convenablement à cet effet. Les deux sexes prennent chacun séparément leur part de la réjouissance, et la future, la tête couverte d'un voile de gaze, est retranchée dans son appartement avec ses jeunes compagnes.

Depuis le premier jour de la noce, on donne aux époux futurs les titres de roi et de reine. Le jeune homme, pour soutenir le sien, s'arme d'un sabre; mais cet usage semble néanmoins devoir tomber dans l'oubli, car il n'est plus observé que par le petit nombre.

Le dimanche au matin, les convives des deux tables s'envoient de part et d'autre des plats recherchés. Vers le soir, il part de la maison du futur une députation chargée de porter le *quena*, c'est-à-dire un paquet de la drogue avec laquelle les femmes, dans l'Orient, se teignent les ongles en rouge: fonctions dont la femme du prêtre s'acquitte envers la mariée. A cette galanterie est jointe la pièce d'étoffe destinée à envelopper la jeune fille; une paire de babouches, une grande bougie garnie d'un ruban, et du

sucre. Ce cadeau, qui tombe au compte du compère, est porté avec appareil en avant de la députation, à laquelle se réunit la mère du jeune homme, chargée des joyaux destinés à la future. Le quena arrivé à sa destination, l'épousée est présentée à sa belle-mère, qui l'orne des diamans de nôce. Les parens donnent en retour un paquet contenant une chemise, un caleçon, deux bandes de toile fine, brodées en or, pour serrer ce dernier, un essuie-main richement brodé et une bourse vide. L'époux se pare le soir même de ces cadeaux, qui d'ordinaire sont l'ouvrage de celle à laquelle son sort va être irrévocablement lié, quoiqu'il ne la connaisse encore que par relations.

La députation de retour, on fait au jeune homme la barbe au son de la musique et des acclamations des convives, qui tous, hommes et femmes, donnent au barbier un gratification en espèces sonnantes, ou bien en effets à son usage, et se piquent d'honneur sur l'article générosité. Les vêtemens de l'époux sont étalés ensuite dans l'assemblée, et après que le prêtre les a bénis, chacun des assistans vient l'aider à les endosser, à commencer par son

père, qui le baise au front, puis lui met le kalpak en tête. Cela fait, la société achète du prêtre le privilége de voir brûler le flambeau nuptial, que le ministre allume, et qui doit durer aussi long-temps que la noce.

Pendant que les choses se passent ainsi chez l'époux, la femme du prêtre procède chez la future à lui mettre le voile de pudeur. Pour cela, elle lui attache sur le haut de la tête un carton destiné à le recevoir. Cette pièce d'étoffe, longue de deux aunes et demi, se place de manière à ce qu'elle ensevelit entièrement la jeune fille; et cousue sur les côtés, finit par se convertir en sac sous l'aiguille de la prêtresse. Cette toilette bizarre se termine en couvrant la future d'une chevelure de lamettes d'or qui pèse jusqu'à cent cinquante drachmes; après quoi chacune de ses parentes vient la baiser, sur son voile, à la place du front, et lui donne quelques sequins.

La nuit s'écoule dans les deux familles au milieu des divertissemens, jusqu'à deux heures avant le jour, qui est l'instant où l'épouse doit être amenée à son époux. Celui-ci, accompagné du prêtre, du compère, des pre-

miers personnages de l'un et de l'autre sexe, va la chercher. Les femmes entrent dans le harem, les hommes passent dans le salemlik; l'époux s'assied à part sur un siége qui lui est préparé, et devant lequel brûle le flambeau nuptial. On se réunit ensuite dans l'appartement de l'épouse; les hommes se rangent sur un des côtés de la pièce, en face des femmes, disposées de la même manière sur l'autre. L'époux, introduit, va baiser respectueusement la main aux principaux de sa nouvelle parenté, en commençant par son beau-père et sa belle-mère, qui lui donnent, le premier une bague ou une montre, l'autre une tresse de lamettes d'or, qu'on lui attache sur le kalpak, et à laquelle d'autres parens viennent en ajouter encore, comme marque d'estime.

Le prêtre conduit le futur à l'épouse, puis les amène tous deux, se tenant par la main, au milieu de l'assemblée, où il les bénit. On part ensuite pour se rendre chez l'époux, qui marche le premier avec son cortége, précédé par le flambeau de l'hyménée, et suivi de sa conjointe, à laquelle deux de ses compagnes servent de guide; car, enfermée dans son

sac, elle peut-être mise au rang des aveugles. Arrivée dans la maison nuptiale, l'assemblée reprend l'ordre selon lequel elle était rangée avant; les deux époux comparaissent de nouveau; le prêtre met leurs mains l'une dans l'autre, les fait appuyer front contre front, comme pour opérer, à l'aide de cet attouchement, un effet magnétique, auquel le compère cherche à aider encore en tenant sur leur tête un crucifix; et le ministre du culte demande au garçon s'il est résolu d'accepter la jeune fille pour compagne quand encore elle serait borgne, boiteuse, bossue, n'omettant enfin dans sa kirielle aucune des imperfections physiques; à quoi l'époux répond qu'il l'a prend irrévocablement telle qu'elle sera au sortir du sac. La demande adressée à celle-ci est plus sagement conçue; on lui fait le tableau des vicissitudes sans nombre de la vie; on place, par supposition, l'époux au milieu de cette mer orageuse, et l'on demande à sa compagne si elle persiste à braver avec lui ces autans? Sur sa réponse affirmative, qu'on exige un seconde fois des deux parties au nom du ciel, le prêtre leur donne la bénédiction nuptiale. Aussitôt après il leur attache sur la tête le diadème, consis-

tant en un petit cordonnet composé de deux fils, l'un rose, l'autre blanc, qui, par leur entrelacement, expriment l'identité que l'union de la tendresse avec la candeur va produire; et l'on sépare inhumainement encore les deux époux pour les envoyer languir dans leurs appartemens particuliers, au milieu d'importuns qui ne leur permettront de se voir que le mercredi, c'est-à-dire le quatrième jour à partir de celui où la cérémonie a commencé.

Le mardi, la dot a été apportée avec appareil à la maison nuptiale. Le prêtre le même jour a détaché le diadème, comme ayant opéré suffisamment l'effet qu'on attendait de lui. Le mercredi la mariée est visitée par les parens de l'époux, qui lui laissent en partant des présens, consistans en objets de parure; une servante fidèle, qui l'a suivie à la sortie de chez son père, se sépare d'elle à cette époque, emportant une pièce d'étoffe dont l'époux l'a gratifiée. Enfin, pendant les quinze jours qui suivent, les deux familles se convient réciproquement à des repas où l'amitié s'établit entre elles, et finit par les réunir en une seule.

C'est dans les coutumes nationales qu'on

doit étudier le caractère particulier d'un peuple et le génie qui lui est propre; par exemple, on reconnaîtra, en lisant la cérémonie du mariage usitée chez les Grecs, que celle que je décris à présent est la parodie de l'autre dans les points de contact qu'elle a avec elle; par conséquent que l'Arménien, qui ne peut être inventeur, devient copiste ridicule toutes les fois qu'il s'adresse au goût et à la délicatesse pour ses emprunts. Cette opinion sera confirmée en voyant, dans la relation du mariage grec, la jeune épouse parée au son des instrumens par ses compagnes; quel lecteur ne croira pas alors qu'on a voulu en effet parodier cet usage dû à une heureuse conception d'un peuple naturellement inventif, en amenant, chez les Arméniens, le futur au milieu de l'assemblée des hommes pour y être barbifié et vêtu? Certes, on ne s'y prendrait pas différemment aux théâtres des boulevards pour faire tomber une œuvre dramatique nouvellement donnée aux Français. L'Arménien réussit mieux sans doute lorsqu'il se propose le Musulman pour modèle; car l'analogie de tempérament et de principe qui le rapproche de celui ci, peut

donner alors à l'imitation ce caractère auquel l'invention se reconnaît; au contraire, ce qu'il prend dans son propre fond est généralement informe, mal motivé, d'une allégorie grossière, et annonce une civilisation peu avancée. Mais poursuivons le chapitre des coutumes.

L'épouse étant à la veille de mettre au jour le premier fruit de son union, la sage-femme est aussitôt appelée, et tous les proches reçoivent l'avis de son heureuse délivrance. Sa mère est tenue, pour cette première fois seulement, de lui faire cadeau d'un berceau, qui d'ordinaire est en bois de noyer, incrusté de nacre de perle, et accompagné de sa layette. L'accouchée, dans un lit de parade, reçoit la visite de ses parentes et amies; cet usage est le même pour la nation ottomane. Le cinquième ou sixième jour, celui qui a joué le rôle de compère dans le mariage, vient, escorté de quelques amis, offrir un habillement complet pour l'enfant, et le fait conduire à l'église pour le tenir sur les fonds baptismaux. Le prêtre administre au nouveau-né le sacrement du baptême, conformément à ce qui est prescrit par la cour de

Rome, avec cette seule différence qu'il emprunte de l'Église d'Orient l'immersion complète; il le confirme ensuite, puis le communie, et termine par lui donner le saint viatique; en sorte que l'enfant accumule dans le même instant toutes les grâces qui chez nous se distribuent successivement à différentes époques de la vie.

Les frais du baptême tombent à la charge du compère. Il est invité le même jour, dans la famille du nouveau-né, à un repas magnifique, qui se termine par des cadeaux de tous les convives. Ce mot cadeau, comme on peut en juger, se retrouve à chaque instant dans la civilité orientale, et semble en être le fond.

Si la famille est opulente, l'enfant reçoit dans la maison paternelle le genre d'éducation dont nous avons offert déjà le tableau modeste. S'il appartient à des parens jouissant d'une aisance médiocre, on l'envoie dans les écoles particulières; enfin, il est admis dans les écoles publiques lorsque son indigence lui en donne le droit; et dans tous les cas, on commence avant l'âge de puberté à lui faire apprendre la profession à laquelle sa famille le destine.

Lorsque la dernière heure de la vie est sonnée pour un Arménien, l'extrême-onction est administrée de rechef au moribond, comme aussi il a reçu de nouveau le sacrement de confirmation à l'époque prescrite par l'église romaine. Le prêtre récite à son chevet la prière funèbre, assisté de ses confrères, si le défunt est en état, par le bien qu'il laisse, de reconnaître ces marques d'honneur. On l'habille de ses plus beaux vêtemens, et on le porte à visage découvert à la demeure des morts, en se conformant pour le reste aux coutumes des temps anciens.

Outre les grands carêmes observés par les Arméniens schismatiques, tous les trois mois ils consacrent une semaine au jeûne. Le lundi qui suit cette semaine, est donné à la mémoire des proches qui ont cessé d'être ; et les femmes acquittent la dette de larmes qui doivent humecter leurs tombes, tandis que les prêtres invoquent en leur faveur la miséricorde céleste. On peut dire que ce sont de nouvelles funérailles qu'on célèbre, par l'onction, le sentiment, les regrets, le désespoir même que les acteurs de ces scènes attendrissantes y mêlent chacun suivant son rôle. Les femmes surtout font éclater dans

ces époques de deuil, la sensibilité exquise dont leur sexe est doué; et cette qualité précieuse, mais souvent ennemie du bonheur, les rend ingénieuses à l'excès dans la manière de lui payer tribut.

Lorsque le cercle de l'année ramène le jour des larmes, toutes les amies de la famille en sont prévenues, et se font un devoir d'accompagner la veuve ou la mère affligée sur la tombe qui renferme l'objet de ses regrets.

Les vêtemens du défunt sont étendus sur la sépulture, et contribuent encore à le restituer dans son entier à la mémoire. Toutes sont agenouillées religieusement sur la terre, tandis que l'affligée, contemplant ces tristes souvenirs, les apostrophe tour à tour; s'adresse à l'objet qui n'est plus, comme s'il pouvait lui répondre, et monte par degré son auditoire sur le ton d'affliction de son âme.
« Pourquoi m'avoir abandonnée sur cette
« terre devenue un séjour de douleur pour
« moi, dit-elle à l'être que sa pensée res-
« suscite? Tous mes soins n'étaient-ils pas
« consacrés à te rendre la vie douce et chère?
« Que manquait-il enfin à ton bonheur

« pour avoir pu te décider à aller le cher-
« cher loin de moi ! Le voyez-vous ? il est
« là, il m'adresse la parole. Sa figure n'est
« point altérée ; je retrouve dans ses yeux
« cette expression de bonté, sur ses lèvres
« ce sourire de complaisance qu'il mêlait à
« ses moindres discours. Il me fait signe ;
« oui, il m'invite d'aller le rejoindre....
« O mes compagnes ! ô mes amies ! que votre
« sort est pour moi digne d'envie, et com-
« bien je dois vous sembler malheureuse !
« En rentrant dans vos maisons vous trou-
« verez vos époux qui vous attendent. Triste,
« solitaire, abandonnée, je cherche inuti-
« lement le mien, et ne puis espérer de
« le revoir que dans la nuit du tombeau....
« Pleurez avec moi, ô mes compagnes ! que
« vos larmes se mêlent aux miennes ! veuille
« le ciel que jamais vous ne soyiez dans le
« cas de me les redemander, et que je meure
« avant de vous les rendre !.... Puisse-tu
« du moins habiter le séjour des bienheu-
« reux, ô toi, qui faisais le charme de ma
« vie, et qui en es aujourd'hui le déses-
« poir ! Mais, qui pourrait y habiter si ce
« n'est toi ? ta bonté aurait plu aux anges

« eux-mêmes! C'est bien pour toi que le
« ciel a été créé, et tu y tiens la première
« place. Mais celui qui t'a appelé à lui ne
« me rejoindra-t-il pas bientôt à toi? me
« laisserait-il languir comme ce cyprès dont
« les branches desséchées annoncent que
« chez lui sont taries les sources de la vie?....
« O mes compagnes, que ces larmes me font
« de bien! où puis-je en trouver encore
« pour les répandre en si grande abon-
« dance? Mes paupières en ont déjà été
« tant de fois humectées! mes joues si sou-
« vent arrosées, sont creusées par elles.
« Si du moins celles-ci pouvaient être les
« dernières!... Oui, pleurez-le; il vous en-
« tend, il vous voit, il intercédera pour vous
« près du Dieu clément; il saura bien vous
« payer le prix de cette généreuse affliction.
« Tout ce qu'il demandera, soyez-en cer-
« taines, tout lui sera accordé! . . . Ce
« sont-là pourtant les vêtemens dont il se
« para quelques jours avant celui où il m'a
« quittée! que je les baise, que je les baise en-
« core!... Objets qui l'ont touché! enveloppe
« précieuse de ce que j'avais de plus cher,
« recevez mes larmes, abreuvez vous-en!

« que cette terre en soit imbibée et les
« laisse pénétrer jusqu'à lui !.... c'est là qu'il
« dort ! ô ma douleur, ne pourras-tu pas le
« réveiller? mes sanglots ne sauront-ils pas
« le restituer à la vie? Quelle chaîne ! quelle
« chaîne inflexible le retient donc pour qu'il
« ne me réponde pas, et se refuse à venir
« tempérer mes chagrins !.... » Tel est, à peu de chose près, la traduction ni exagérée ni embellie d'un de ces monologues larmoyans.

Quelquefois encore on peut être témoin de mouvemens oratoires non étudiés, et par cela même plus efficaces. La veuve éplorée, dans une sainte inspiration, enlève des bras d'une de ses compagnes un jeune enfant, et le déposant au milieu des dépouilles, elle lui adresse l'expression de sa douleur, à laquelle l'innocente créature chez qui la sympathie est facile à éveiller, répond par des pleurs. Il n'est pas nécessaire d'avoir l'intelligence de la langue pour suivre mot à mot le discours : ces scènes attendrissantes sont accompagnées d'une pantomime si animée ; l'altération des traits et les transitions de la physionomie peignent si bien ce qui

se passe dans l'âme ; on se trouve soi-même si intimement en rapport pour la situation avec celle des acteurs, qu'en consultant son propre cœur, celui-ci, aidé du débit, traduit littéralement le texte.

A présent que j'ai réussi peut-être à inspirer de l'intérêt en faveur des acteurs, et de répandre de la vérité sur la scène, on va bien sûrement m'accuser de perfidie, si je révèle que, selon l'opinion commune, ces pleureuses inconsolables, après avoir épanché largement leur douleur, prennent froidement un repas goulu sur la tombe même arrosée de leurs larmes. J'ai vu, en effet, ces transitions bouffonnes, mais je n'ai pas voulu en croire mes yeux, dans la crainte de détruire une illusion chère ; et j'engage le lecteur qui préfère le bonheur à la vérité, sans laquelle le premier marche si souvent, d'imiter mon exemple, c'est-à-dire, de conserver son erreur. Il est bien d'autres circonstances dans le cours de la vie où cette maxime est bonne à suivre, quoique généralement condamnée par les philosophes ; du moins elle est la morale de mon apologue.

En nous entretenant de la nation armé-

nienne, nous sommes parvenus à une place spacieuse et belle, sans être cependant régulière; dans le milieu de laquelle je remarque une fontaine qui présente un massif en carré, couronné d'une plate-forme, où l'on arrive par un escalier exécuté, ainsi que le reste, en marbre blanc. Des fûts de granit gisent sur le sol, et marquent peut-être l'emplacement de quelqu'édifice somptueux qui décorait les entours du port de Théodose, mais qui auront disparu de même que tant d'autres. Des saules pleureurs, des ormes, des platanes, jetés au hasard, achèvent de donner à cette place un aspect pittoresque et champêtre qui repose agréablement la vue.

Un Musulman passe près de moi, mordant à belles dents dans un concombre; j'en vois un autre arrêté devant ce marchand fruitier, et qui achète des prunes cueillies bien avant l'époque de leur maturité; enfin, en voilà un troisième qui se régale avec un coing, et défie le plus fin cuisinier de lui apprêter un mets plus délicat. C'est généralement un goût national chez les Osmanli que celui des fruits verts; on le rencontre dans toutes les classes, et l'anecdote suivante

prouvera qu'il trouve même accès près du trône.

Le sultan Sélim III avait pris à son service un jardinier Franc, et celui-ci mettait en œuvre tous les secrets de son art pour obtenir ces phénomènes que les serres chaudes produisent. Ravi d'avoir réussi à faire arriver une pêche à maturité dans le temps où les fruits de cette espèce étaient encore à peine noués, il la fait présenter au Sultan qui, au lieu de témoigner l'étonnement que l'artiste espérait produire au moyen de cette petite merveille, ne lui accorda que de médiocres éloges et vingt-cinq piastres seulement de gratification ; car c'est au moyen de métaux monnoyés qu'un Sultan donne la mesure de sa bienveillance, et récompense les services ; ailleurs, on distribue des honneurs : monnoie étrangère dans l'Empire Ottoman.

Notre jardinier, que nous avons laissé dans la consternation, à raison de son peu de succès, ne manqua pas de se plaindre du mépris qu'on témoignait pour son art ; et, dégoûté de le voir si mal apprécié, allait négliger entièrement les serres chaudes, lorsque quelqu'un, qui connaissait le génie national, lui dit qu'il aurait obtenu pleine réussite si, au

lieu de présenter au Sultan une pêche, il lui eût fait offrir un concombre hâtif. L'artiste avait peine à se persuader qu'une inclination aussi sauvage pût se rencontrer chez une tête couronnée; cédant, à tout hasard pourtant, il donna l'année suivante quelques soins à un plant de légumes de l'espèce qui lui avait été indiquée, et il n'eut pas lieu de s'en repentir, car le premier concombre que le Sultan vit éclore sur sa table, fut payé d'une bourse; ce qui, d'après le tarif ottoman, veut dire qu'il était ravi, transporté d'extase.

Tout en donnant une idée des inclinations de l'Osmanli, cette anecdote prouve encore qu'on ne doit point juger les autres d'après soi; mais bien d'après eux-mêmes; quoique le contraire ait souvent lieu, et occasionne une foule d'injustices. Ce reproche ne s'applique pourtant pas au cas présent; car les Turcs sont en grande partie redevables des maladies épidémiques qui les affligent à un régime aussi contraire à l'hygiène que celui dont nous venons de donner un aperçu; mais cela n'empêche pas que le précepte ne trouve plus d'une fois sa place dans le cours de cet ouvrage.

Les quartiers que je parcours possèdent les

rues de la capitale les plus longues ; on y remarque beaucoup moins de mouvement que dans ceux compris entre Sainte-Sophie et la Suleïmanie, dont le commerce est en possession. Ici, on ne trouve que des marchands de comestibles et des artisans ; des maisons de particuliers menant une vie retirée, et qui semblent privés de toute relation avec le Sérail, au point d'ignorer s'il en existe un ; enfin c'est absolument les quartiers du Marais et de Saint-Marceau de Constantinople.

Je chemine cherchant et demandant à tous ceux que je rencontre cette célèbre colonne d'Arcadius, dont le fût, sculpté par la vanité mensongère, à laquelle l'adulation aura sûrement fourni les sujets, racontait à sa manière la vie d'un prince privé de force et de vertus, des mains de qui une femme et des eunuques arrachèrent si aisément les rênes de l'Empire. Sans prendre ici parti en faveur de la vérité, je cède uniquement à l'amour des arts, promettant à ce dernier de me laisser aller en entier aux émotions douces qu'il me fait espérer. Je demande donc le quartier Avret-Bazar, où je sais devoir trouver le monument

à la recherche duquel je suis; que Pierre Gilles me dit avoir vu debout; sur lequel Wherler, Tournefort, Pockoke, et même un voyageur moderne, assurent avoir reconnu très-distinctement les sujets traités dans les bas-reliefs; qui, élevé de cent vingt pieds, portait la statue d'un mortel indigne de commander d'aussi haut aux autres hommes; je m'aide de tous ces points de *repaires*, et, au lieu d'arriver de prime-abord au but, je m'égare long-temps autour, et le touche presque, sans même être prévenu par aucun indice, que j'en suis aussi près. Mais qui reconnaîtrait jamais dans un bloc, calciné par les incendies, et informe au point de pouvoir être pris pour un rocher; qui reconnaîtrait, dis-je, ce monument fastueux dont les traits primitifs ont subi une si grande altération?... Cependant ce bloc mutilé est bien le piédestal de la colonne historique; ce qui m'en donne la conviction, c'est un A et un E qui se lit très-distinctement au plafond du petit vestibule d'où part l'escalier en vis Saint-Gilles, et qui, bien sûrement, sont les lettres initiales d'Arcadius et d'Eudoxie: remarque que je ne sache pas, qu'aucun voyageur ait faite. Un

Tartare a planté sa tente ou dressé son bivouac contre cette masse dont l'interieur seul est conservé ; mais qu'on peut encore cependant démêler pour avoir appartenu à l'ordre dorique romain.

Ce piédestal a dix-huit pieds environ de haut, le fût de la colonne douze pieds de diamètre à sa base ; ce qui, d'après les proportions de l'ordre dorique, s'accorde assez bien avec les cent vingt pieds attribués à la hauteur totale du monument, lorsqu'il était intact. L'intérieur, outre le petit vestibule et l'escalier qui, jusqu'à la naissance du fût, procède par révolutions à angles droits, renferme une piece convertie à l'usage du propriétaire. Sur le plafond du vestibule, on voit des croix grecques en reliefs, et d'autres ornemens d'un très-mauvais goût. Telle est enfin aujourd'hui la colonne d'Arcadius, dont les vestiges, dans quelques années, disparaîtront sans doute tout-à-fait, à en juger par les dégradations qu'elle a subies depuis que M. Chevalier l'a vue.

Le harem a abandonné son sanctuaire pour me permettre de pénétrer dans le piédestal. Ailleurs les maîtresses de maison paraissent

pour recevoir les étrangers; ici, au contraire, elles s'enſuient, ou se retranchent à leur approche dans leur sanctuaire ; et je me trouve seul au milieu du salon de compagnie, avec le maître du logis, qui est à attendre avec impatience que le baktchiche sorte enfin de ma poche.

Celui-ci serait plus généreux, si le propriétaire avait veillé avec plus de soin à la conservation de son trésor; mais loin de là, sa maison semble édifiée de manière à achever au premier incendie sa destruction. Je dis adieu à ce monument devenu insignifiant, sans éprouver de regret, ni le désir de le revoir, et je vais visiter la petite mosquée de Daoud-Pacha, située dans le voisinage.

Cet édifice n'est guère intéressant que parce qu'il rappelle l'humiliation à laquelle Bajazet Ier condamna Paléologue, en obligeant ce prince de souscrire à voir élever dans les murs de sa capitale un temple mahométan, et à recevoir un cadys, sous peine de la vie, pour l'Empire d'Orient en cas d'opposition: preuve non équivoque de l'existence précaire de ce dernier à l'époque dont il est question.

La mosquée de Daoud-Pacha a pour péristyle un double portique en marbre, d'une forme assez gracieuse; c'est là tout ce que le voyageur y verra qui soit un peu digne d'attention. Cependant, il respirera avec plaisir le frais des ombrages touffus qui l'entourent; peut-être s'abusera-t-il de manière à croire que l'art a reglé l'association des différentes nuances que les arbres verts, et ceux d'une teinte moins sombre, marient ensemble, produisant l'effet le mieux calculé.

Les Musulmans ont pour quelques arbres, parmi lesquels le platane tient le rang le plus distingué, la même vénération que les anciens accordaient au chêne, au point qu'il est permis de présumer que, selon leur croyance, le premier cache, sous son écorce, à l'exemple de l'autre, une divinité champêtre. Cet objet de leurs prédilections ombrage de préférence leurs fontaines; on en voit dans la capitale autour desquels on a construit un oratoire, de manière que l'arbre sort du sommet du comble de l'édifice, semblable à un bouquet qui couronne un vase de fleurs. Parfois encore, on se plaît à lui faire produire un de ces phénomènes que la nature désavoue,

et auxquels cependant elle veut bien se prêter ; c'est-à-dire qu'on plante sur son tronc un cyprès ou un if dont la tige droite, et symétriquement garnie, s'élève à travers les branches tourmentées du platane, qui imitent si bien les bras d'un infortuné luttant contre la mort. Ces écarts innocens ne sont malheureusement pas les seuls auxquels la nation ottomane s'abandonne ; mais pourquoi salir ces pages, et violenter mes pinceaux qui se refusent à décrire des scènes obscènes, surtout lorsque des sujets aimables s'offrent à eux ? Par exemple cet uléma, arrêté devant ce marchand fleuriste, m'en fournit un tel qu'ils les demandent.

Je le suis de l'œil : il associe les roses, les jasmins, les tubéreuses. Ce bouquet n'est composé avec tant de soin que pour être donné à ses femmes ou bien à sa mère, à ses sœurs. Il n'embaumera point l'appartement de l'épouse du voisin ; mais peut-être aussi ce Musulman travaille-t-il pour lui-même, car sa nation est passionnée pour les fleurs. Ce goût est poussé si loin chez elle, que les grands font de ce genre de culture une de leurs plus chères occupations, et les produits de leurs parterres sont consacrés

à des cadeaux d'amitié ou d'étiquette. Ainsi les hommes que le cœur rapproche, s'envoient mutuellement des fleurs, renversant par là toutes nos idées de galanterie, et obligeant celle-ci à changer entièrement ses habitudes; un inférieur en use de même à l'égard de celui dont il attend la protection; nous avons vu que le grand-vesir, dans certains jours, fait offrir des fleurs aux ministres étrangers: intermédiaires bien innocens, mais seulement en apparence, car ces anciennes pratiques ne servent plus qu'à donner à juger des progrès de la corruption chez un peuple simple, lorsqu'il les imagina, et à la déguiser, sans réussir pourtant à faire des dupes.

Je me trouve sur les terres des Grecs et des Arméniens, comme l'annoncent ces deux belles églises en pierre, bâties sous le règne du tolérant Sélim; et ces tavernes répandues avec profusion sur ma route, mais fréquentées surtout par les Grecs. J'y vois entrer aussi des Musulmans qui ne paraissent point appartenir à la dernière classe du peuple. Puissent-ils du moins n'y être attirés que par Bacchus seul, et au sortir de là n'entendre la conscience leur reprocher que d'avoir violé la loi sur

l'article de la tempérance !... Mais peut-être se montreront-ils scrupuleux à cet égard, afin de se ménager l'autorisation de l'outrager dans un côté infiniment plus sensible.

Jusqu'à un certain point, il est possible de s'expliquer comment des femmes vivant sous un ciel embrasé, dans l'espèce de désespoir auquel les réduisent des désirs d'autant plus impérieux qu'ils sont moins satisfaits, se laissent égarer par eux, et jeter dans une fausse route; mais ce qu'on ne peut vraiment comprendre, c'est qu'un sexe pour qui l'autre est entièrement sacrifié, à qui il ne devrait plus rester la faculté de désirer, s'oublie jusqu'à préférer outrager la nature que de lui obéir !... Enfin, c'est un de ces problèmes qu'on ne doit proposer qu'aux seuls asiatiques.

Dans toutes les tavernes on voit de jeunes Grecs vêtus à la manière des femmes, et qui en empruntent les airs, au point de tromper sur leur sexe; tout en faisant néanmoins reconnoître leur infâme profession par les danses lasives qu'ils exécutent sous les yeux de ces mêmes Musulmans, si sévères à en croire leurs dehors, et pourtant qui laissent tomber

sur eux les regards criminels de la concupiscence.

Ces ganymèdes portent les cheveux tressés avec des fleurs et flottans sur les épaules ; de larges pantalons parsemés de paillettes leur descendent à la hauteur du mollet ; ils dansent en marquant la mesure avec des castagnettes, prennent toutes les poses les plus propres aux désirs honteux qu'ils cherchent à réveiller ou bien à attiser chez ces êtres dont le teint livide, la joue cave et décharnée, dénoncent les désordres, et font prendre plus en horreur le vice qu'ils professent. — Je voulais éviter ces peintures dégradantes ; mais pour nous soustraire à la répugnance qu'elles inspirent, il eût fallu ne point entrer dans les lieux qui en offrent les originaux, et surtout je devais renoncer à dire la vérité : or, je perdais tout le mérite des peines que jusqu'à cette page je me suis données pour justifier le titre d'auteur véridique, ambitionné par moi avant tous les autres.

Les tavernes sont d'ordinaire de vastes salles, ou plutôt des cours couvertes d'un comble, entourées de deux étages de galeries à compartimens, qui donnent entrée dans les différentes pièces, disposées sur toute

leur longueur. Les murs, chargés de peintures à fresque, offrent l'image des scènes les moins obscènes représentées sur ces théâtres; en sorte que le Musulman qui les fréquente, commet encore une autre infraction envers la loi, en arrêtant ses regards sur ces productions grossières.

Le Koran interdit formellement à tout vrai Croyant d'avoir sur soi aucune figure d'homme ou d'animaux, l'attention que celles-ci s'attirerait pouvant dégénérer en une sorte de culte, et conduire au polythéisme. A plus forte raison il est défendu de faire éclore ces mêmes figures, soit par les secours du dessin, soit à l'aide de la sculpture ; car selon l'opinion reçue chez eux, ces images d'êtres animés intenteraient indubitablement à leur auteur, un procès devant le créateur, pour leur avoir donné une sorte d'existence, et le rendraient comptable pour elles-mêmes au tribunal suprême.

Mahomet, en disant dans son Koran : gardez-vous de rien faire qui ait de la ressemblance avec les êtres animés, se rappelait bien certainement la guerre opiniâtre qu'il eut à soutenir contre les Mecquois pour arriver à détruire cette multitude d'idoles qui entouraient le

Kaaba : c'etait encore une loi dictée par la politique.

Les Osmanli, généralement, se montrent zélés observateur sur ce point. On ne voit chez eux aucune peinture d'hommes ou d'animaux; cependant, on conserve au Sérail un album destiné à recevoir le portrait des Sultans à mesure qu'ils montent sur le trône. Nous avons dit ailleurs que les Chiyites rejettent cet article de doctrine; il en est de même des Sunites du Mogol, dont les monnoies portent l'effigie du prince. Les Seldgioucides se montraient aussi peu scrupuleux : l'abbé Todérini parle de monnoies frappés sous ces princes, et qui représentent l'image de Jésus-Christ; d'autres celle de Marie. Ceci voudrait dire que les Musulmans d'alors étaient infiniment plus tolérans que ceux de nos jours; ce que prouve en effet l'histoire, qui promulgue plusieurs alliances des princes Moslem avec le sang chrétien, et laisse apercevoir des relations plus intimes entre les individus des deux croyances.

Ici les rues sont larges et bien percées ; des jardins attiennent à chaque maison; cet heureux dispositif et ces accessoires flatteurs, joints à la lumière resplendissante qui éclaire

sans obstacle ces lieux, leur donnent un air de fête enchanteur. — Je me dirige vers l'ancien monastère Studius, voisin du quartier des Sept-Tours; mais en doublant l'angle d'une rue, peu s'en faut que je ne foule à mes pieds un cadavre dont la tête détachée du tronc, repose sous le bras droit.

Partout ailleurs un concours immense de populace m'aurait prévenu de ne point approcher d'aussi près; ou tout au moins m'eût dit qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Le contraire a lieu ici; sans s'arrêter le passant jette à peine un regard d'indifférence sur ce spectacle dégoûtant, et je ne vois autour du mort que les chiens du quartier qui menacent d'en faire leur proie.

Le cafidgi, dans la boutique duquel on ne peut entrer sans enjamber le cadavre, et où je vois cependant les habitués rassemblés comme à l'ordinaire, sans que leur nombre se soit accru ni diminué, le cafidgi, dis-je, m'apprend que ce sang répandu est un exemple de la sévérité du grand-vesir. Curieux d'en savoir davantage, mes questions l'assiégent, cherchant à délier sa langue attachée au palais; enfin, obsédé, il se laisse vaincre,

et me raconte, le plus laconiquement qu'il le peut, que depuis quelques jours Sa Hautesse a publié un ferman, interdisant de fumer ailleurs que dans l'intérieur des maisons, ou de manière à n'être pas vu; que l'homme dont la dépouille est sous mes yeux, malgré la défense, avait pris place armé de sa pipe en avant de son café; que le grand-vesir, dans une de ces rondes qu'il fait en *teptil* (incognito), vint à passer à l'instant même, et s'adressant au délinquant, qui attira aussitôt ses regards, lui demanda s'il n'avait pas connaissance du ferman; à quoi celui-ci, ne croyant pas qu'il parlait au lieutenant de Sa Hautesse, répondit par ce vieil adage reçu chez les Osmanli : *les ferman ne sont que pour trois jours;* que le grand-vesir, irrité de cette réplique outrageante pour son maître et pour lui-même, avait fait saisir le malheureux par les dgéladds dont il marche suivi; qu'alors le frondeur reconnaissant sa méprise, et voyant le danger qui le menaçait de si près, crut s'en racheter en se réclamant de son frère, selictar (porte-sabre) du premier ministre; mais que cette dernière considération, loin de produire l'effet espéré, hâta

au contraire le prononcé de la sentence de mort, qui à l'instant même fut mise à exécution. « Il a accompli sa destinée, ajouta « le pieux Musulman; d'ailleurs Dieu qui « est grand, se montrera sûrement plus misé- « ricordieux *que le fils de l'esclave.* » C'est avec cette épithète irrévérencieuse que dans l'Empire Ottoman on désigne Sa Hautesse, lorsqu'on se croit autorisé à lui reprocher abus de pouvoir, l'attaquant sur sa naissance du côté de mère.

Cependant on ne conteste pas généralement au Grand-Seigneur le droit de vie et de mort sur ses sujets, vu la croyance où l'on est qu'il agit par inspiration divine; aussi est-ce comme une suite de cette opinion qu'un condamné à la décollation, s'il tient à mourir en bon Musulman, doit baiser respectueusement le katti-chérif ou sacré caractère qui confirme sa sentence; l'unique grâce qu'il demande en pareil cas, est qu'on lui permette de faire l'abdeth, c'est-à-dire la prière. Aujourd'hui, il est vrai, cet excès de dévotion et ce respect aveugle sont bien déchus; et ce n'est guère qu'en tendant aux coupables des piéges, que l'on réussit à les

attirer entre les deux portes du Sérail, où, parvenus une fois, il leur est impossible de se soustraire au glaive de la vengeance. Mais à le bien prendre, ce droit de propriété absolue ne s'étend guère de fait qu'envers les sujets investis du pouvoir exécutif; quant à ceux-là Sa Hautesse peut les immoler sans que personne pense jamais à former opposition; l'homme du peuple voit avec jubilation leurs têtes rouler dans la poussière; il leur insulte même du pied avec le dernier mépris. Au contraire, il se permettra infailliblement de murmurer, si l'on fait tomber sous ses yeux sans motif, ou sur des motifs légers, celles des gens de la classe privée, par la raison qu'il ne se regarde point comme esclave, et tient pour tels ces autres qu'il nomme d'un ton accommodé aux paroles : *populace du Sérail.*

Autant on est circonspect, mesuré et rempant derrière cette muraille où la dégradation travaille sans relâche à abâtardir l'espèce, autant hors de cette enceinte criminelle on trouve souvent de liberté dans la pensée et de franchise dans le discours. Ceci est dit avec l'intention de réformer de fausses idées que généralement on a sur la nation et le gouvernement Ottoman. La première, qu'on croit

avilie par le joug, conserve au contraire un esprit d'indépendance qui, à beaucoup d'égards, la rapproche parfois du peuple de l'Europe qui se vante de jouir de la constitution la plus libérale. Par là je ne prétends point dire qu'elle explique le mot *liberté*, absolument de même que nous, et qu'elle accorde à la chose une aussi grande extension; seulement je veux faire entendre qu'il existe entre la nation et le souverain un contrat, que le dernier ne peut sans danger enfreindre, et dont l'autre partie connaît très-bien toutes les clauses. Au reste, n'a-t-on pas vu les Osmanli s'ériger comme ceux à qui nous les avons comparés, et dans le même temps, en tribunal suprême; faire comparaître un Sultan criminel; et, en juges inexorables, le condamner à descendre du trône pour aller mourir dans une prison? Cet exemple d'ailleurs se retrouve assez fréquemment dans les annales ottomanes; et ce qui légitime encore la ressemblance que nous prétendons exister entre deux nations qu'on regarde comme diamétralement opposées de principes, c'est qu'en Turquie, de même qu'en Angleterre, on s'en prend le plus souvent aux ministres des fautes qu'on serait en droit de reprocher

au maître, sur qui cependant rejaillit ostensiblement la punition, puisqu'il est d'ordinaire contraint de jeter aux insurgés, par-dessus les murs du Sérail, les têtes qu'on lui demande.

La qualification de koul (esclaves) que les sujets prennent à l'égard du souverain, n'est qu'un formulaire, de même que celui par lequel nos convenances épistolaires prescrivent de terminer une lettre. Ils ne se croient pas plus esclaves du Sultan que nous nous tenons pour serviteurs très-humbles, malgré le sérieux avec lequel, de part et d'autre, on sanctionne cette déclaration; et leur liberté se trouve aussi peu engagée que notre indépendance.

Le gouvernement est donc plus mesuré qu'on ne le pense, envers la nation en général; plus timide même qu'aucun autre, et par conséquent plus faible. Il ne se montre énergique envers ceux qui l'outragent, que lorsqu'il est permis de l'être impunément; alors il n'y a point d'espoir de pardon avec lui, et le coupable qu'il peut condamner, expie les fautes de ceux qu'il a été forcé d'absoudre.

Il faut que Mahmoud ait bien de la con-

fiance dans ses moyens pour avoir osé promulguer un réglement aussi sévère que celui concernant les fumeurs, fait bien sûrement à dessein d'essayer son autorité, et d'estimer jusqu'où il lui est permis de la porter. Cependant c'est uniquement l'opinion qui constitue sa force, et je cherche en vain les baïonnettes qui peuvent lui inspirer tant d'assurance; or, l'autorité fondée sur l'opinion ne doit raisonnablement pas s'appeler du nom de despotisme, puisque le préjugé seul la sanctionne, conservant devers lui la faculté de la renverser; ce qui est la preuve irrécusable d'un assentiment, du moins tacite, de la part des commettans. Sans cette garantie, la puissance du souverain en Turquie croulerait comme un édifice dont on aurait sapé les fondemens. D'un autre côté, qu'on n'aille point croire que le Sultan rassemble les trois pouvoirs sans modification, car on serait dans une erreur complète. 1°. On a vu qu'il n'a du pouvoir législatif que la faculté de faire des canons ou ordonnances, ne pouvant porter la plus légère atteinte aux codes politique, civil et criminel, éternisés, comme ils le sont, par la sanction divine. Il n'a pas le droit non plus de déclarer la

guerre, ni de faire la paix, d'établir de nouvelles taxes, d'introduire des innovations ou des changemens dans la manière d'être des choses, ni même des coutumes, sans que la question ait été agitée dans l'assemblée générale, composée de tout ce que la nation possède de recommandable; et que la décision soit sanctionnée par le corps des uléma, qui tient par inclination pour les sujets, de préférence au maître. 2° Malheureusement sa faculté exécutrice peut être regardée comme nulle, puisque pour en jouir il est obligé de la ravir à ceux qui en sont dépositaires; et dans ces sortes de combats, il est loin d'avoir toujours la supériorité. Jusqu'ici nous ne trouvons pas même en lui un monarque, et bien moins à plus forte raison un souverain absolu. Mais, m'objectera-t-on, contre tous les principes de la saine législation il est investi du pouvoir judiciaire, et peut en abuser comme on vient de le voir; à cela je répondrai que son autorité a été réglée sur ce point comme dans les anciennes monarchies où le chef de l'État, en sa qualité de souverain pontife, était regardé comme juge suprême, et occupait le premier tribunal. Cette prérogative est la

seule du kalifat qui lui reste, et la seule qui fasse reconnaître dans sa personne un monarque. C'est à la religion d'ailleurs qu'il en est redevable, et si on le lui retirait, la religion perdrait tout son crédit. Mais qu'on se rassure relativement à l'emploi qu'il fera de cette arme unique; il ne la tournera point contre la nation; il n'en usera que pour se défendre et se venger de ses véritables ennnemis; ou bien s'il en frappe une tête obscure, ce sera une victime immolée sur les autels de la peur, afin que secourable pour lui, elle sème l'effroi dans les rangs de ses antagonistes.

Si l'autorité du souverain à des bornes, il n'en est pas de même de celle des gouverneurs; ici la force appuie la volonté, légitime tous ses caprices, et l'enhardit à se livrer chaque jour à de nouveaux désordres. C'est donc en elle que réside vraiment le despotisme, puisqu'une telle étendue de pouvoir, offensante pour le souverain et pour les sujets, ne peut-être le fruit que de l'usurpation. Nous avons touché ailleurs cet article, trop légèrement pourtant, eu égard à son importance et aux conséquences que nous voulions en déduire; mais à présent j'ose espérer que le

Sultan et la nation demeurent pleinement déchargés du chef d'accusation, que depuis si long-temps et chaque jour encore on dirige contre eux, de manière à ne plus passer l'un pour tyran, l'autre pour esclave.

Il aura paru étrange sans doute de voir le premier ministre d'un aussi vaste Empire, descendre aux menus détails de la police municipale, et le Sultan dresser les arrêtés relatifs à cette partie subalterne de l'ordre social. Cet étonnement augmentera encore lorsque nous dirons que plusieurs Sultans s'acquittent en personne, sous le manteau de l'incognito, des fonctions d'officier municipal; mais alors c'est la haute police qui est leur véritable objet, et celle de second ordre devient l'excuse ou le prétexte. A l'ombre du travestissement, ils leur est possible d'entendre prononcer leur nom, et de saisir les paroles qui l'accompagnent. Sont-ils reconnus, ce qui d'ordinaire arrive, ils peuvent juger d'après l'impression que leur personne, dépouillée de l'auréole du diadème, produit sur les esprits, et consulter de plus près les visages. Mais il faut qu'ils prennent garde d'abuser de ce moyen, car un Sultan ne doit pas se mon-

trer de trop près et trop souvent à ses sujets.

Je m'étais mis en route, déterminé par l'aurore trompeuse d'un beau jour; et le ciel si pur au réveil de la lumière, à présent se charge de nuages apportés de la Mer-Noire ou engendrés dans les forêts de Belgrade. L'inconstance est le propre du climat de Constantinople, à raison de ces deux voisinages pernicieux et favorables tout à la fois pour elle : pernicieux à cause des jours nébuleux et des orages qu'ils lui procurent; favorables par les vents étésiens qui viennent si à propos tempérer les ardeurs de l'été. En général, le printemps est très-incertain à Constantinople, surtout dans le voisinage du canal de la mer Noire, présentant des alternatives de vents de sud et de nord dont les premiers chassent les nuages que les seconds apportent à cette époque. Ce n'est guère que dans le mois de juin que les beaux jours se déclarent; alors le vent du nord, jusque là contraire, purge l'atmosphère et fait goûter pendant plusieurs mois tous les prestiges d'un printemps continu; mettant à part cependant les jours où il se laisse dompter par son rival, dont l'haleine alors est brûlante. L'automne

toujours beau, ne se dément qu'à l'époque de l'équinoxe, qui assez volontiers est accompagnée de bourasques sévères, mais de courte durée. Le règne du vent du sud recommence à la fin d'octobre, et entretient d'ordinaire le ciel lucide jusqu'en janvier; il peut même arriver qu'il prolonge les beaux jours de manière à ce qu'ils atteignent la mi-février. L'aquilon apporte à son tour des neiges, parfois très-abondantes, et un froid rigide, contre lequel on n'a pour se défendre que des pelisses dont on se charge, et un brasier dont on concentre la chaleur sous une table, au moyen d'une couverture ouatée sous laquelle on s'introduit jusqu'au menton. Ce foyer, qui se nomme *tendour*, est généralement usité chez les Francs, chez les Grecs, dans les harem, partout enfin, en dépit des incendies auxquels il donne lieu, et des accidens que le gaz asphyxiateur qui s'en dégage, lorsque le charbon n'a pas été bien consumé, occasionne fréquemment; sans parler du mauvais air produit par les transpirations qu'il provoque, et de bien d'autres inconvéniens.

L'hiver est donc, sous ce rapport, un temps très-désagréable à passer à Constanti-

nople lorsque la gelée l'accompagne; et d'autant plus que le genre de construction des édifices particuliers est calculé uniquement pour la belle saison qui, on doit le dire, dédommage bien en revanche des sacrifices de l'attente. Selon moi enfin, il serait à désirer qu'on pût se changer pendant quatre mois de l'année en chrysalide, sous la condition de sortir de cet engourdissement aux premiers rayons du soleil printanier, et de prendre alors des ailes qui vous porteraient alternativement d'une rive du Bosphore à l'autre, favorisant votre inconstance, qui jamais n'aurait été mieux motivée.

Nous voici arrivés dans l'enceinte du monastère Studius, fondé par Léon-le-Grand, et approprié au culte des Musulmans sous le nom d'Emir-ahor-Dgjamissi (mosquée de l'écuyer). Cet édifice est annoncé par un vestibule orné de quatre colonnes d'ordre corinthien, en marbre blanc, supportant un entablement d'un très-bon style. Le vaisseau se compose de trois nefs, séparées par deux doubles rangs, chacun de douze colonnes, qui dans un temps étaient toutes de vert antique, mais dont aujourd'hui seulement

celles du rang inférieur de gauche sont telles, tandis que les autres, figurées grossièrement, ne produisent pas la moindre illusion. On voit encore le parvis, exécuté en compartimens; quant aux plafonds, ils sont en bois; cependant la coupe et le plan primitif de la basilique se reconnaissent à travers les réparations qui les ont altérés.

Le terrain environnant, dans une étendue considérable, est couvert de tronçons de colonnes, de chapiteaux, de débris de corniches en marbre, et même de fragmens de vert antique; enfin ces ruines et quelques pans de murs qu'on voit çà et là debout, annoncent suffisamment que cet édifice était digne de la célébrité dont il jouissait chez les Grecs du Bas-Empire.

Sous le sol que l'on foule, est une très-belle citerne de trente-deux pas de longueur, sur vingt-trois en largeur, dont la voûte est décomposée en petites coupoles reposant sur vingt-trois colonnes de marbre blanc et de granit, avec des chapiteaux corinthiens. Cependant, tout en admirant cette magnificence, on ne peut s'empêcher de trouver de l'inconvenance dans l'emploi d'un ordre aussi élé-

gant pour une construction d'un genre aussi sévère. Un vestibule attenant à la citerne, et qui indiquait peut-être le puisard, se voit dans le jardin d'un Turc. Il est recouvert également de petites coupoles auxquelles deux colonnes de granit avec chapiteaux ionique, offrent des points d'appui sur le milieu.

Nous avons atteint le terme des antiquités que Constantinople renferme; cependant elles ont toutes été passées en revue par nous sans en omettre une seule. Ceux qui auront visité les trésors de Rome et de la Grèce, trouveront ici de l'indigence, et peut-être m'accuseront de ne leur avoir rien montré, ou seulement de leur avoir offert des monumens les uns mutilés, les autres de date trop fraîche pour engendrer ces souvenirs qu'on se plaît à cultiver. Mais qu'ils se plaignent à Constantin, et lui reprochent d'avoir élevé avec trop de hâte tant d'édifices, dont les noms seuls subsistent encore; d'un autre côté, qu'ils accusent les barbares des outrages qu'ailleurs nous avons remarqués, et finalement qu'ils ne dédaignent pas tant cette série de ruines, qui, à raison de la différence d'âges, peuvent si bien servir à écrire l'histoire de la

décadence des arts depuis la translation du siége de l'Empire sur les rives du Bosphore, et la relation de l'Orient et du Nord avec les contrées méridionales, de manière à caractériser chacun des siècles inclus dans ce laps de temps.

Prenons la route de Péra, en nous dirigeant vers Ederné-Capoussi, autrement nommée porte d'Andrinople. Je me trouve sur le plateau spacieux de la septième colline, qui m'offre des rues larges et bien percées, des maisons de belle apparence, de vastes jardins plantés en légumes, et souvent des terrains vagues d'où les incendies ont chassé les habitans. Plusieurs fois déjà je me suis rencontré avec des Musulmans de distinction, qui reviennent à cheval de la Porte ou du Sérail, escortés de leurs tchokadar, qui les suivent à pied rangés sur deux files.

Le coursier est, chez les nations Tartares, l'enseigne du rang; selon que celui-ci est élevé, il donne le privilége de se faire précéder d'un certain nombre de chevaux de main harnachés. Pour rendre hommage à un personnage de distinction, arrivant dans une ville, le pacha ou le bey envoie à sa ren-

contre des chevaux prêts à être montés; et le rayas, par suite de ce préjugé plutôt naturel et national que sanctionné par des réglemens écrits, n'oserait guère passer à cheval dans les rues de Constantinople, surtout si sa monture était belle ou couverte de riches harnois. Les médecins seuls, à raison de leur caractère respectable aux yeux des Turcs, jouissent de cette prérogative; encore est-elle restreinte, car à la rencontre d'un grand dignitaire de l'Empire, le disciple de Saint-Côme doit mettre humblement pied à terre.

Je passe près des murs d'encaissement d'une vaste citerne devenue aujourd'hui un jardin potager, et reconnue par M. Chevalier pour être la citerne Mocisia. Elle est l'ouvrage d'Anastase, ce vandale, qui fit fondre les bronzes ravis par Constantin à la Grèce, pour s'ériger une statue colossale sur la colonne historique de Théodose, élevée par cet empereur au milieu de la place du Taurus. A côté de ce contre-sens barbare et révoltant, on aurait dû placer le génie des arts en pleurs éteignant son flambeau.

Au temps des empereurs d'Orient, quelques monumens sacrés et profanes étaient

encore dus à la magnificence des particuliers, par un reste de cette noble émulation qui portait les anciens à élever à l'envi des temples, des cirques, des théâtres, et tous les genres d'édifices consacrés à l'embellissement et à l'utilité publique. Les villes, de leur côté, dans ces beaux jours, ne demeuraient pas en reste, et s'acquittaient envers ces généreux citoyens avec une monnaie digne d'elles ainsi que de ceux pour qui elles avaient été imaginées, soit en leur assignant des places de distinction au Prytanée, au Cirque; soit même en leur élevant des statues, ou bien en éternisant leur mémoire par des médailles.

Les Musulmans, comme nous l'avons vu, ont adopté en partie cette coutume; mais déterminés à la suivre par un autre motif que celui qui dirigeait les anciens, chez eux on laisse au ciel, en considération de qui les fondations sont toujours faites, le soin de récompenser leurs auteurs. Chaque nation a son mobile particulier, réglé toujours d'après les institutions politiques.

Je rencontre souvent dans ces quartiers, tout retirés qu'ils sont, des femmes qui marchent de conserve; mais jamais aucun individu

ayant atteint l'âge de puberté, ne les accompagne, ou seulement ne les arrête, ni même ne les salue. Chacun des deux sexes passe en silence et sans se regarder l'un à côté de l'autre, comme si l'éducation avait détruit la force d'attraction que la nature a établie entre eux.

Cette femme qui chemine, tenant par la main un jeune enfant, sur le front duquel je vois une médaille d'or, et autour du cou un collier de sequins, ne quitte son voile qu'en présence de son père, de son époux, de son frère ou de son fils, de ceux enfin avec lesquels la parenté lui interdit le mariage. Lorsqu'elle aura atteint cet âge qui n'est plus propre à servir la séduction en éveillant les désirs, elle pourra se montrer moins rigide dans l'observance de cette loi, imposée par le législateur lui-même, qui, mieux qu'un autre, connaissait l'influence dangereuse de son sexe, bien qu'il soit faible, et la nécessité de le condamner à la nullité dans les contrées méridionales.

Moyennant ce voile, ce surtout en drap, où le luxe a cependant trouvé moyen d'attacher quelques fils d'or, et la société de ses

compagnes, cette même femme peut aller où bon lui semble, aux champs ou à la ville, sans pécher contre les convenances, ni outrepasser les libertés dont il lui est accordé de jouir. Elle n'est donc point, à beaucoup près, aussi esclave que chaque jour on nous le répète; par conséquent, voici encore une erreur à redresser. Seulement elle doit être très-réservée dans ses démarches; car ses compagnes exercent sur elle une espionnage rigoureux qui relèverait les moindres écarts, surtout si elles ont atteint l'âge où l'on n'en commet plus. Dans le cas contraire, il lui reste l'espoir de les attirer dans son parti à l'aide du même motif qui la porte à oublier ses devoirs; et ses fautes pourront être ignorées moyennant qu'elle usera pour ses complices de la même condescendance. Je lui conseille cependant d'éviter les Européennes; car la différence de condition pourrait l'engager à réfléchir sur la sienne; aussi son époux, j'en suis certain, la tiendra éloignée toujours de ces dangereuses fréquentations, qui troubleraient infailliblement le calme dont elle jouit.

Son éducation a été calculée sur le rôle modeste qu'elle est destinée à jouer dans le

monde. La musique, la danse, tous les arts d'agrément enfin lui sont étrangers. Peut-être aura-t-on daigné lui enseigner à lire, et même à former quelques caractères; mais c'est là plus qu'il ne lui en faut pour remplir sa tâche, qui consiste à commander aux femmes, et à prendre pour son compte seulement une faible partie des soins domestiques, l'autre restant à la charge des hommes.

Chez elle, on ne trouvera pas d'eunuques; ces objets du luxe sont réservés aux grands, trop préoccupés de leur rang ou de leur fortune pour veiller eux-mêmes sur leur honneur. Si dans sa maison il règne une certaine aisance, son époux et elle auront leurs tables séparées, les enfans mâles une en commun, et les domestiques de chaque sexe mangeront séparément. Si elle ne partage pas seule le titre d'épouse, ses compagnes ou ses rivales, comme il plaira de les nommer, auront aussi leurs tables particulières.

Elle voit son maître entrer dans le harem après la prière et le repas du soir; il y prend son café le matin en fumant sa pipe; il en sort plus ou moins tard, selon que ses occupations l'appellent au dehors; mais si vous

avez des liaisons avec lui, quelque intimes qu'elles soient, qu'il ne vous arrive jamais de lui demander des nouvelles de sa femme, fût-elle même en couche; vous pécheriez, d'une manière marquée, contre les bienséances orientales, comme d'ailleurs son silence vous l'apprendrait.

Quant aux plaisirs de ce dernier, c'est uniquement dans le harem qu'il les trouve, à moins qu'on ne décore de ce titre les instans qu'il va perdre au café, et les heures qu'il passe en plein air sous un platane. Sa femme est sans inquiétude relativement à la foi conjugale; elle ne craint point non plus qu'il aille dissiper au jeu le patrimoine de ses enfans, car il se permettra au plus de faire quelques parties d'échecs; enfin, les mœurs sont également austères des deux côtés, et la conduite aussi régulière, quoique les motifs soient différens. Tout ce qui vient d'être dit, pris en somme, détruit, comme on le voit, une partie de l'inégalité que l'opinion établit entre les conditions des deux sexes chez les nations musulmanes, où le plus grand avantage que les hommes aient sur les femmes, est le privilége de veiller au maintien des

lois, que d'un autre côté ils doivent les tous premiers respecter scrupuleusement.

Les enfans, chez cette nation, passent successivement des bras de l'un des auteurs de leurs jours dans ceux de l'autre, en sorte que la condition de cet âge, nulle part n'est plus heureuse. D'ordinaire ils sont allaités par celles dont les flancs les ont portés; et il faut qu'il y ait impossibilité irrévocable pour qu'une mère se décide à abandonner à une autre cette tâche aussi anoblissante dans l'opinion que chère à ses yeux. Dans ce cas, la nourrice est agrégée à la famille pour le reste de sa vie; ou bien, si elle préfère s'établir hors de la maison, on lui fait un sort heureux. Il en est de même parmi la nation grecque, et cet usage remonte chez elle au temps des héros d'Homère, se retrouvant encore dans tous les siècles postérieurs.

Me voici dans un vallon riant, où mes regards se promènent sur des jardins productifs, des champs couverts de moissons, des prairies qui semblent avoir rassemblé sur leur verdure émaillée tous les habitans des quartiers voisins. Un petit cours d'eau coule dans le milieu; ses revers, exprimés par des pentes

insensibles, sont chargés de maisons et d'arbres fruitiers jetés dans un désordre ravissant; en avant, ma vue est arrêtée par les murs d'enceinte couronnés de lauriers et tapissés de lierre. Quel contraste de l'aspect de ce quartier avec celui des bésestins! Tout me porte à croire que je suis aux champs, quoique renfermé dans la capitale; aussi m'est-il facile de m'expliquer la cause d'un concours aussi grand d'individus de tous sexes et de toutes conditions.

Après avoir traversé ce vallon spacieux nommé Jeni-baktché (Jardins nouveaux), je rentre peu à peu dans les quartiers habités; et parvenu à la grande crête, j'arrive enfin à la porte d'Andrinople. Là, mes yeux s'arrêtent sur une ancienne église consacrée autrefois aux saints Apôtres (Félisé Dgjamissi), et sur une belle mosquée qui prend son nom de la porte, digne elle-même de quelque attention. Je la franchis, et me dirige vers l'une des échelles voisines, en longeant extérieurement l'enceinte; car le soleil est près du terme de sa course, et mes jambes, peut-être aussi mon lecteur, demandent à se reposer J'aurais pu, il est vrai, partager les

fatigues de cette journée, et renvoyer une moitié au lendemain, en m'embarquant à l'échelle Psamatia-kapoussi, située à une médiocre distance d'Emir-Ahor-Dgjamissi; alors la septième colline et son vallon eussent fourni ensemble matière à une autre promenade.

Dans le trajet de la porte d'Andrinople à l'Échelle, je passe près d'un café situé à quelques pas d'Egri-Capou, et dans lequel un conteur (medab) a rassemblé un nombreux auditoire formant cercle autour de lui. Chacun de ceux qui le composent, prêtent une oreille attentive au rapsode, qui de son côté exerce son talent d'improvisateur sur des sujets faisant suite aux Mille et une Nuits.

Son introduction est ordinairement l'apologie du Sultan régnant, accompagnée de vœux pour sa conservation : de même que tous les livres musulmans commencent toujours par le nom de Dieu. De là, le conteur passe au véritable sujet, que l'amour et les kalif de Bagdad lui fournissent, et qu'il enrichit de tous les trésors de l'imagination orientale.

En voyant tous ces auditeurs, qui gardent

le plus profond silence et écoutent avec une sorte d'avidité ces fables érotiques justement attachantes pour eux, puisqu'elles sont tirées de leur histoire; en arrêtant, dis-je, les yeux sur ce tableau vivant, ne se rappelle-t-on pas les beaux jours de la Grèce, lorsque des rapsodes allaient par le monde récitant les chants d'Hésiode et d'Homère? Du moins l'illusion est pour moi si complète, que j'ai peine à en secouer les prestiges, et à m'arracher des lieux qui l'ont fait éclore, d'autant plus que le médab que j'écoute est de même que le poëte de Smyrne, privé de la vue.

VINGT-TROISIÈME PROMENADE.

THÉRAPIA.

Campagnes de Thérapia. — Caractère, mœurs et usage de la nation grecque en général, et plus particulièrement des Grecs du Fanal. — Essai sur la langue et la versification des Grecs modernes, rédigé d'après les notes d'un habitant du Fanal.

CAMPAGNES fraîches et attrayantes, vallées sinueuses et ombragées, coteaux couronnés de pampres, habitations riantes qui, par votre heureuse situation, savez captiver sous vos toits hospitaliers; lieux enfin où tous les souvenirs que mon cœur laissera sur les rives du Bosphore, sont concentrés, se rattachant aux moindres objets, avec justice je pourrais être par vous taxé d'ingratitude, si j'oubliais de vous payer un tribut que vous vous êtes si bien acquis.

A Dieu ne plaise que j'arrive jusqu'à me rendre aussi coupable! C'est bien pour vous que je réserve mes coups de pinceaux les plus animés, mes couleurs les plus fraîches et

les plus vives ! Le sentiment s'y mêlera dans toutes et guidera ma main ; mon esquisse sera son ouvrage, et pour s'en convaincre, il suffira de l'avoir une seule fois éprouvé.

C'est à Thérapia même que j'écris ces pages ; c'est au milieu de ces objets si chers qui, tous à la fois réclament mon attention et me jettent dans l'embarras en se la disputant, que je charge ma palette et que je vais y recourir sans pouvoir l'épuiser. Mon cœur est plein ; les pensées se pressent en foule, demandant avec une instance égale à s'écouler par ma plume ; celle-ci, incertaine dans son choix, demeure suspendue : bien sûrement le désordre naîtra de cette perplexité ; mais ceux que la conformité de situation aura appris à être indulgens me le pardonneront sans peine, et même m'en sauront gré : leur suffrage est tout ce qu'il me faut ; quant aux autres ils peuvent me condamner, ce n'est pas pour eux que j'écris.

Thérapia était connu des anciens sous le nom de Pharmacias ; c'est là, disent-ils, que la jalouse Médée déposa ses poisons (1). De-

(1) Φαρμακιὰς κόλπος, golfe des poisons.
Θεραπεία, guérison.

puis, ces lieux si indignement profanés, auront été bien certainement purgés de l'air méphytique que l'amour égaré par la plus perfide des passions y avait laissé; car celui qu'on y respire, puisé aux sources les plus pures, tout en alimentant la vie, porte à l'âme une volupté douce qui lui fait éprouver ces délicieux transports attribués jusqu'ici à la seule ambrosie. Aujourd'hui Médée ne s'arrêterait plus impunément sur ce rivage hospitalier; et le bonheur, ami du calme, qui y veille à la sûreté de ses habitans, repousserait ce monstre vomi par Cholchos, le renvoyant aux régions lointaines qui l'ont vu naître.

A Thérapia et à Kurut-chesmé, autre village du Bosphore, se sont retirées les lumières du Fanal, qui jettent des étincelles d'autant plus éclatantes, qu'elles brillent au sein des ténèbres conjurées pour les étouffer; c'est-à-dire que dans ces lieux se sont réfugiées les premières familles de la nation grecque, attirées par la liberté qu'elles y trouvent, et qui leur était refusée dans le quartier du Fanal, où elles habitaient un demi-siècle auparavant.

A quelle route m'abandonnerai-je à travers la multitude de celles qui tentent de me sé-

duire et qui m'appellent par un désir également vif? Quelle que soit celle à laquelle je me laisse aller, elle me retracera des souvenirs chers, qui même influent trop puissamment sur mon bonheur pour ne pas conspirer quelque jour contre mon repos et me faire payer par d'amers regrets la félicité dont à présent ils m'enivrent. Partout je la retrouverai celle dans les yeux de laquelle mon bonheur est écrit, et dont je ne rencontre jamais les regards sans croire que le ciel m'est ouvert.

Si je vais me reposer à la cime de ce mont couronné d'une pelouse unie qui porte le nom d'Alonaki, je verrai la place où, assis aux côtés l'un de l'autre sur l'herbe fleurie, nous contemplons si souvent un des tableaux les plus ravissans de la nature; et que malgré sa variété, sa magie, nous oublions bientôt pour ne plus voir que nous. L'aspect imposant du Pont-Euxin, dont l'œil cherche en vain les rives lointaines et fugitives; ce bel amphithéâtre de monts que présentent à l'envi les côtes d'Asie et d'Europe; ce canal sinueux où les richesses et l'abondance coulent avec l'onde qui l'arrose; tous ces stimulans se joi-

gnent à d'autres plus électiques encore pour obtenir la préférence. Mais ils sont combattus par ceux que recèle cet autre site non moins aimable, où une onde pure et fraîche, ombragée de platanes touffus, rassemble autour d'elle, dans les beaux jours, la société la mieux choisie, et où tant de fois, parmi toutes les fleurs que le printemps fait éclore, j'ai pu me convaincre que la rose n'a pas de rivale.

Céderai-je au désir paré des charmes de la réminiscence, qui voudrait me conduire à Kérètche-Bournou, ou bien obéirai-je à l'attraction secrète qui me sollicite et m'appelle dans ces allées ombragées de tilleuls et de charmes ; d'où l'on jouit de ce coup d'œil enchanteur que présente le port de Thérapia, défendu des vents par une suite de monts couronnés d'ombrages, garnis à leur pied d'habitations riantes, et qui s'ouvrent complaisamment vers leur milieu pour donner passage à deux vallées ?.. Oui, c'est là que mes pas doivent se porter d'abord, car c'est dans ces lieux que pour la première fois je la vis, et qu'une double commotion nous fit éprouver les doux effets de la sympathie. Laissons-nous y donc entraîner par l'aimable rêverie,

puisque ces pages sont consacrées surtout à écrire l'histoire de mon cœur.

De ce point avancé qui domine et d'où l'on découvre au loin, je contemple avec volupté cette association heureuse de verdure et de fabriques, ces jardins assis sur la croupe des monts et découpés en terrasses qu'ombragent des pins, des platanes et des cyprès; que le lierre marié au palma-christi tapissent; où l'on reconnaît la difficulté vaincue et les efforts que l'art a dû faire pour subjuguer la nature, livrée à ses caprices partout où les Musulmans habitent. Je me complais à observer cette forêt de mâts, dont quelques-uns sont encore garnis de leurs voiles, mais que l'ancre s'apprête à fixer; ces pavillons flottans au gré des vents; ce tumulte qui accompagne les manœuvres; le mouvement que reçoit le tableau de cette multitude de matelots que les besoins et les plaisirs appellent à terre; qui parlent des langues différentes, et dont le costume fait reconnaître la patrie à des yeux un peu exercés.

De là mes regards plongent encore dans cette vallée, garnie à sa naissance de jardins où des légumes frais et savoureux croissent à l'envi, invités par la nature du sol, les avan-

tages de l'exposition et les arrosages qui leur sont prodigués. Tous ces objets voudraient les captiver ; mais ils les laissent bientôt pour revenir à ce modeste siége de verdure, que des tilleuls ombragent, et que les amours auraient dû semer d'immortelles ; car c'est là que dans le calme d'un beau soir nous nous jurâmes de nous aimer toujours ; prenant à témoin de nos sermens la chaste Phœbé qui nous prêtait complaisamment sa lumière, et qui nous l'eût bien sûrement retirée si nous devions être des amans parjures.

Une voix secrète m'appelle et m'entraîne au rivage. Suivons ce quai bordé de maisons dont l'extérieur, tout modeste qu'il est, trahit l'intérieur qu'il voudrait déguiser, et dénote l'aisance de ceux qui les habitent. Dans les soirées d'été ces lieux présentent à chaque pas des réunions d'individus des deux sexes, qui, captivés par la fraîcheur, le calme et la douce clarté de l'astre des nuits, se livrent à des entretiens où la gaieté nationale triomphe des entraves d'un gouvernement oppresseur. Dans le même tems d'autres sociétés se promènent sur les ondes paisibles du Bosphore, qui alors ne sont plus agitées que par les

rames et les jeux divertissans des dauphins. Souvent encore le silence que garde la nature assoupie, est interrompu par des bandes de musiciens qui fournissent à l'observateur le moyen de juger du génie de leur art en Turquie, sous le double rapport de l'exécution et de la composition. Les oreilles, quelque chastes qu'on les suppose, ne sont point offensées; mais le goût européen, habitué à d'autres règles, se sent disposé à se plaindre; au reste il est dédommagé par des concerts calculés d'après ses inclinations propres, et qui, de même que les premiers, sont pour l'ordinaire des tributs payés à l'amour.

La lune refuse-t-elle son pâle flambeau à la nuit, le Bosphore présente alors un autre spectacle : la côte d'Asie est garnie d'un cordon de lumières qui s'échappent d'une multitude de bateaux pêcheurs, dont les filets se remplissent sans peine des poissons les plus exquis. Ceux-ci quittent en automne les gras pâturages de la Mer-Noire pour se répandre dans l'Hellespont et la Méditerranée ; le piége le plus grossier suffit pour les tromper, et plusieurs viennent se prendre

sans même qu'il soit nécessaire de recourir à l'appât.

Les habitans des deux rives font de cette pêche facile un de leurs plus grands divertissemens, et les dames franques et grecques ne dédaignent point d'y prendre part. Une société joyeuse se rassemble dans le même bateau, mettant à profit le calme que promet un ciel étoilé ; l'amant soupire après ces nuits de bonheur qui le rapprochent de celle qu'il aime, et dans lesquelles un hasard ménagé à plaisir, le place à ses côtés. La jeune beauté semble occupée à aller chercher au fond des eaux une proie désirée, mais un tendre serrement de main l'avertit que tout en voulant tromper des poissons crédules, elle surprend des cœurs ; et de son côté elle répond à l'amant heureux de manière à lui faire comprendre qu'il n'est pas seul dans les filets de l'amour.

Il est d'autres divertissemens auxquels un sexe aimable participe et qui contribuent à remplacer les spectacles, les cercles brillans de l'Europe; la chasse, par exemple, invite encore les belles, non que par là je veuille dire que semblables à Diane, elles chaussent

le cothurne, s'arment du carquois, et s'attachent à la poursu te des biches, moins timides qu'elles. Plus humaines et moins belliqueuses, elles préfèrent présider à cette autre chasse en harmonie avec les inclinations de leur sexe, dans laquelle on voit des milliers d'habitans de l'air venir perdre leur liberté sur des gluaux perfides, ou sous des filets également trompeurs. Touchées des efforts de ces intéressans captifs pour reconquérir le bien le plus cher, souvent on entend d'aimables suppliantes solliciter leur affranchissement, et l'on voit celles qui le plus souvent se rient des malheureux qu'elles traînent en esclavage, par une de ces bizarreries auxquelles ce sexe n'est que trop enclin, s'apitoyer sur le sort d'êtres étrangers à leur espèce, bien certainement parce qu'elles peuvent dans cette circonstance écouter sans danger la voix de la commisération. Combien encore ce divertissement innocent sert merveilleusement l'amour, qui, retiré sous les auvents de feuillage avec les amans qu'il a eu l'art d'y faire rencontrer, met à profit les distractions du reste de la société pour favoriser les intelligences de ses privilégiés, et opérer de doux

échanges de regards accompagnés de soupirs! On devine que je parle encore par réminiscence.

Tout en me repaissant de ces souvenirs si frais pour ma mémoire, qui d'ailleurs en amasse chaque jour de nouveaux et à chaque instant en demande d'autres, je suis parvenu au fond du port où aboutissent deux vallées arrosées par des cours d'eau. —Suivons la plus profonde consacrée, de même que la première, au Dieu des jardins. Reserrée par les coteaux qui la bordent, et dont les revers offrent des plants de vignes entremêlés de taillis naissans, elle pénètre bien avant dans l'intérieur de ce sol accidenté, ne se découvrant à l'œil que graduellement, comme pour inviter le promeneur solitaire à la parcourir en entier. Ces fleurs, répandues avec profusion sur cette route, sont autant de traces des pas de celle que ma pensée croit y voir encore. Ici je dérobai à cet arbousier l'une de ses tiges les plus belles sur laquelle ses regards s'étaient arrêtés avec les apparences du désir; là sa jolie main cueillit une tubéreuse qu'elle associa à cette autre fleur dont mon cœur sera toujours le dépositaire, et qui, par le nom touchant que

le grec lui a donné, me dit : *Ne m'oubliez pas.* Mais devrait-elle avoir une semblable inquiétude ; et n'est-ce pas à moi plutôt de craindre que son image se soit pour toujours attachée à ma pensée ?...

Quel charme j'éprouve à parcourir ce sentier tortueux et enseveli sous ces ombrages formés par deux haies de viornes, d'églantiers et de vignes vierges parées de la couleur empourprée de l'automne ! Ces coteaux, dépouillés aujourd'hui, étaient naguères encore garnis d'une riche récolte ; les ris, les jeux, les plaisirs, les parcouraient par bandes enjouées que guidaient Bacchus et l'Amour. Le silence y règne à présent, et déjà le vent du nord détache ces feuilles mourantes à qui les tiges refusent la sève qui leur est à elles-mêmes refusée. Tous ces kiosk, assis sur les points les plus favorables à la vue, étaient alors autant de temples élevés à la gaieté dont on célébrait la fête ; et l'écho répétait avec complaisance les airs chantés en l'honneur de cette aimable déesse. L'écho, interdit par les approches de l'hiver, demeure silencieux à présent ; mais sous ce beau ciel il suffira d'un rayon du soleil pour le réveiller et dissiper les

vapeurs de l'atmosphère. Alors reparaîtront sur la cime des monts les bandes de napées et d'hamadryades, semblables aux violettes qui se laissent si aisément persuader de sortir du bouton à la plus légère invitation du zéphyr.

Me voilà sous ces antiques platanes qui entretiennent l'ombre pour cette eau dont la fraîcheur lui a valu le nom de fontaine froide. Que cette solitude est ravissante ! Combien elle est favorable aux doux transports !... Ne croirait-on pas que le jeune dieu de la tendresse préside à cette vallée, préparée, si l'on en juge par cette route tortueuse, pour recevoir ses piéges et surprendre les cruelles ? Égarées en effet par la crainte d'un danger que celles-ci ne redoutent que parce qu'elles n'en connaissent pas les charmes, elles s'engagent, poursuivies par cet aiguillon puissant, dans l'échappée trompeuse qui leur promet de les soustraire aux transports d'amans trop pressans; elles arrivent hors d'haleine sous ces ombrages perfides, et tombent de désespoir autant que de lassitude sur le gazon, car toute retraite leur est fermée, et le monde semble finir ici. Mais l'amour attentif les reçoit mollement

dans ses bras, et leur offre ces lits de verdure qu'il a su apprêter pour elles, recueillant, d'un air moqueur, son pardon, que leurs lèvres ne peuvent lui refuser. Si même on en croit une opinion qui n'est pas seulement celle du vulgaire, cette eau n'est aussi limpide et fraîche que pour mieux inviter à s'y désaltérer; et la naïade complaisante, qui la verse de son urne penchée, la puise, dit-on, à une source où le dieu de Paphos mêle ses filtres enivrans.

Revenons au point où nous avons quitté le port, et suivons ce sentier que la mer baigne d'un côté, tandis que des monts d'un pente roide, quelquefois même coupés à pic, le bordent de l'autre. Avec quelle volupté mes regards parcourent le rivage d'Asie, dessiné en demi-cercle, entrecoupé de coteaux et de vallées, couvert d'ombrages et d'habitations, enfin où chaque pas est marqué par un site plus aimable encore que celui qu'on vient de quitter! Quel plaisir secret la pensée trouve dans cet air de mystère que ces platanes touffus prêtent au paysage! Mais j'embrasserai mieux ce beau cadre des hauteurs de Jeni-Keuïu, où ma route me conduit; pour le moment, détaillons cette rive agreste et sauvage

que nous suivons, et dont les accidens pittoresques ne méritent sûrement pas d'être dédaignés.

Les chênes-verts, les cestes, les arbousiers croissent hardiment par touffes sur ces revers qui s'élèvent en murailles. De ces rochers que les eaux ont mis à nud, tombent des festons et des guirlandes composées de toutes les plantes rampantes que le sol nourrit, présentant, au lieu de fleurs, des grappes de fruits vermeils.

Me voici parvenu à cette fontaine de laquelle les âmes crédules ne s'approchent pas sans respect, et dont les eaux alimentent les préjugés bien plutôt que la dévotion du vulgaire grossier. Dans le jour consacré à cet ajasma, un papas est commis à la distribution de la liqueur révérée. D'une main il tend la tasse pleine, et reçoit de l'autre en paiement quelques aspres qu'un bostandgi compte de l'œil, afin de prélever ensuite son droit. A côté est une petite terrasse fréquentée par les Musulmans du haut parage, et où l'on peut souvent les surprendre en prières ; plus loin, l'on trouve Kalender qui offre un tapis de verdure, arrosé par une source fraîche, ombragé de jeunes

peupliers, cerné par des hauteurs boisées, et où le Grand-Seigneur s'est fait élever un kiosk. Le rivage est bordé de pêcheries qui présentent de petites huttes perchées à la sommité de trois mâts disposés de manière à fournir à ces étroits belvédères autant de points d'appui. Ceux qui les habitent, placés en sentinelle, plongent de l'œil dans l'intérieur de leurs filets tendus autour d'eux, et guettent l'instant favorable pour les tirer. Cette manière de pêcher s'étend depuis les côtes de l'Adriatique jusqu'à celles de l'Euxin.

Je suis aux portes de Jeni-Keuïu : combien l'aspect de ce village est moins riant que celui que nous venons de quitter, et que ces campagnes me paraissent nues comparées aux autres ! — Mais la vue y trouve en revanche à se dédommager, en quittant l'Europe pour se porter sur l'Asie ; il suffit à l'observateur d'atteindre ce plateau, d'où il commandera à toute la contrée environnante. —De là les yeux se promènent à loisir depuis les hauteurs ombragées du château d'Anatolie, jusqu'au canal de la Mer-Noire ; ils parcourent en détail tous ces villages qui s'étendent à l'envi le long du rivage, remontent dans l'in-

térieur des vallées, gravissent les pentes douces des monts, s'entourent de figuiers, de grenadiers, de pêchers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, dont les produits les dédommagent amplement des faibles soins que leur culture exige. Ici, est Tchiboucli, où aboutit une vallée parsemée de jardins et qui recèle un bois mystérieux ; vient ensuite Ingir-Keuïu, qui doit son nom aux figues exquises et abondantes qu'il récolte ; puis se dessine cette autre vallée cachée sous les ombrages, qui, par la beauté de son site, la fraîcheur de ses eaux, attire souvent le souverain, et mérite bien le nom de Sultanié qu'elle porte ; plus loin, la vue rencontre Iali-Keuïu uni à Beïkos, où, si l'on en croit les conjectures des savans, Amycus, cet enfant redoutable de Neptune que vainquit Pollux, tenait sa cour ; l'entrée de la prairie du Grand-Seigneur se laisse découvrir aussi de cet observatoire, accordant seulement une échappée. Du pied des monts jusqu'à leurs cimes, tout ce qu'on voit plaît et captive ; ici ce sont des plants de pins qui ombragent des plateaux situés de manière à embrasser ce bel amphithéâtre ; là se dessinent sur le fond plus clair du ta-

bleau, des rideaux de cyprès et d'ifs qui balancent leurs têtes mobiles sur des sépultures. Les crêtes, parsemées de lauriers et d'autres arbustes aromatiques, ressortent sur le fond azuré des cieux, aussi pur qu'il est possible à la poésie de le dire, et au pinceau de l'exprimer, mais pas encore autant que ma pensée lorsqu'elle s'adresse à elle. Si je ramène mes regards sur la côte d'Europe, ils rencontrent au sud les hauteurs qui enferment le port de Stégna, tenu à si juste titre pour le meilleur du Bosphore, et sur lequel, pour cette raison, un puissance ennemie naturelle de la Porte formait naguère des prétentions. Ce port se trouve situé à quelques pas seulement du château que le terrible Mahomet II éleva sur les terres de l'Empire caduc d'Occident, trop exténué de vieillesse pour mettre opposition à cet acte de violence. C'était donc sous le canon même de ce château, monument consacré à la gloire des Ottomans et à la honte de leurs ennemis, que les enfans du Nord allaient ériger peut-être un semblable trophée, si une nation généreuse et puissante n'eût étendu son bras protecteur vers l'Empire des Kalif, et consolidé pour quelque temps encore leur trône chancelant.

Pourquoi la politique n'a-t-elle pas mieux conseillé ces derniers? Des succès, auxquels il ne leur est plus permis de prétendre, eussent couronné leur entreprise. Réhabilités dans leur ancien domaine, la Crimée fût rentrée sous leur loi, et une campagne heureuse eût suffi pour réparer les désastres causés par un siècle d'infortunes.

Mes regards ne se détachent qu'à regret de ces revers plantés de cyprès, chargés de sépultures, où la mélancolie se promène en silence, suivie des sombres rêveries et de la douleur en larmes, ses compagnes fidèles. Heureux mille fois ceux à qui de semblables objets ne retracent pas de tristes souvenirs, ou qui peuvent les considérer sans se laisser émouvoir! Mais il faudrait être insensible pour aspirer à une semblable félicité; pour former un vœu aussi barbare; et quel serait l'insensé ou le malheureux accablé par l'infortune au point de consentir à acheter la paix de l'âme à ce prix? Non, conservons notre sensibilité et les souffrances qui en sont inséparables, dussent-elles même nous coûter la vie!

Le déclin du jour me rappelle à mon habitation champêtre, dont je ne m'arrache jamais

sans emporter avec moi le désir de la revoir bientôt. Avec quelle force cependant ce sentiment, que le cœur nourrit avec le plus de volupté, rejaillit sur tout ce qui approche de l'objet de nos affections, quelque faible que soit la relation existante avec lui! Quel charme indéfinissable il répand sur tout ce que celui-ci a touché, ne fût-ce encore que des yeux!... Un regard suffit alors pour consacrer l'être le plus étranger, et lui donner une part à notre intérêt, en le comprenant dans le cercle de nos pensées les plus chères!.. Ces observations et cette expérience s'achètent presque toujours aux dépens du calme moral; car le bonheur même a ses agitations, surtout lorsque c'est l'amour qui le produit.

Je vais prendre ma route sur la crête de ces monts, et poursuivre la lumière fugitive qui leur adresse ses rayons à demi-éteints. Un sentier bordé d'arbousiers, de lauriers, de chèvrefeuilles, et qui serpente sur le revers des côteaux garnis de vignes, s'offre à moi, me promettant de me reconduire à ma demeure. De là je pourrai dire encore adieu à cette belle contrée prête à s'assoupir dans les bras de la nuit, qui déjà étend sur elle ses voiles humides.

A chaque pas mon cœur m'avertit que je me rapproche du foyer de mes affections, et me dit, par ses pulsations plus précipitées, que je rentre dans cette sphère d'activité où une force d'attraction invincible me ramène opiniâtrément. Cependant que notre organisation intérieure est difficile à expliquer !.... En effet, comment se rendre compte de ce besoin moral plus impérieux, ou du moins aussi importun que ceux auxquels notre être physique est condamné à obéir; de cette inquiétude qui s'attache à vos pas dès le premier que vous faites pour vous éloigner de l'objet aimé ; de ce désir insatiable que sa présence même ne peut contenter, et qui voudrait vous ramener près de lui avant de l'avoir quitté, éveillé par la crainte d'être un jour obligé de vous en séparer ; de cette identité de rapports si parfaite, de cette intimité établie à un degré tel entre deux âmes créées l'une pour l'autre, que parfois elles se pénètrent, d'autrefois, changent réciproquement de demeure, ou bien se lient, s'attachent par des points de contact si multipliés, que concentrées ainsi en une seule, elles peuvent défier toutes les vicissitudes humaines d'oser les

désunir? Je me demande la solution de ce problème ; mais ne la trouvé-je pas dans la cause même de cet effet, inintelligible seulement pour le très-petit nombre de ceux qui lui sont étrangers?

Déjà mes yeux découvrent le toit sous lequel habite celle qui me donne si aisément l'explication que je cherche; avec quelle complaisance ils s'y arrêtent! et que de charmes la douce illusion, nourrie par la réalité, me fournit en cet instant!... Sûrement dans une de ces attitudes, que lui a enseignées la mélancolie, elle pense à celui qui ne forme de pensées que pour elle; peut-être médite-t-elle mon bonheur, tandis que l'amour, qui préside à ces doux arrangemens, veille sur mes intérêts, et s'entend avec le mystère pour l'exécution du projet le plus délicieux..... Mais je ne puis me rassasier de ces spéculations enchanteresses, et ne fussent-elles qu'un simple rêve, je les poursuivrai, oui, je m'enivrerai de ce nectar jusqu'à épuiser la coupe, sans m'inquiéter du réveil.

A présent que j'ai contenté un cœur, désireux de parler, et qui chez les imaginations ardentes a de droit le pas sur le raisonnement,

accordons aussi à ce dernier son tour qu'il réclame ; pour cela rassemblons dans ce cadre les mœurs et usages de la nation grecque, si curieuse et si intéressante sous tant de rapports.

De toutes celles que nous connaissons, il n'en est aucune dont les traits de physionomie s'accordent aujourd'hui aussi exactement que les siens, avec ce que nous a transmis sur l'antiquité le burin véridique de l'histoire; tellement qu'on pourrait croire qu'elle n'a pas vieilli depuis que ces premières études ont été recueillies. Par une conséquence naturelle, elle forme un contraste frappant avec le gouvernement qui lui commande, et les nations avec lesquelles elle est contrainte de vivre.

Sous le rapport politique ce contraste se montre au premier abord dans l'esprit d'indépendance qu'elle a conservé en dépit du joug oppresseur, qui depuis près de quatre siècles l'accable; par ces soupirs qui lui échappent si souvent en pensant à la liberté qu'elle a perdue, et les vœux fervens qu'elle adresse sans cesse à celle que l'espérance lui laisse entrevoir dans l'avenir; il se fait encore sentir dans les démar-

cation qu'elle admet de son plein gré, et qu'elle respecte religieusement, sans égard pour un gouvernement qui les rejette toutes par principe, et dont la défiance s'éveille pour peu qu'une tête dépasse les autres. A présent, si nous la comparons aux nations turque et arménienne, nous trouverons chez ces dernières une gravité asiatique, qui doit se révolter de l'enjouement grec; le sentiment du repos moral, qui contraste avec cet esprit remuant et inquiet, qui caractérise l'autre; une imagition calme, on peut dire même glacée, qui n'arrive jamais à s'expliquer les éruptions volcaniques produites par les passions dans la première ;l'amour de l'obscurité, l'esprit d'ordre, que nous avons vu dégénérer en parcimonie chez les Arméniens, et au contraire parmi les Grecs le goût de la dépense et du faste poussé jusqu'à la dissipation la plus folle. Ajoutez à ces premiers traits : de l'inconstance, de la légéreté, de l'inconséquence, un amour-propre que la vanité et l'ambition tiennent continuellement en haleine, et que le propos le plus innocent ou la moindre inadvertance suffit pour blesser; une pénétration d'esprit incroyable, d'où résulte une facilité rare à

rendre ses idées, comme aussi à deviner celles des autres ; du penchant à la raillerie, joint à la crainte du ridicule, l'un et l'autre poussés aussi loin que dans un temps ces deux travers pouvaient l'être à Athènes ; l'esprit d'intrigue, qui par habitude s'étend aux circonstances les plus minutieuses de la vie, et sans lequel il semblerait que les choses ne sont pas revêtues des formes voulues ; le sentiment de l'envie, capable d'oser tout, sans respect même pour les liens du sang qu'il ne brise que trop souvent avec un héroïsme digne d'une meilleure cause; tel est le portrait fidèle de cette nation, tiré d'après les Grecs du Fanal, qui, eu égard à l'évidence dans laquelle leur rang les met, la représentent, et sont en droit de se regarder comme les dépositaires du type national. A présent supprimons les coups de pinceaux qui tiennent aux passions que les grandeurs éveillent, passons l'adouci sur quelques autres, et nous aurons le portrait du peuple, qu'il est d'ailleurs toujours facile de déduire de celui des gens de la bonne compagnie, en se bornant à une simple ébauche des premiers traits.

Il ne faut pas moins qu'un joug de fer

comme celui que le gouvernement ottoman impose aux vaincus, pour contenir une nation aussi remuante ; encore parviendrait-elle à le secouer si l'harmonie unissait toutes ses parties entre elles. Mais par une suite de son caractère envieux et de son penchant décidé à la délation, elle rive ses chaînes, exerçant sur elle-même une police sévère, qui dénonce les projets formés, qui même en prête, si besoin est, à ceux qu'elle veut perdre ; en sorte que les Ottomans pourront s'en reposer sur elle du soin de veiller à ses entraves, aussi long-temps que la pomme de discorde existera dans son sein. Cet avantage est le seul que l'Empire retire de la possession de la Valachie et de la Moldavie, qui d'un autre côté lui est si funeste ; mais ceci s'expliquera bientôt avec plus de développement : disons auparavant un mot de l'organisation politique, que nous reconnaîtrons pour être fondée uniquement sur le préjugé et des lois tacites de convention.

Les Grecs sont partagés en deux classes bien distinctes, dont la première se compose des individus qui ont occupé des emplois dans les provinces tributaires ; la seconde com-

prend le reste de la nation, qu'on peut encore regarder comme séparée de la première par une autre qui est celle des négocians. Cette classe intermédiaire est rangée par l'opinion bien au-dessous de la plus élevée, et ses membres ne reçoivent pas à beaucoup près des boyards les marques de déférence que de leur côté ils leur accordent, assez gratuitement cependant ; car rien ne les y oblige, si ce n'est le préjugé. Ces Seigneurs, il est vrai, jouent souvent de très-beaux rôles, au point qu'on est autorisé à dire que leur condition est la meilleure que l'on puisse obtenir dans l'Empire Ottoman, si l'on fait attention aux avantages politiques dont ils jouissent de droit, et à ceux qu'ils usurpent à l'aide d'une supériorité marquée sur la nation qui croit commander.

Un autre fleuron non moins brillant de leur couronne, c'est d'être les véritables rouages en vertu desquels l'Empire obéit aux lois du mouvemeut : grâce aux principautés de Valachie et de Moldavie qui leur appartiennent sans partage, et à l'office de drogman qu'ils remplissent entre la Porte et les puissances étrangères, se rendant maître par là des se-

crets les plus chers de l'État. Tout cela peut jusqu'à un certain point les faire paraître excusables pour l'importance qu'ils attachent à des titres dépouillés de réalité lorsque la déposition les a forcés à descendre du trône ; quoiqu'ils contrastent souvent avec le délabrement de leur fortune; mais il est plus difficile de se défendre de les trouver ridicules dans le culte qu'ils rendent à la vanité, qu'on croirait leur divinité unique, à voir des femmes dédaigner le nom de l'époux parce qu'il est moins brillant que le leur, et transmettre ce dernier à des enfans, familiarisés eux-mêmes dès le berceau avec les idées de grandeur par leurs nourrices qui les endorment en leur promettant les trônes de Valachie et de Moldavie; enfin, ce qu'il devient impossible de leur pardonner, c'est de dissiper follement pour soutenir des titres mensongers, leurs trésors en moins de temps encore, qu'ils n'en ont mis à les acquérir.

Chacun d'eux s'enrôle sous les bannières d'un premier personnage qui répond de la conduite de tous les membres composant sa cour, et que ceux-ci compromettraient infailliblement pour peu qu'ils déviassent de la

ligne droite. Par une suite de l'habitude qu'ils ont de s'observer entre eux et de déduire des motifs criminels des actes les plus innocens, ils osent d'autant moins se montrer en public avec un Franc revêtu d'un caractère diplomatique, qu'ils sont plus élevés en charge, et osent bien moins encore le visiter ou le recevoir chez eux, car leurs antagonistes ne manqueraient pas de leur faire payer ces imprudences au prix même de leurs têtes ou tout au moins de l'exil.

Le couteau à deux tranchans que le gouvernement leur a donné pour exercer sur eux-mêmes ses propres vengeances, ne se repose guère que lorsque l'ennemi les a chassés des trônes de Valachie et de Moldavie : objets chers pour la possession desquels cet instrument perfide joue sans relâche. Alors on les voit se rapprocher, faire cause commune, et soupirer après l'instant où la guerre, réveillée par la moindre lueur d'espérance d'un retour de fortune, se rallumera entre eux.

La paix entre la Russie et la Porte donne le signal de cette guerre machiavélique; aussitôt les hostilités recommencent dans le Fanal sous les dehors de la cordialité ; les autels

de l'ambition sont de nouveau arrosés du sang de victimes qui périssent aux pieds de cette divinité perfide, en l'adorant encore, quoique immolées souvent par des proches ou de faux amis ; enfin on les voit passer héroïquement tête baissée, comme des Décius, à travers tant de précipices dont le chemin qui conduit au trône est parsemé pour eux.

Une fortune brillante couronne, il est vrai, leur entreprise hardie quand ils ont pu arriver sains et saufs au but désiré. Couverts alors comme les pacha à trois queues de la pelisse d'honneur que le Grand-Seigneur leur fait revêtir en sa présence, ils partent pour leurs principautés suivis d'une cour nombreuse. Nantis de tous les pouvoirs, ils peuvent à volonté rendre heureux ou malheureux les milliers de sujets que Sa Hautesse leur abandonne. Comptables de leur gestion envers eux seuls, ils administrent la justice et les finances comme ils l'entendent. Mais cette excessive liberté, ce pouvoir sans bornes, leur cachent un piége où il est rare qu'ils ne tombent pas avant le terme de sept ans marqué pour leur règne d'après les statuts de leur nomination ; car lorsqu'ils se croient le plus

assurés de la fortune, des mains ennemies profitent de leurs plus légères inadvertances; minent sourdement l'édifice fragile de leur grandeur, qui, en s'écroulant, les écrase quelquefois sous ses ruines ; ou bien, s'il consent à épargner leurs jours, du moins il les fait rentrer dans la classe privée, avec cette foule de courtisans attachés à leur char.

En admettant encore ce tempérament, combien alors leurs condition est triste par le joug accablant qu'ils doivent porter ! A quelle réserve, à combien de ménagemens fatigans ne se trouvent-ils pas comdamnés ! Un prince déposé n'ose de long-temps se montrer en public ; il est tenu pareillement à s'observer de très-près sur les visites qu'il reçoit. Sans cette conduite mesurée jusqu'à l'excès dans les moindres détails, on en conclurait aussitôt qu'il intrigue, et le parti contraire n'aurait pas de peine à le persuader au gouvernement, désireux d'ailleurs d'avoir un prétexte pour les dépouiller.

C'est aussi par une suite de la crainte de la séduction qu'ils portent avec eux, que celui-ci interdit aux disgraciés d'habiter le Fanal, où ils seraient en effet trop à portée des mi-

nistres pour ne pas profiter de la facilité qu'on trouve à les corrompre. L'or de la Valachie et de la Moldavie leur en fournit les moyens; ce sont à ces mines que se puise le poison lent, qui, distillé dans le cœur de l'Empire, entretient le chancre rongeur qui le consume et le dévore. Elles servent en outre à enrichir les familles appelées à la cour pour y remplir les différentes charges, et à fournir des secours alimentaires aux cliens des princes déposés. C'est encore à leurs dépens, que ceux qui règnent font des pensions à leurs antagonistes, afin de les mettre à même de soutenir leur rang. Mais ces actes de bienfaisance sont-ils vraiment dus à la vertu dont ils empruntent le nom, et la vanité n'est-elle pas encore en droit ici de réclamer?... Enfin lorsque ces provinces sont au pouvoir de l'ennemi, et ne peuvent plus entretenir leurs nombreux pensionnaires, c'est la caisse nationale qui prend à son compte tous ces secours onéreux; et le patriarche les dispense sans que la nation songe même à murmurer, tant est grande la force du préjugé.

Que l'on compare à présent le gouvernement qui pèse en Turquie sur les sujets et

les esclaves ; les regards méprisans que les premiers laissent tomber sur les autres ; la réprobation générale prononcée contre tout ce qui porte le nom d'infidèles ; qu'on compare, dis-je, ces traits caractéristiques du gouvernement et de la nation, avec ce rôle brillant que des affranchis sont parvenus à s'arroger, à l'influence marquée qu'ils se sont acquise, au point d'être les arbitres des destinées d'un Empire qu'ils régissent invisiblement ; qu'on établisse ces contrastes, et l'on confessera qu'il faut que les uns soient bien adroits ou les autres bien faciles, pour qu'il se soit engendré une pareille subversion de principes.

Si je n'écoutais que le sentiment et n'éloignais de ma pensée le souvenir de quelques Grecs de distinction que l'amitié a pour toujours inscrits sur mes tablettes, je déchirerais bien sûrement celles de ces pages qui contiennent des vérités dures, les remplaçant aussitôt par d'autres où j'accorderais toutes les qualités du cœur et de l'esprit à une nation qui n'aurait plus de reproches à craindre si elle parvenait à se guérir des vices que l'ambition traîne à sa suite. Combien alors elle serait

aimable, et quel charme on goûterait à se livrer sans défiance à l'impulsion qui attire vers elle! En rappelant à mon souvenir ceux qui savent si bien lui faire trouver grâce à mes yeux, mon cœur me reproche d'avoir été trop sévère. Peut-être même, qu'en considération de ces amis estimables, j'aurais dû me montrer plus indulgent. Mais que dis-je? Ils seraient les premiers à blâmer cet acte de faiblesse, et à m'accuser d'infidélité, si, prévenu par l'amitié, j'étendais à tous un éloge que d'ailleurs le partage ne manquerait pas d'affaiblir. Oui, je préfère le réserver tout entier pour eux seuls, qui le méritent à tant de titres. — Pourquoi m'est-il défendu de révéler des noms qu'il me serait si doux de prononcer, accompagnés de ces expressions touchantes que dicte la reconnaissance! Au reste, il deviendra facile à ceux qui ont visité les rives du Bosphore, de les deviner, lorsque, pour les mettre sur la voie, j'aurai dit que les lettres et les sciences, égarées dans l'Empire Ottoman, ont trouvé chez eux un asile, où tous les soins de l'hospitalité sont prodigués à ces timides étrangères.

Les Grecs du Fanal sont aussi attentifs à

déguiser leur fortune, que les pacha et autres individus revêtus d'offices capables d'attirer l'attention du souverain. Un prince déposé crie misère avant même d'être dépouillé de la pourpre. Il revient caché sous l'extérieur le plus modeste; se ménage, au moyen d'emprunts faits à plaisir, des créanciers incommodes dont il provoque les poursuites, afin qu'ils publient sa prétendue indigence, et le délivrent des harpies mille fois plus redoutables qui l'observent; en même temps il est très-soigneux de mettre ses trésors à couvert, en les versant dans les banques étrangères. Les boyards qui, par leur rang et l'état de leur fortune, ont moins à craindre, se contentent de convertir leur avoir en wacouf qu'ils font passer au nom des femmes. Moyennant cette ruse, ils peuvent s'exposer impunément à la décollation, et se mêler parmi les combattans; aussi est-il permis de dire que cet acte ressemble beaucoup au testament qu'un militaire prévoyant dicte avant son entrée en campagne.

Les sacrifices que la noblesse grecque est obligée de faire pour s'entretenir en bonne intelligence avec le gouvernement, et la guerre à mort que les individus de cette classe se

déclarent entre eux, sont des obstacles opposés continuellement aux élans que la liberté fait chez cette nation pour s'affranchir, lesquels élans se manifestent sans réserve dans la classe du peuple qui, n'ayant rien à perdre, peut tout espérer d'un changement de situation politique. Mais, pour retrouver le feu sacré de la liberté, aussi pur, aussi incandescent que sur les autels élevés à Lacédémone en l'honneur de cette divinité, c'est encore chez les descendans des Spartiates, c'est-à-dire chez les Maïnotes, qu'il faut aller.

L'inclination naturelle porte les Grecs vers les arts mécaniques, pour lesquels ils sont très-aptes, et qu'ils exercent avec plus d'intelligence qu'aucune des autres nations de l'Empire; vers le commerce, dont ils pénètrent tous les secrets, et dans lequel ils font peut-être parfois des spéculations hasardeuses, toujours par suite de cette même imagination, trop souvent consultée par eux à la place de la raison et de la sûreté; aux lettres, aux sciences et aux arts libéraux, en dépit de l'oppression individuelle et politique qui cherche à étouffer ces étincelles, aussitôt que leur éclat est assez vif pour offusquer l'igno-

rance, compagne fidèle du fanatisme. Il résulte de là que les artisans les plus adroits, et les cultivateurs les plus laborieux sont généralement de la nation Grecque, et que presque tous les négocians qui font le cabotage et le commerce à l'intérieur, lui appartiennent aussi; que l'architecture, le seul des arts libéraux en honneur dans l'Empire Ottoman, recrute chez elle presque tous ses sujets; enfin l'intelligence des différentes langues de l'Europe et de celles qu'on parle dans l'Orient, jointe à un esprit cultivé, mais exercé surtout dans l'art de l'intrigue, donne, avons nous dit, à titre d'apanage, à la classe distinguée, la prérogative de s'immiscer dans les intérêts politiques les plus importans, au moyen des emplois de drogman près de la Porte, de l'amirauté, et des ambasadeurs dans les cours étrangères; de se rendre par conséquent maîtres de l'esprit du grand-vezir, du ministère en général, du capitan-pacha, et des représentans du Sultan près des autres souverains.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que d'un sexe; l'autre cependant mérite, à tous égards, qu'on s'en occupe, et d'autant plus volontiers que chez la nation Grecque, il compte pour

beaucoup dans la société, au point d'y tenir un rang politique ; ce qui est tout le contraire parmi celles avec qui nous la mettons en parallèle, où à peine est-il considéré civilement. Son crédit même est tel, chez les Grecs, que je m'adresserai à lui comme au médiateur le plus habile, afin qu'il veuille bien ménager ma réconciliation avec le sexe masculin, envers lequel j'ai été sévère sans cesser d'être juste ; et je l'invoquerai pour qu'il daigne emprunter, s'il est nécessaire, l'égide de Minerve, afin que je puisse me retrancher derrière ce rempart, contre l'ennemi que j'ai osé provoquer.

Les dames Grecques forment, avec les femmes Arméniennes et Turques, un contraste aussi frappant que les hommes de la première de ces nations avec ceux des deux autres. En les comparant au physique, loin de trouver chez elles cet embonpoint qui obstrue les voies de l'entendement, leur taille svelte et déliée rappelle ces formes qui servent encore de modèles à nos artistes. Leur démarche emprunte de la mollesse orientale ce qu'il en faut pour donner aux grâces cet air voluptueux et nonchalant, sous lequel l'amour, comme on le sait, cache ses piéges les plus certains. Une

jambe moulée se termine chez elles, le plus souvent, par un pied qu'on voudrait entraver, autant parce qu'il est mignon, qu'afin d'ôter, à celle qui possède ce trésor, la faculté de se soustraire aux transports qu'elle éveille. Si l'on est assez téméraire pour oser arrêter ses regards sur les siens, on trouve deux grands yeux d'un noir foncé, ou bien réfléchissant l'azur du ciel, d'où le feu jaillit par étincelles tellement efficaces et rapides, qu'une seule suffit presque toujours pour allumer un incendie qu'ensuite il devient difficile d'éteindre. De longs cils, garnissant des paupières à qui l'attitude mourante donne une expression qu'en vain on chercherait à rendre; des sourcils arqués, et qui contribuent, avec des cheveux d'un noir de jais, à faire ressortir un teint dont la blancheur virginale n'est altérée que par les roses de la pudeur; une main potelée et sur laquelle les amours qui n'ont pu trouver place dans les fossettes des joues ou sur les lèvres, se sont creusé des nids charmans, comme autant d'embuscades, d'où leurs traits partent à coup sûr; un son de voix qui se prête à toutes les inflexions de la langue la plus harmonieuse; qui rend jusqu'aux moin-

dres nuances de la pensée ; les transmettant avec une égale facilité chez ceux qui écoutent; et par sa douceur, sa mélodie arrive sans détour à l'âme, qu'il fait vibrer de même que la corde attaquée par l'archet du plus habile artiste; enfin un ensemble qui retrace ces contours bien conservés de l'antique le plus pur, et qu'on remarque surtout dans l'angle facial, où le caractère est associé au coup de ciseau le plus gracieux.

Une chose encore qui favorise l'illusion que ce tout enchanteur éveille, c'est l'arrangement des cheveux, dont une partie tombe en ondoyant sur les épaules, et descend le plus souvent au bas des reins, tandis qu'une autre, tressée avec des fleurs, forme une couronne autour de la tête : telles enfin qu'on représente les prêtresses de Diane. Le reste du costume se ressent, par son élégance, du goût de celles qui le portent, et sait faire valoir la taille tout en se prêtant au drapé.

Sous le rapport moral, ces mêmes femmes contrastent davantage encore avec celles auxquelles nous les comparons. Une imagination vive et brillante, qui se décèle dans le regard et dans le jeu de la physionomie; un

esprit aussi pénétrant qu'il est possible de l'imaginer chez un sexe qui a surtout ce don en partage ; des manières faciles et gracieuses; une prévoyance, une politesse qu'on ne rencontre que dans la bonne compagnie ; je ne tarirais pas enfin, si je voulais dire tout ce que la nature libérale a fait pour ces enfans gâtés, qui d'ailleurs s'entendent à merveille à tirer parti de ces avantages.

Tant d'urbanité et une recherche si exquise dans les manières, ne peuvent être dues qu'au commerce des deux sexes entre eux : commerce auquel l'un et l'autre gagnent également, ce qui suffira pour expliquer la différence existante entre les Grecs et les nations orientales sous le rapport des mœurs, des préjugés et des usages; les premiers admettant notre galanterie et notre enjouement que l'austérité et la taciturnité des autres rejettent.

On doit confesser cependant que la vanité et l'ambition font souvent oublier à des êtres, que nous n'avons point encore dépeints aussi aimables qu'ils le sont en effet, le sexe auquel ils appartiennent, et que les femmes ne contribuent pas peu à attiser ces passions chez les hommes, qu'elles poussent même dans l'abîme en les engageant à bri-

guer des honneurs funestes pour les partager avec eux. « Qu'on me donne le titre de prin-« cesse et je mourrai contente : c'est là leur « devise. Eussiez-vous mieux aimé qu'il eût « rendu l'âme comme un baccale (mar-« chand de comestibles), répondit une « d'elles aux complimens de condoléance « qu'on lui adressait sur la mort de son « époux, qui venait de finir tragiquement « ses jours entre les deux portes du Sérail? » En cela elles ont quelques traits de ressemblance avec les femmes Spartiates; mais combien elles en diffèrent, si l'on considère le motif qui engendre chez elles un héroïsme que dès lors on cesse d'admirer.

On a déjà deviné que les mœurs ne gagnent pas aux points multipliés de contact établis entre les deux sexes; et me voici encore dans la dure nécessité de porter un jugement sévère que je ne pourrais adoucir sans offenser la vérité. Cependant doit-on imputer à crime ce qui est l'ouvrage de la sensibilité éveillée par une imagination vive; et les égaremens du cœur ne méritent-ils pas d'être excusés lorsqu'ils sont produits par le sentiment et non par le caprice?

Un usage qui contraste avec les relations que les deux sexes ont entre eux, mais que l'on peut considérer comme un tribut payé aux préjugés de la nation qui commande, et dont la rigidité est plus contraire aux mœurs que l'autre par sa trop grande facilité, c'est celui qui défend aux filles de se montrer à des hommes auxquels la parenté n'interdit pas de prétendre à leur main. Cette loi sévère ne permettant qu'aux frères et aux cousins d'approcher des êtres sensibles chez qui les passions deviennent d'autant plus impérieuses qu'elles sont plus contrariées, peut bien jeter dans des écarts que l'opinion réprouve; mais c'est encore la faute du code des coutumes grecques, si peu d'accord avec lui-même et outré dans les deux cas.

On doit dire cependant qu'aujourd'hui cette loi a perdu beaucoup de sa force parmi la noblesse, qu'une tendance irrésistible attire de plus en plus vers nos usages, et qui respecte les siens uniquement pour ne pas déplaire au gouvernement. Celui dont nous parlons remonte à la plus haute antiquité; les jeunes gens, chez les Grecs anciens, ne voyaient celles qui pouvaient devenir leurs

compagnes que dans les cérémonies religieuses, et n'avaient jamais légitimement d'entretiens avec elles. Du reste il ne se rencontre guère que parmi les Grecs du Fanal; encore, si l'on en croit la raillerie, les jeunes personnes qui aujourd'hui persévèrent à se cacher, sont celles qui ne gagnent pas à être vues.

Dans quelques îles de l'Archipel, et principalement à Chio, les filles, de même qu'en Suisse et en Angleterre, jouissent de la plus grande liberté, et la perdent aussitôt qu'elles deviennent épouses. Les mains garnies de fleurs, elles vont au-devant de ceux qui leur offrent l'espérance d'une union, et renvoient la réserve au temps où leur foi ne leur appartiendra plus.

L'éducation est très-soignée chez les Grecs du Fanal; les femmes de cette classe reçoivent aussi une culture d'esprit peu commune, et qui, trouvant un fond très-fertile, ne peut manquer d'obtenir son salaire avec usure. Ces dames aquièrent l'intelligence de plusieurs langues, principalement du français, ainsi que du grec littéral; elles s'élèvent même à la hauteur des sciences exactes; à

quoi elles savent joindre encore les talens agréables qui font briller leur sexe chez nous.

La classe des négocians, depuis quelque temps, veut aussi prendre sa part des lumières: invitée par les encouragemens que l'instruction publique reçut pendant le règne du bon Sélim, qui, dégagé des préjugés et des craintes de ses prédécesseurs, voyait avec complaisance cette nation écouter son génie naturel. Alors florissaient les écoles de Kouroutchesmé, de Smyrne, de Pathmos, et quelques autres fondées en Morée; une imprimerie s'établit par les soins des Grecs du Fanal, qui à l'envi s'appliquaient à faire passer dans leur langue les auteurs classiques français, italiens et anglais. Je puis citer à l'appui de cette assertion les traductions des Œuvres de Condillac, de Millot, du Voyage d'Anacharsis, de l'Histoire de la Grèce par l'anglais Gillies, etc., lesquelles sont encore inédites, mais dignes de voir la lumière. Une autre preuve non moins digne d'intérêt, vient s'offrir à ma plume; elle m'est fournie par de jeunes Grecs réunis nouvellement en société pour faire un Dictionnaire français et grec,

sur le modèle de celui de notre Académie. Ils n'ont pour stimulant dans cette entreprise laborieuse que le désir de propager les lumières parmi leurs concitoyens, joint à l'amour épuré des lettres, et néanmoins, chose qu'on aura peine à croire, des dames ont pris aussi une tâche dans ce travail épineux.

A la mort du prince protecteur des lettres, les écoles tombèrent dans la langueur; mais aujourd'hui elles semblent vouloir se relever ainsi que l'imprimerie, et déjà elles laissent briller des étincelles d'une nouvelle vie.

Des professeurs fournis par la nation elle-même, et envoyés dans les principales universités de l'Europe, occupent avec distinction les différentes chaires de l'instruction publique: réglée sur le plan suivi en France. Ainsi l'on y enseigne les sciences physiques et mathématiques, le grec littéral, le français, la géographie, l'histoire, la rhétorique; en un mot, tout ce qui entre dans notre éducation. La révolution française, en jetant sur les rives du Bosphore, plusieurs victimes dont les lumières constituaient alors toute la fortune, contribua beaucoup aux progrès des sciences et des lettres chez les Grecs de Constantinople; en sorte qu'en retour des connaissances que

leurs pères portèrent en Europe, lors de la chute de l'Empire d'Orient, l'Europe donne aujourd'hui des maîtres à leurs enfans, restituant à ceux-ci le dépôt qui lui avait été confié. Enfin, les Grecs du Fanal, pénétrés de cette maxime : Qu'une bonne éducation est l'héritage le plus précieux qu'un père puisse laisser à ses enfans, sacrifient tout à cet avantage inappréciable. Ce précepte s'est toujours maintenu chez eux; mais, depuis un demi-siècle, il a obtenu plus de crédit que jamais, et ses brillans succès sont le présage de ceux que l'avenir lui promet.

Dans l'entretien familier, les Grecs, surtout les femmes, font un singulier abus de figures et de sermens. Mais aussi combien est persuasif le langage qu'un amante tient à l'objet de sa tendresse!...... Craignant de rester au-dessous du sentiment qu'elle veut peindre, elle prend les Dieux et les hommes à témoins de la sincérité de ses transports, et accuse même la langue de lui fournir des expressions trop faibles; elle engage la vie de sa mère pour donner plus de force à ses protestations, et se persuade à elle-même ce qu'elle a si peu de peine à persuader. L'amour enfin dans aucune langue ne dit avec autant d'énc-

tion et d'énergie ce qu'il veut faire croire ; c'est aussi chez la nation grecque qu'il triomphe avec le plus de succès, et que, secondé de l'imagination, il élève ses trophées les plus glorieux, sans en être plus durables.

Comme la langue allégorique est très-perfectionnée chez les Grecs, c'est à elle que le sentiment s'adresse pour s'exprimer; ainsi une jeune fille a recours à des fleurs, différemment nuancées et associées entre elles, selon la pensée qu'elle veut rendre : certaine de se faire comprendre de l'amant qui, de son côté, lui répond dans la même langue à la portée de tous par le grand usage qu'on en fait, et le temps qu'elle a eu pour se perfectionner. C'était aussi la langue des Grecs anciens.

L'empire de la religion est plus tyrannique chez les Grecs en général que parmi aucune des sectes qui suivent la loi de l'Evangile. Nous avons vu ailleurs combien la partie rituelle est chargée de pratiques minutieuses, de jeûnes exténuans, de fêtes inventées et soutenues par l'oisiveté. Tous s'y conforment scrupuleusement, sans être pour cela plus sévères sur l'article de la morale, que les papas d'ailleurs ne s'entendent guère à prêcher. On vit

dans la retraite le jour de la confession; mais on se réserve de contenter toutes ses passions, et même d'assouvir sa vengeance au sortir de la sainte table. Aux approches de la pâque, l'amant privé de voir l'objet de ses affections peut croire que cet ange est allé habiter le ciel, et déjà va l'y chercher de la pensée, lorsqu'il reparaît inopinément à ses yeux, et le rassure à l'égard de son ascension présumée, en lui apprenant qu'il est redevenu, comme quelques jours auparavant, une faible mortelle.

L'antique préjugé que le patriarche Photius éveilla, en déclarant la guerre au Saint-Siége, s'est conservé intact chez cette nation, tellement qu'aujourd'hui encore elle ne veut point des Latins pour l'aider à reconquérir sa liberté, et que la conformité de croyance porte le peuple à tendre les bras vers les Russes, comme aux libérateurs que le ciel lui réserve. La classe instruite et privilégiée ne forme pas généralement ces vœux; ce qu'on comprendra sans peine, en réfléchissant que ses intérêts sont différens, oposés même à ceux du reste de la nation; d'un autre côté, la civilisation du peuple du nord ne lui semble pas

assez avancée pour qu'elle puisse sympathiser avec le caractère grec; en sorte que nombre de boyards, qui calculent plus judicieusement que quelques autres, sont loin de désirer que la puissance ottomane soit confinée en Asie, jugeant d'ailleurs que la cour de Pétersbourg ne leur conserverait pas le rôle brillant dont ils sont en possession ; malgré les espérances à l'aide desquelles on cherche à les séduire, en flattant surtout leur vanité.

Cette même classe se montre autant dégagée de préjugés que l'autre en est esclave ; on pourrait, à cette occasion, lui reprocher de pousser trop loin la philosophie, et de tirer vanité, d'opinions qui ne sont excusables qu'autant qu'on ne les publie pas. Cependant la religion ne perd rien de ses droits chez les femmes nobles, qui mêlent même des scrupules aussi outrés que le vulgaire, à l'observance de ses pratiques. Elles y sont d'ailleurs tenues par la nécessité d'édifier leurs maisons; sans cela on ne manquerait pas de crier au scandale autour d'elles; ce qui oblige jusqu'aux maîtres à feindre une dévotion qu'ils sont loin d'avoir, sauf à prendre leur revanche dans le particulier. Ceci est encore

l'ouvrage des Musulmans en général, dont l'opinion condamne comme dangereux et réprouvé tout homme n'admettant aucune croyance; or, la première chose pour un Grec du Fanal, c'est de conserver son crédit près du gouvernement.

Une autre observation qu'il est bon aussi de noter, c'est que ces mêmes boyards, qui souvent déduisent une lumière trompeuse du flambeau de la philosophie, ont de la religion par vanité, toutes les fois que celle-ci est mise en jeu par l'autre; ainsi, par exemple, on les a vu disputer, par une suite de cette faiblesse, la possession du Saint-Sépulcre à la nation Arménienne, et entraîner la leur dans d'énormes sacrifices, qui cependant n'ont pu balancer ceux que fit la partie adverse pour acheter près de la Sublime-Porte le gain de cette cause.

Les femmes se montrent très-adroites dans tous les ouvrages qui sont du ressort de leur sexe; elles poussent très-loin surtout l'art de la broderie, auquel elles font produire de vrais prodiges. Elles ne dédaignent point non plus les soins domestiques, quel que soit leur rang, ainsi que leur fortune; et la fille d'un prince préside, encore comme aux temps cé-

lébrés par le chantre de l'Iliade, au gouvernement intérieur.

Dans chaque famille distinguée, et même chez celles qui jouissent d'une certaine aisance, il y a une jeune personne qu'on nomme fille d'âme (παραμὸρι). Prise dans la classe indigente, on la donne dès l'enfance pour compagne aux filles du maître, et on lui fait une dot lorsqu'elle a atteint l'âge de s'établir; c'est là tout son salaire; en outre de ce qu'on pourvoit généreusement à ses besoins; mais ce qui doit la flatter davantage, c'est de partager avec ses maîtresses tous les agrémens attachés à ce titre, et principalement d'être dépositaire de leurs plus secrètes pensées.

Les Grecs d'aujourd'hui se servent, ainsi que le faisaient leurs pères, de femmes pour le service domestique; dans l'Iliade, lorsque Chrysès vient redemander sa fille, Agamemnon lui répond qu'il ne la renverra qu'après qu'elle aura vieilli dans son palais, en travaillant aux ouvrages de la maison, et en prenant soin de son lit. Du reste, le régime domestique chez les Grecs du Fanal est assez conforme au nôtre, à quelques modifications près. Ils laissent à la classe ordinaire les

usages orientaux relatifs aux repas, n'en conservant que ce qui mérite d'être retenu pour la propreté, tel que de faire d'abondantes ablutions sur toutes les parties qui ont touché aux alimens. Outre les sofas qui garnissent tous les appartemens, on y trouve encor des siéges à l'européenne, de manière à contenter l'un et l'autre goût. Leurs lits sont tenus avec la même propreté que les notres. Ils se montrent aussi délicats sur le choix des alimens, et donnent pourtant, à l'imitation des Orientaux, la préférence à tout ce qui est confitures, bonbonneries et douceurs. Ceci ne veut pas dire qu'on doive ranger la tempérance et la sobriété au nombre de leurs vertus; le peuple au contraire remplit les tavernes, et les gens aisés trouvent de la jouissance à rassembler souvent des convives autour d'une table bien servie: plaisir inconnu partout ailleurs dans l'Orient. Mais il comptait aussi dans le nombre de ceux qui chatouillaient le plus la sensualité des Grecs anciens; et c'était la coupe en main que l'amitié, la gaieté se livraient à une entière expansion; que le poëte sentait s'éveiller en lui ces inspirations qui lui faisaient demander sa lyre.

Une antique vertu que les siècles leur ont encore transmise, c'est l'hospitalité, qu'ils exercent avec tous les soins et toute la recherche qui la caractérisait autrefois. Il n'est pas rare de voir une famille entière venir en visiter un autre, et se fixer au milieu d'elle des mois entiers sans parvenir à lasser la cordialité de ses hôtes.

Le gouvernement domestique, quoiqu'il ne soit point sévère par le fait, l'est par principe, comme une suite de l'influence du gouvernement politique. Outre le respect que les enfans doivent aux auteurs de leurs jours, ils usent de déférence entre eux, selon le droit de primogéniture; ainsi, un frère ou une sœur vont baiser la main de leur aîné le jour de sa fête, et lui parlent toujours avec une certaine réserve que son âge commande. Les Grecs, dès les temps héroïques, pratiquaient déjà ces vertus avec un rigorisme, dont l'histoire de leurs mœurs offre de fréquens exemples dans tous les siècles.

La distinction que la coiffure établit chez les Musulmans, est admise aussi dans la nation grecque. L'homme du peuple porte un turban bleu, le négociant un kalpak noir, coupé en

forme de ballon, tandis que le kalpak en astracan gris fait reconnaître le boyard. Les mâles, jusqu'à l'âge de puberté, ne portent que le fesse rouge, retenu par un mouchoir lié autour de la tête; à cette époque ils prennent le kalpak, ce qui répond assez à l'usage consacré par les anciens lorsqu'ils faisaient quitter la robe de l'enfance pour celle de l'adolescence. Le nouvel élu vient baiser respectueusement la main de ses parens; dès ce moment il acquiert une certaine considération dans sa famille ainsi que dans la société, et la jeune fille qui la veille se montrait à lui sans scrupule, se cache aussitôt que sa tête a ceint cet épouvantail. Les seigneurs qui ont été en charge, jouissent du privilége de conserver la barbe, et tous sont affranchis de la capitation imposée aux autres rayas : ce qui achève de les assimiler aux Turcs, sur lesquels ils ont d'un autre côté bien des avantages.

Les Grecs de la classe ordinaire, et les femmes en général, infiniment plus adonnés que leurs pères à la superstition, règlent leurs actions d'après des augures tirés des circonstances les plus étrangères à l'intérêt qui les occupe. Hésiode, dans son poëme des travaux,

indique les jours qui doivent être tenus pour heureux ou malheureux, et révèle leur vertu particulière. Ce préjugé, qui chez nous ne figure plus que comme une extravagance dans les almanachs, et même fait la risée du peuple, n'a rien perdu de son crédit près de ceux dont nous parlons. Chaque jour de la semaine a des propriétés tellement reconnues, que le mardi, par exemple, signalé comme réprouvé, ferait à coup sûr échouer les entreprises tentées sous ses auspices : bien entendu par suite de l'influence que son nom exerce sur l'opinion. Le *cattiv' occhio*, ou le maléfice, fournit pour son compte une foule d'inquiétudes engendrées encore par ce même esprit, amant du merveilleux. Cet être imaginaire est combattu, il est vrai, par des talismans qui rassurent autant que l'autre alarme, et qui complètent par leur nature ce chef-d'œuvre d'extravagance. Ainsi les enfans portent, comme amulettes, certaines pierres pendues au cou, chargées de les préserver du *cattiv'occhio*. Lorsqu'on bâtit une maison, qu'on construit un navire, une chaloupe, une simple gousse d'ail déposée à l'intérieur, rassure l'habitant ou le pilote contre les incen-

dies ou les naufrages. Un malade, pour obtenir sa guérison, ou du moins l'espérance d'en jouir par la suite, n'est tenu qu'à aller boire de l'eau d'un ajasma : pourvu toutefois qu'il ait la précaution d'appendre une loque de son vêtement aux arbustes voisins, et surtout de semer quelques paras dans les mains du clergé. Une Bohémienne paraît-elle, on l'entoure, on la presse ; c'est à qui obtiendra le premier son horoscope ; enfin le préjugé le plus grossier jouit chez cette nation de l'empire le plus absolu, et n'est combattu par aucun de ces palliatifs qui guérissent peu à peu le genre humain de ses folies : ce sont bien là les Grecs de tous les siècles, de tous les âges. Passons à présent aux noces et aux funérailles, comme pouvant nous offrir plusieurs traits ingénieux et pittoresques, intéressans d'ailleurs par les traces qu'ils conservent des siècles écoulés.

Conformément à ce que prescrit l'église grecque, les alliances ne peuvent se former entre parens qu'au delà du quatrième degré. C'est même en vertu d'un accommodement qu'elle veut bien s'arrêter à ce terme ; car il y a une trentaine d'années que par une rigueur qui n'était plus tolérable, surtout dans le

petit nombre des familles du Fanal, il fallait que les liens du sang n'existassent en quelque sorte plus, pour qu'elle consentît à former ceux du mariage.

Par un motif aussi difficile à s'expliquer, elle interdit également toute union entre les frères et sœurs spirituels : c'est-à-dire ceux tenus sur les fonts baptismaux par le même parrain. Mais elle se montre plus judicieuse et accommodante pour rompre les unions mal assorties, admettant le divorce, cependant qu'elle ne consent à prononcer qu'autant que les demandeurs ont surmonté toutes les entraves sagement opposées par elle à une ressource extrême, qui, chez une nation légère, pourrait si facilement dégénérer en désordre.

Lorsque des parens croient démêler chez une jeune personne les qualités requises pour former avec leurs fils une union heureuse, ils en font faire la demande à sa famille par une personne digne d'une semblable marque de confiance. Ce négociateur porte le nom de *proxenites* s'il est du sexe masculin, et de *proxenita* s'il appartient à l'autre : usage et dénominations qui remontent à la plus haute antiquité. Les parens d'une jeune fille tiennent

la même marche, si c'est d'eux que part la demande: ce qui d'ailleurs a le plus souvent lieu.

Dans le cas où les deux parties sont consentantes, on dresse un acte qui stipule la dot de la fille, ainsi que les avantages faits au futur; et le patriarche, l'évêque ou bien simplement le papas, ainsi que les parens, le revêtissent de leurs seings.

Les fiançailles viennent ensuite; on en reconnaît de deux sortes, admettant l'une ou l'autre suivant que le cas l'exige. Les fiançailles simples, qui ne sont à proprement parler qu'un demi-engagement, se bornent au formulaire suivant: les parens du jeune homme se rassemblent dans sa maison, ceux de la jeune fille en font autant de leur côté, et chacune des deux parties envoie à l'autre un gage, tel qu'un diamant, si les fiancés sont de la classe aisée; un simple anneau ou quelque chose équivalent pour les personnes du peuple; les parens se font réciproquement aussi des cadeaux. Dès lors la jeune fille vit avec plus de réserve encore qu'auparavant, se regardant comme engagée; le jeune homme de son côté prend pour règle de ne donner rien à reprendre dans sa conduite, ne se laissant

jamais surprendre que sous les fenêtres de sa compagne future, qui se montre quelquefois à lui à travers les jalousies, mais toujours à la dérobée. Cependant combien ces préludes charmans font d'heureux parmi cette nation, à laquelle il faut opposer des obstacles si on veut qu'elle jouisse, puisqu'elle tire la majeure part de son bonheur de l'imagination.

Les fiançailles plus sérieuses obtiennent la préférence lorsqu'on craint un dédit de la part du futur, soit que la légèreté de son caractère ou le peu de mérite de la belle inspire cette défiance; pour lors la religion s'en mêle, et prononce, par l'organe de l'un de ses ministres, un demi-mariage, au moyen duquel le jeune homme se trouve lié par sa conscience et l'honneur, en sorte qu'il ne pourrait sans les outrager tous deux manquer à sa parole. A ce prix, il acquiert le privilége de voir sa future, selon les anciens règlemens; mais encore une fois ils tombent en désuétude, et je ne sais trop si l'on a raison de les changer contre les nôtres, calculés comme ils l'ont été sur le caractère national; du moins leur grand âge devrait les faire respecter

Malgré le caractère grave et sérieux que la religion imprime aux fiançailles, il peut encore cependant y avoir rupture; et celle-ci est réputée légale lorsque les deux parties la demandent de concert; dans ce cas, on se renvoie de part et d'autre les gages. Mais si l'une des deux seulement, bravant l'opinion, vient à se rétracter, alors, en supposant qu'elle réussisse à surmonter les difficultés, elle perd la garantie de sa parole, d'autant plus que ces fiançailles portent tellement le cachet du mariage, que la mort de l'un des époux constitue l'autre héritier des gages donnés.

Pour leur imprimer ce caractère sacré qu'on veut qu'elles aient, les futurs se rendent à l'église, ou bien le prêtre va chez l'un d'eux s'ils sont d'un certain rang. Debout, l'un à côté de l'autre, devant l'autel, et ayant chacun un cierge en main, le ministre du culte dépose sur la sainte table un anneau d'or et un autre d'argent dans une situation emblématique exprimant l'attraction qui doit agir sur les deux époux; il agite autour d'eux l'encensoir, adresse au ciel des prières par lesquelles il lui demande que leurs dispositions soient accompagnées de la persévérance et

amènent une union heureuse. Il prend les deux bagues, fait des signes de croix sur le front de l'époux avec celle d'or, en fait autant à l'épouse avec l'autre, tout en prononçant l'engagement des fiançailles. Le compère ensuite change alternativement trois fois ces mêmes bagues, les passant du doigt de l'un à celui de l'autre conjoint, comme pour mieux établir l'identité entre eux; à quoi le prêtre ajoute de nouvelles prières, dictées dans le même esprit que les premières, et qui terminent la cérémonie.

Voici celle qui est observée dans le mariage. Elle doit toujours se célébrer le dimanche. La future, en mémoire des anciens usages, est conduite en pompe, le vendredi, au bain où elle donne une fête à toutes ses amies. Le futur lui envoie une cassette dans laquelle elle trouve des parfums, des bijoux et une bourse plus ou moins bien garnie pour servir à traiter ses compagnes. Le samedi, celles-ci se rassemblent chez elle en habit de gala, et procèdent à sa toilette pour le lendemain. Leurs jolies mains s'emploient à tresser sa longue chevelure, à y mêler artistement des fleurs et des lamettes d'or qui descendent

jusque sur ses talons, et dont elles-mêmes ornent aussi leurs têtes; enfin, on la pare au son des instrumens comme une victime qui doit être immolée sur les autels de l'hymen. De son côté, elle distribue à ses jeunes amies les confitures que son futur lui a envoyées, et la nuit se passe en danses dans l'attente du moment tout à la fois craint et désiré.

Enfin l'heure a sonné. Les futurs se rendent à l'église précédés de deux flambeaux représentant ceux de l'amour et de l'hyménée, et que portent deux jeunes gens qui sont l'emblème de ce couple heureux. Le prêtre marche devant les époux; il chante et invoque la fécondité en faveur de leur union; les parens et les amis les suivent. La nymphi, c'est ainsi qu'on appelle encore aujourd'hui la mariée, a deux assistantes (paranymphès) qui ne la quittent point dans tout le cours de la journée; rassurant sa timidité alarmée, dérobant aux regards sa confusion, et réparant les désordres de sa toilette.

Le cortége arrivé à l'église, le ministre du culte entonne des hymnes dans lesquels est retracée l'heureuse union des patriarches, et qui appellent la protection du ciel sur celle

qui va se former. Il bénit les époux, en leur exposant tous les devoirs conjugaux, et leur prend à chacun une main qu'il met l'une dans l'autre. On apporte ensuite des couronnes dont les feuilles factices imitent celles des pampres, choisis comme l'emblème de la fécondité. Le prêtre les pose sur leurs têtes; les change trois fois en les faisant passer de l'une à l'autre, et prononce dans le même temps les paroles irrévocables du mariage. Le compère, de son côté, répète cette pratique symbolique, et jette, de concert avec tous les assistans, des poignées de monnaie sur les conjoints en signe de prospérité et d'abondance. Après quelques prières, on apporte un verre où deux morceaux de pain s'imbibent dans le vin. Le prêtre les bénit, en fait partager un aux mariés, et donne l'autre au compère (comparos). Il prend ensuite l'époux par la main; celui-ci en fait autant à la nymphi qui, de son côté, donne la sienne à une des paranymphès, ainsi de suite, et il se forme une couronne mobile autour du pupître où le livre des évangiles est étalé. Tous ceux qui la composent mêlent leurs voix aux chants spirituels entonnés par le

papas, tandis que le compère, placé derrière les conjoints, assure leurs guirlandes, afin qu'elles ne viennent pas à tomber, prévenant par là un des plus mauvais présages que cette journée pourrait offrir. Le prêtre ensuite prend successivement chacune des couronnes, et, l'appliquant sur le front auquel elle appartient, prononce ces mots : « Sois heureux « comme Abraham et Isaac ; que ta postérité « soit aussi nombreuse que celle de Jacob ; « mais, pour obtenir ces grâces émanant du « ciel, montre-toi fidèle à observer les devoirs « conjugaux, dictés par Dieu dans les saintes « tables. » Les parens donnent un baiser à chacune des couronnes, ainsi qu'à ceux qui en sont parés ; et ces derniers les rendent aux auteurs de leurs jours sur la main en signe de respect : ici finit la cérémonie religieuse.

Le cortége se met en marche au son des instrumens, et accompagne les époux à leur habitation nuptiale, où les félicitations leur arrivent de toute part. Les flambeaux de l'hymen, qui brûlaient devant eux pendant le retour, sont placés à la porte de la maison, et des gardiens attentifs veillent avec grand soin à ce qu'ils ne s'éteignent pas, car cet

accident, quelque innocent qu'il soit en lui-même, porterait aussitôt le trouble et la consternation dans des esprits habitués à tirer des moindres événemens un présage favorable ou sinistre. La table se dresse; les époux y prennent place aux côtés l'un de l'autre, et près d'eux les paranymphès, qu'on pourrait prendre pour la nouvelle mariée, ayant, comme celle-ci, la tête chargée de lamettes d'or; mais la première doit les conserver pendant huit jours sans les quitter même la nuit, les autres au contraire les déposent le lendemain. Au reste, cet ornement entre dans toutes les coiffures de la noce : en beaucoup moindre quantité, il est vrai, que dans celles des principaux acteurs.

L'époux se montre attentif près de sa moitié, descend avec elle à tous les petits soins les plus recherchés que la tendresse peut suggérer, s'applique à lui rendre cher son nouvel état et à dissiper les inquiétudes qu'il éveille en elle. Après les santés usitées qu'on accompagne de saillies où l'esprit national, stimulé par Bacchus, se venge de la contrainte qu'il a été jusque-là forcé de s'imposer, les instrumens appellent la jeunesse à

la danse que les deux mariés ouvrent par la romeca. L'époux est condamné à réprimer son empressement jusqu'à ce qu'on lui permette de jouir d'un objet, auquel il est souvent lié par les fiançailles depuis des années entières. Enfin, on conduit en pompe la victime au lieu du sacrifice; un témoin, qui est toujours une femme âgée, recueille à la porte ses plaintes, et présente le lendemain les preuves irrécusables de sa virginité à qui veut se convaincre par les yeux, mais surtout à la mère de l'époux. Elle reçoit de ce dernier une récompense généreuse pour ces bons offices.

Chez les personnes d'un certain rang, plusieurs de ces pratiques, qu'on devinera aisément, ne s'observent plus, depuis quelques années: du moins avec le même rigorisme; et la cérémonie, au lieu de se passer à l'église, se célèbre dans la maison de l'un des conjoints.

On a dû trouver, parmi tout ce que nous avons dit, plusieurs traits de physionomie de l'antiquité; mais si l'on se transportait dans certains cantons de la Grèce, où les étrangers ont rarement accès, on les trou-

verait beaucoup mieux conservés ; on remarquerait même une opposition formelle de leur part avec la nouvelle croyance, qui a beau leur reprocher d'être enfans d'une rivale, et se consume en efforts impuissans pour les faire oublier : consacrés, comme ils le sont, par l'habitude, le génie national, et une continuité de siècles. On a pu observer encore que les Osmanli et les Arméniens ont emprunté des Grecs une bonne part de leur cérémonial usité dans le mariage ; ce qui est une preuve marquée de la supériorité ainsi que de l'influence tacite de ceux-ci sur les deux autres nations.

Un veuf ou une veuve, d'après les statuts de l'église grecque, ne peut convoler que trois fois à de nouveaux liens ; encore dans ce cas, la gaieté et l'air de fête qui caractérisent les premières noces, ne se trouvent déjà plus conviés aux secondes. En pareille circonstance, le prêtre rappelle tristement que les lois du destin ayant rompu l'ancienne union, les lois de la société veulent bien accéder à celles de la nature en tolérant d'autres nœuds. Enfin, cette cérémonie semble être la pompe funèbre du premier époux.

Nous voici arrivés à un article aussi sombre,

aussi lugubre que l'autre inspire de gaieté et d'allégresse. Les funérailles, chez les Grecs, sont de toutes leurs pratiques celles qu'on reconnaît le mieux à travers la rouille du temps, et les altérations apportées par la nouvelle croyance, pour dater d'un autre âge que le nôtre. En les décrivant telles qu'elles se pratiquent, on démêlera sans peine ce qui appartient à l'antiquité, de ce qui est l'ouvrage des siècles modernes; nous laisserons donc cette satisfaction au lecteur.

Aussitôt qu'un malade donne les signes de l'agonie, un prêtre vient s'asseoir à son chevet, et lui fait lecture des quatre évangiles. Dès qu'il a clos pour toujours la paupière, on répare dans l'arrangement de ses membres le désordre que la lutte entre la mort et la vie y aurait occasionné. On soumet le corps à une lotion d'aromates infusés dans le vin; on l'enveloppe d'un linceul qui lui laisse seulement la tête découverte, et le prêtre encense le corps en invoquant Dieu, afin qu'il daigne recueillir l'âme qui quelques heures avant l'habitait encore; l'église, dans le même temps, fait annoncer sa mort, en invitant les fidèles à accompagner la pompe funèbre.

Paré de ses plus riches vêtemens, le défunt est placé sur un lit de parade. On le porte ainsi à l'église, précédé d'un clergé, nombreux en proportion de son rang, et suivi de pleureuses tellement exercées dans l'art de répandre des larmes, qu'elles en font couler des yeux de ceux même les plus en garde contre cet effet sympathique, tant leurs sanglots, quoique achetés, ont les apparences du véritable désespoir. En dernier lieu viennent les parens et amis qui donnent aussi cours à leur douleur, mais en conservant néanmoins plus de décence.

De toutes les maisons devant lesquelles le convoi passe, on répand sur le corps des essences, tandis qu'aux côtés de la litière on brûle des parfums dans des cassolettes. Arrivés à l'église, on procède à l'office usité, pendant lequel chaque prêtre vient à son tour encenser le corps, et rassurer l'âme sur la rémission de ses péchés. Un orateur ecclésiastique monte ensuite en chaire, et prononce une oraison funèbre dans laquelle il tire avantage des moindres qualités du défunt, pour provoquer les regrets de son auditoire; ou bien, au défaut de celles-ci, il corrige la stérilité de son sujet en recourant à une question de morale. Ce dis-

cours finit toujours par une exhortation adressée aux assistans pour solliciter, en faveur du mort, le pardon des offenses qu'il aurait pu leur faire ; mais rien n'est susceptible d'émouvoir comme le chant funèbre, qui invite les parens et amis à donner le dernier adieu à celui qui a cessé d'être !

Alors les gémissemens et les larmes, qui avaient été comprimés par le respect dû au lieu, et par la lecture des livres saints, recommencent avec une nouvelle expansion, que l'idée d'une séparation éternelle porte au plus haut degré où la sensibilité, réduite au désespoir, peut atteindre. Les amis approchent et baisent une image de la Vierge qui recouvre la poitrine du mort; les parens apposent en outre leurs lèvres sur sa main glacée.

On porte le corps à sa dernière demeure; on le dépose dans la fosse, la face tournée vers l'Orient; le prêtre le couvre de la première terre, qu'il répand de manière à dessiner une croix; il en fait autant avec la cendre de l'encensoir, sûrement pour exprimer l'état de poussière auquel la dissolution va dans peu le réduire. Il est certains cantons

de la Grèce, et principalement dans l'Archipel, où l'on fait, avec de la cire, une croix sous le nez du trépassé, comme préservatif contre les esprits malins qui, selon la croyance vulgaire, troublent le repos des morts, et sortent des tombeaux pour inquiéter les vivans. Les prêtres distribuent des gâteaux, préparés sûrement dans l'intention d'apaiser le vorace Cerbère. Ils se composent de farine d'orge et de miel, saupoudrés de sucre, et représentent des sujets analogues à la circonstances, tel par exemple que le cercueil du défunt.

Au retour des obsèques, l'affliction portée à son comble, donne à juger de ce qu'elle est capable de suggérer à des imaginations ardentes, qui poussent tous les sentimens à l'exagération. Dans le moment où nous sommes arrivés, elle enfante les élégies les plus poëtiques et les plus touchantes.

Les parens s'emparent ensuite des proches du défunt, car on ne peut allumer de feu, le jour de l'enterrement, dans la maison où il est décédé. On force les affligés à s'asseoir au banquet de famille, pendant lequel on se livre à une douleur plus calme,

et qui permet de raconter les vertus et les actions louables de celui qu'on pleure. Le neuvième, le quarantième jour et celui de l'anniversaire, on vient de nouveau arroser la tombe de larmes, accompagnées de prières, et l'on fait aux assistans d'autres distributions de gâteaux, de grains d'orge bouillis et sucrés; chacun en prend une poignée et la mange, en demandant pardon à Dieu pour le défunt. Ici ce sont les prêtres qui se montrent les plus empressés à mériter la grâce sollicitée, ou bien plutôt à laisser percer leur gourmandise: qualité qui marche de conserve chez eux avec l'avidité.

Tel est le tableau que j'ai promis de la nation Grecque : il a le mérite d'avoir été composé d'après nature, et une observation soutenue des originaux. La matière, quoique étendue, est loin pourtant d'être épuisée; bien d'autres choses resteraient encore à dire sur l'article des usages si l'on voulait le scruter à fond; mais ce qui m'a principalement attaché, c'est la physionomie morale, auquel je crois avoir donné de la vérité, puisque plusieurs de ceux d'après lesquels j'en ai pris l'esquisse, s'y sont reconnus. On a dû la trouver sans doute beau-

coup enlaidie par l'ambition et les autres défauts que l'union de cette passion avec la vanité enfante; mais quelles sont les nations qui peuvent se vanter d'être parfaites! et quelle est celle qui a droit plus que la nation grecque de prétendre à la palme, si on l'accorde à l'imagination, à la sensibilité, et aux qualités brillantes de l'esprit?

Essai sur la langue et la versification des Grecs modernes, dressé sur les notes d'un habitant du Fanal.

Pour se faire une idée précise de la poésie grecque moderne, il est indispensable d'examiner d'abord l'état de la langue dont elle se sert pour donner essor à l'imagination.

Déchue entièrement de son ancienne splendeur; dégradée par l'ignorance dans laquelle était tombée la nation qui la parle; altérée encore par l'intercalation de nombre d'expressions étrangères que la nécessité et la servitude l'avaient forcé d'adopter, la langue grecque se trouvait parvenue au dernier période de la décadence, et cependant ne s'é-

tait point détachée de ses bases primitives de manière à ôter tout espoir de retour à ses vieux principes. En s'appliquant à la reconnaître à travers son déguisement, on s'assurera même que quant au fond elle est suffisamment conservée pour qu'avec le temps on puisse la ramener à un degré de perfection tel que la langue mère ne la désavoue plus pour sa fille.

Cet avantage aperçu des Grecs du Fanal, fut mis à profit par eux, avec d'autant plus d'ardeur, que dans le même temps où cette découverte consolante venait s'offrir à leur esprit pénétrant, celui-ci voyait l'abîme que la barbarie creusait devant ses pas, afin de le condamner à en faire chaque jour de rétrogrades. En conséquence, effrayés et encouragés tout à la fois, depuis un demi-siècle, les efforts des Grecs se trouvent concentrés dans une puissance unique, consacrée à lutter constamment pour les soustraire au piége; et de concert ils travaillent avec le courage de l'espérance, au grand œuvre de leur régénération morale. La noble émulation qui les anime aujourd'hui, étend son influence à toutes les branches de la littérature et des sciences que leur situation politique leur

permet de cultiver; ils s'adonnent surtout à l'épuration de la langue qui, en sa qualité d'instrument, est en effet la première chose que l'artiste doit perfectionner. Leur application a donc pour objet d'associer dans la diction, la netteté, l'élégance, le coloris, l'harmonie, et de lui donner un caractère assez prononcé pour qu'on puisse fixer la langue; enfin ils hâtent l'instant où il leur sera permis d'établir des règles générales, propres à diriger chaque esprit en particulier vers ce point de perfection que la nature et le goût achèvent d'indiquer lorsque l'assiduité et l'inclination s'associent avec eux pour obtenir un résultat.

Dans la position où se trouvent les Grecs : privés des premiers élémens nécessaires à l'accomplissement du noble projet qui les anime, les efforts généreux qu'ils font à l'envi, méritent doublement les éloges des nations libres et bien constituées. En effet, celles-ci doivent penser, qu'elles jouissent de la faculté d'établir au milieu d'elles ces sociétés littéraires qui, semblables à des fanaux, répandent dans toutes les classes leurs lumières secourables; dont les lettres, les sciences, les arts recueillent la bénigne influence, et qui tiennent

continuellement éveillée l'émulation chez ceux qui en reçoivent les rayons inspirateurs. Les Grecs, au contraire, privés de la liberté politique, gênés dans leurs moindres entreprises, surveillés jusque dans leurs pensées, sont réduits à user des seuls moyens que chacun d'eux peut avoir en particulier; en sorte qu'une étincelle rarement doit le jour à une autre étincelle, et ne peut guère en faire jaillir hors du foyer qui l'a vu briller.

Il résulte de cet isolement, de ce manque de rapports littéraires, le défaut d'uniformité dans la diction, que la tendance de tous vers la langue ancienne, pour le moment, achève de rendre sensible; chaque plume établissant entre celle-ci et le grec vulgaire plus ou moins de points de contact, selon que son érudition la met à même d'emprunter à la première. Mais ce défaut sera infailliblement corrigé par le principe même adopté tacitement de tous les collaborateurs : je veux dire l'identification des deux langues; puisqu'en se conformant dans la manière d'écrire la moderne, à l'accentuation ou prosodie de la langue mère, et en appropriant à l'autre ces expressions qui répandent tant d'élégance et de

clarté sur les ouvrages immortels des anciens; au moyen de ces signaux de reconnaissance qui tracent des routes convergantes, ceux qui les parcourent isolément aujourd'hui, finiront par se rencontrer au même but, et par s'entendre sur le choix d'une route unique.

L'affinité des deux langues est telle que leur raprochement, avec un peu d'aide, semble s'opérer comme de lui-même. L'altération que le grec littéral a souffert se borne: à la terminaison de quelques noms et de quelques verbes qu'on peut insensiblement ramener à leur état premier; à l'abandon d'un grand nombre, il est vrai, d'expressions, mais qu'on retrouvera chez les anciens, et dont même une partie a déjà revu la lumière; enfin elle consiste encore dans l'adoption de quelques mots étrangers que le contact avec les Musulmans et les Francs a produit, mais que le bon goût conserve le droit de bannir. Comme on le voit, toutes ces difficultés ne sont rien moins qu'insurmontables, et les progrès que les Grecs ont faits depuis quelques années dans la langue écrite, sont les garans de cette assertion, qu'on peut étendre même à la langue parlée.

Ainsi, pour résumer ce qui vient d'être dit

le grec moderne, dans son état actuel, doit être regardé comme un enfant doué de toutes les dispositions nécessaires pour accomplir un jour de brillantes espérances, et cependant dont il faut attendre la maturité pour signaler avec précision son caractère; jusqu'à cette époque la diction grecque variera à l'infini, n'ayant de règle que la force des différens hellénistes qui mettront en œuvre la langue.

Cette anomalie de la prose doit nécessairement se retrouver dans la poésie; aussi peut-on appliquer à cette dernière tout ce que nous avons dit relativement à l'autre. Cependant elle a, par rapport à elle, un avantage que lui donnent les règles de la versification, sur lesquelles on est assez d'accord, et que nous allons offrir en les appuyant d'exemples, afin qu'en même temps on puisse juger des progrès de la poésie moderne.

Une simple comparaison suffira pour donner une idée générale de la poésie grecque actuelle, en disant que, sous le rapport des règles et du génie, elle est aux vers d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, ce que la poésie italienne, de laquelle elle se rapproche

pour le mécanisme, est aux œuvres de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Cette différence établie, il est vrai, sur un point capital, est la plus sensible de toutes celles qui existent entre la langue mère et la dérivée.

Notre comparaison en amène une autre : c'est le parallèle des nations grecque et italienne, qui toutes deux pouvant se targuer d'une origine illustre, ont laissé cependant altérer au même point leurs caractères, leurs mœurs et jusqu'à leurs langues, par l'influence des hordes barbares. Enfin nous ajouterons cette dernière remarque : que puisque le régime politique est parvenu chez la seconde à ranimer le feu du génie, il pourrait à plus forte raison opérer un effet aussi brillant chez celle qui d'elle-même va au-devant de la civilisation, et donne des roses au lieu des ronces qu'on voudrait lui faire produire.

Les Grecs, à l'exemple des peuples modernes, ont adopté la rime, la prosodie, le rhythme, le choix des expressions, d'après le rang qu'elles tiennent dans la langue, les inversions et le moyen de les amener sans contraction. Le nombre des syllabes, une attention recherchée dans leur arrangement

d'après l'accentuation et conformément à l'harmonie, donnent lieu à d'autres articles qui, joints au premier, constituent le code de versification de cette langue, lequel s'annonce comme suffisamment complet pour favoriser l'essor d'un vers heureux et en régler convenablement la texture.

De même que dans le grec littéral, l'accent indique ici que la voix doit appuyer sur la syllabe qui en est affectée; et comme l'agent de la prosodie, cet accent devient de droit celui principal de la versification, qui s'en sert pour décider de la nature du vers, d'après la place qu'il occupe : en conséquence, s'il est sur la syllabe qui termine ce vers, celui-ci s'appelle oxytone; si c'est la pénultième qui le reçoit, le vers est dit paroxytone; et il prend le nom de proparoxytone dans le cas où le même signe tombe sur l'antépénultième. Cet article est pris des Italiens, ou aura été emprunté par eux; car c'est bien lui qu'on retrouve dans les dénominations de *tronchi*, de *piani*, de *sdruccioli*, qu'ils donnent aux vers, selon la place qu'occupe la syllabe longue dans le mot final, comme dans *virtù*, *pàne*, *fèrvido*.

Nota benè que les syllabes qui dans un mot polysyllabe précèdent l'antépénultième, ne peuvent point recevoir cet accent.

Les vers subissent encore un autre classement, réglé sur le nombre des syllabes; ainsi, dans chacune des trois divisions que nous venons d'indiquer, le poëte peut rassembler depuis trois jusqu'à quinze syllabes, et le vers prendra, selon son étendue, les noms de trisyllabe, tetrasyllabe, pendesyllabe, pendekasyllabe, etc.; ce qui faisant treize subdivisions pour chaque classe, donnera trente-neuf espèces distinctes de vers, reconnus légitimes par la poésie moderne. Cette libéralité doit faire la fortune des poëtes, puisque les bornes qui marquent la carrière que leur verve peut parcourir, sont à une telle distance l'une de l'autre, que l'imagination conserve la faculté de contenter tous ses caprices. Passons à présent aux exemples.

Fragment d'un poëme inédit, donné comme exemple dans le genre héroïque.

Ἐκεῖθεν τῦ ὠκεανῦ, εἰς ἄλλην οἰκυμένην
Ἐκ τῶν λαμπρῶν προγόνων μας ὀλίγον ἐγνωσμένην,
Πλὴν τέλος μὴ λανθάσασαν τὸν πανθευρέτην χρόνον,
Ναυσίπορος ὁ ποταμὸς ῥέει τῶν Ἀμαζόνων.
Ἐκ βάθους τῆς Ἀμερικῆς τρέχων τῆς ἑσπερίας
Ἐμβάλλει εἰς τὴν θάλασσαν μετὰ ἀλαζονείας.
Εἰς τ' ἄγριά του νάματα δὲν λούονται δρυάδες·
Δὲν παίζουν μὲ τὰ ῥεῖθρά του αἱ νύμφαι ναϊάδες.
Ἐκεῖ βλέπεις κροκόδειλον, ἐκεῖ φρικτὰ θηρία,
Ὁπόσα τρέφει ὁ δρυμὸς, φέρει ἡ ἐρημία,
Οἱ ψιττακοὶ, οἱ πίθηκες, οἱ μίμοι τῶν ἀνθρώπων
Εἶν' οἰκισταὶ φιλέρημοι ὅλων αὐτῶν τῶν τόπων.
Ἡ φύσις τὸν ἀρχέτυπον φυλάττει χαρακτῆρα·
Ἀκόμι δὲν ἐγνώρισε τὴν ἀνθρωπίνην χεῖρα.
Ἁπλῆ καὶ μεγαλοπρεπὴς, ἀγρώδης καὶ ὡραία,
Αὐτοφυῶς γεννήματα βλαστάνει, πάντα νέα·
Φύετ', αὐξάνει τὸ φυτὸν, ἀκμάζει, παρακμάζει·
Ὁ σπόρος πίπτων κατὰ γῆς ἄλλα φυτὰ εὐγάζει,
Κι' αὐτὴ ἡ ἀναβλάστησις, ἡ κατὰ περιόδους,
Χωρὶς τῆς τέχνης ἀψηφᾷ χειμώνων τὰς ἐφόδους.
Ὁ ἀπαρκτίας μὲ ὁρμὴν ἐπέρχεται, συρίζει,
Σείει βουνὰ, δένδρα κλονεῖ, τὸν κάλαμον λυγίζει.
Θαῤῥεῖς πῶς ἀνατρέπεται ἐκ βάθρων ἡ ὀντότης,
Πῶς χάνεται διὰ παντὸς ἡ πρώτη ζωηρότης.
Τὸ ἔαρ ὅμως τὸ τερπνὸν εὐθὺς ποῦ ἀναλάμψῃ,
Τὴν πρώτην ἱλαρότητα βλέπεις νὰ ἀνακάμψῃ.
Ἡ φύσις ὑπομειδιᾷ, ἡ χλοὴ πρασινίζει,

Ὁ κόκκος διαῤῥήγνυται καὶ ὁ καρπὸς ἐγγίζει.
Πόσον ἀκατανόητον εἶν' εἰς ἡμᾶς ἡ φύσις!
Αὔξει, ἀπαύξει τακτικὰ κατὰ ῥητὰς κινήσεις,
Καὶ ἡ φθορὰ μεγάλη της φαίνετ' εὐεργεσία.
Ἄνευ αὐτῆς ἐχάνετο ἡ παλιγγενεσία.
Τοιοῦτον εἶν' τὸ μέγιστον τῶν θείων μυστηρίων,
Νὰ σύγκεινται τὰ σύμπαντα ἐκ τῶν ὑπεναντίων.
Ταράττεται τὸ πέλαγος, ἔπειτα γαληνίζει·
Ὁ οὐρανὸς ὁ αἴθριος μετὰ μικρὸν μαυρίζει.
Τὴν νύκτα διαδέχεται τὸ φέγγος τῆς ἡμέρας,
Καὶ ἡ αὐγὴ προβαίνουσα τρέπεται εἰς ἑσπέρας.
Ὡς τόσον.......

Traduction libre.

« Au delà de l'Atlantique, dans cet autre « monde inconnu des siècles anciens et dé- « couvert par nos pères, un fleuve majestueux, « anobli encore par le nom de rivière des « Amazones, descend des pics élevés de l'A- « mérique méridionale, et vient verser ses « eaux dans le sein du vaste Océan.

« Jamais l'on n'a surpris de dryades se bai- « gnant dans son onde verdâtre ; jamais non « plus naïade ne s'est jouée au milieu de ses « roseaux. Sur ses rives sauvages et inhospi- « talières, on ne rencontre que le caïman « perfide et vorace, ou ces autres animaux « altérés de sang, qui seuls troublent le silence

« des forêts, à l'ombre desquels ils naissent et « meurent. Cependant leurs solitudes sont « egayées par cette nombreuse famille d'oi- « seaux au plumage varié, qui reçoivent si « aisément de l'homme le don de la parole; « ainsi que par cette autre, non moins curieuse, « dont les êtres se rapprochent de nous par la « conformation physique, et se plaisent encore « à être nos imitateurs.

« La nature conserve là dans toute sa pureté « son caractère primordial; car la main de « l'homme n'a point encore osé la défigurer. « Simple et cependant majestueuse; agreste et « belle tout à la fois, elle n'a pas besoin de « lui pour se reproduire ni pour se conserver. « Stimulée par elle seule, la plante germe, « se développe, arrive à maturité, meurt et « renaît d'elle-même, déposant sur le sol la « semence qui doit la faire revivre; et ce « retour périodique à la lumière brave toutes « les saisons sans le secours de ces préservatifs « inventés ailleurs par l'art. L'impétueux Borée « fond-il sur cette terre, de la cime glacée des « monts qui la dominent, et vont cacher leur « front dans la nue ? les arbres, moins flexibles « que les roseaux, succombent-ils aux assauts

« redoublés et désastreux de ce météore dévas-
« tateur? la nature en convulsion présente-
« t-elle l'image de l'altération et du désordre
« au point de faire craindre que le ciel n'ait
« perdu à jamais sa sérénité? Le retour de la
« lumière, accompagnée d'un printemps vivi-
« fiant, chasse loin de ces contrées le nuage
« sourcilleux qui les voilait; les beaux jours re-
« paraissent; la nature rassurée sourit comme
« la veille, avec des lèvres de roses; la terre se
« pare de verdure nouvelle, et les germes fé-
« condés donnent des fleurs: présages des fruits
« qui dans peu leur succèderont. — Combien
« cependant la nature est admirable, mais
« difficile aussi à comprendre!... elle travaille
« à sa destruction et à se recréer dans le même
« temps et en observant les lois immuables
« qu'elle s'est tracée. Le dépérissement des
« êtres est aussi un effet de sa profonde sa-
« gesse, puisqu'elle leur ménage par là les
« charmes de la reproduction. Méditez un seul
« instant sur le plus curieux de ses phéno-
« mènes: elle a fondé la conservation de
« l'Univers sur des contraires qui sans cesse
« luttent ensemble, et tour à tour sont vaincus
« et triomphateurs; le calme revient et finit

« par écarter la tempête, qui elle-même l'avait
« condamné à fuir ; la clarté met un terme aux
« ténèbres qu'elle fait pâlir et disparaître , et
« le soleil qui le matin se lève, le soir se dé-
« robe pour aller éclairer un autre Univers. »

Épitaphe en vers décasyllabes.

Ὦ διαβάτα, ὅταν περάσης
Στάσου ὀλίγον, καὶ μὴ ξεχάσης,
Πῶς παλεῖς νέαν ἐδῶ κειμένην,
Ἀπὸ τὴν τύχην ἠδικημένην.
Δάκρυ σου ἕνα ἐδῶ ἂς στάξῃ,
Καὶ ἡ ψυχή σου ἂς μὴ διστάξῃ
Νὰ ἐλεήσῃ μίαν ἀθλίαν,
Καχίστης τύχης οἰκτρὰν θυσίαν.

Traduction.

« Voyageur, suspends un instant tes pas;
« tu foules la cendre d'une infortunée con-
« damnée par le sort inexorable à descendre,
« au printemps de la vie, dans l'étroite demeure
« que cette pierre recouvre. Laisse couler une
« larme sur cette rose flétrie, et permets à
« ton cœur de céder à la compassion que la
« destinée cruelle d'une victime de la sensibi-
« lité ne pourra manquer de lui inspirer.

Souvent dans la même pièce on emploie

deux ou trois espèces de vers, et cette combinaison, artistement tissue, produit une harmonie très-agréable. Nous citerons un exemple de poésie anacréontique d'Athanase, qui, malgré l'incorrection et le peu de noblesse de la diction, ne laisse pas d'avoir du mérite sous le rapport de l'imagination et de la naïveté.

Εἰς βουνὸν ἐγὼ, κι' ὁ ἔρως
κι' ἡ ἀγάπη μου μαζὴ,
κι' ὁ θεὸς Καιρὸς, ὁ γέρος,
ἀνεβαίναμεν πεζοί.
Ἡ ἀγάπη μ' ἀποσίοῦσε
εἰς τὸν δρόμον τὸν σκληρὸν,
καὶ ὁ ἔρωτας περνοῦσε
βιασίικὰ μὲ τὸν Καιρόν.
„ Στάσου," λέγω, „ ἔρωτά μου,
„ καὶ μὴ τρέχετ' ὀμπροστά.
„ Ἡ καλὴ συντρόφισσά μου,
„ ἡ ἀγάπη, δὲν βαστᾶ."
Τότε βλέπω, καὶ τανίζουν
καὶ οἱ δυό τους τὰ φτερὰ,
καὶ τ' ἁπλώνουν, καὶ ἀρχίζουν,
καὶ πετοῦν, πετοῦν γερά.
„ Φίλοι," λέγω, „ ποῦ πετᾶτε;
„ τόση βία διὰ τί;
„ Ἡ ἀγάπη μας, κυτάζω,
„ ὥραν ὥρ' ἀδυνατεῖ."

Τότ' ὁ ἔρωτας γυρίζει,
καὶ μὲ λέγει τὸ παρὸν,
πῶς ἀρχῆθεν συνηθίζει,
νὰ πετᾷ μὲ τὸν Καιρόν.

TRADUCTION.

« La tendresse, l'amour, le temps et moi « nous cheminions sur le flanc d'une mon- « tagne escarpée qu'à l'envi nous cherchions « à franchir. La tendresse, malgré que je la « portasse dans mon sein, cédant à la fatigue, « perdait de plus en plus ses forces, tandis que « l'amour, malin et volage, nous dépassait « avec le temps. Arrête, dis-je au dieu qui « préside aux doux transports, où cours-tu « de la sorte? ma compagne est hors d'haleine, « et menace même de s'évanouir si tu ne « viens la ranimer. Mais c'est en vain que ma « voix suppliante les rappelle; tous deux dé- « ploient leurs ailes, prennent leur essor et « s'enfuient plus impitoyablement qu'aupa- « ravant. O mes amis! de nouveau m'écrié-je, « où volez-vous en si grande hâte? Pourquoi « cet empressement à vous éloigner de ceux « qui cherchent à vous retenir? De grâce! si « la pitié peut entrer dans vos cœurs, donnez-

« nous un regard ; vous verrez la tendresse
« expirante ; la tendresse que je ne puis déjà
« plus rappeler à la vie, et dont je n'attends
« que le dernier soupir. A ces mots le fils de
« Cyprine se retournant, me répond d'un air
« moqueur : Ne sais-tu pas que depuis la pre-
« mière aurore que le monde a vu luire, l'a-
« mour s'envole et disparaît avec le temps. »

Ces différentes pièces ont reçu le jour dans le Fanal ; par conséquent, elles sont purgées des boursouflures qui généralement font tort aux œuvres poétiques des Grecs modernes.

RÉPONSES TEXTUELLES

D'UN DOCTEUR DE LA LOI

A QUELQUES QUESTIONS QUE L'AUTEUR LUI AVAIT ADRESSÉES.

J'ai dit que les Osmanli ne sont point aussi barbares et ennemis de la civilisation qu'on nous les dépeint ; j'ai avancé qu'on trouvait les germes de celle-ci de préférence dans le corps des uléma, plus porté aussi que les autres à la tolérance, malgré son caractère sacerdotal, mais par une suite naturelle de ses lumières ; les preuves qu'on va lire, quoique déduites d'un cas particulier, fourniront cependant au lecteur moyen de reconnaître que les deux vertus citées plus haut, ne sont rien moins que réprouvées chez ceux dont nous parlons ; et que l'aptitude de ces derniers est susceptible de s'étendre au delà du Koran et de la bibliothèque orientale. Elles offriront en même temps un exemple de la concision avec laquelle les Osmanli s'expriment ; enfin, de ces échantillons où l'on remarquera que, loin de

s'égarer en courant après le brillant, ils vont au but par la route la plus directe ; on pourra déduire encore un nouveau témoignage de ce que nous avons cru pouvoir avancer : c'est-à-dire que la première qualité de leur esprit est la solidité; par conséquent, que les sciences exactes, et les branches de la littérature qui exigent une étude laborieuse, sont celles qui s'accommoderaient le mieux avec leurs inclinations naturelles. — Je n'ai fait aucune correction aux réponses suivantes : on peut donc être assuré de les lire telles qu'elles sont sorties de la plume qui les a tracées. Elles feront connaître de quelle nature étaient les questions qui les ont provoquées, et que des liaisons d'amitié m'autorisèrent de proposer à un docteur de la loi. Cet homme estimable, doué des mœurs les plus douces, et du plus vif désir de s'instruire, a fait passer dans sa langue quelques livres de mathématiques et de médecine empruntés du français et de l'italien. Malgré le dépouillement de préjugés qu'annonce ses relations avec nous, on doit dire encore à sa louange qu'il n'a rien perdu de son titre de bon Musulman : autre preuve qui vient à l'appui de cette opinion déjà énoncée : que les

disciples de Mahomet peuvent s'instruire sans cesser de se tourner vers la ville sainte, comme les Abassides d'ailleurs l'ont justifié. Seulement ils doivent avoir l'attention de rejeter tout ce qui choquerait ou affaiblirait leurs opinions religieuses.

PREMIÈRE RÉPONSE.

Lorsqu'un homme veut se marier, les femmes de sa parenté cherchent et trouvent une fille convenable. On appelle les parens et les amis des deux côtés dans la maison de la fille, où l'imam-effendy fait le mariage; ensuite on envoie en pompe les vêtemens et les diamans de la mariée dans la maison de l'époux. Après quelques jours, lorsque les préparatifs sont faits, on orne la mariée avec ses vêtemens riches, ses diamans, si elle en a; on décrit sur ses joues avec de l'or, des roses; on l'amène ainsi en pompe chez l'époux où l'on fait le repas, et où l'*on joue des instrumens de musique*, etc. Tel est l'usage de la nation; cependant la religion ne défend pas à l'homme de voir la femme qu'il veut épouser (1).

(1) Mahomet recommande dans le Koran aux par-

DEUXIÈME RÉPONSE.

On étudie premièrement la grammaire arabe, ensuite la grammaire persane; après l'étude des grammaires, on apprend la logique, la rhétorique, la philosophie, etc.; après tout cela, on étudie les Testamens, les Commandemens de Notre-Seigneur, et la justice (2).

TROISIÈME RÉPONSE.

Le maître d'une maison commande les hommes qui y demeurent, et la maîtresse commande les femmes de la même maison.

QUATRIÈME RÉPONSE.

Le gouvernement a destiné aux uléma les

---

ties contractantes d'éprouver s'il y a entre elles compatibilité d'humeurs, avant de s'unir par les liens du mariage. Ses intentions sont donc loin d'être remplies sur ce point de haute importance.

(1) Par les commandemens de Notre-Seigneur, le mudéris entend dire les canons des différens Sultans, tels sont ceux de Suléïman, d'Achmet III, etc.; on comprendra aisément que le mot justice veut dire la manière de l'administrer légalement. Cet énoncé tient au génie de la langue turque.

revenus nommés (maïket) malikiané, de dix à douze bourses jusqu'à cent piastres pour un mois, suivant le degré de la dignité.

Il y a deux sortes de juges, l'un nommé cadys, qui rend la justice dans les villes et dans les villages; l'autre nommé molla, qui est ministre de la justice dans les villes supéreures et dans les provinces, comme Smyrne, l'Egypte, la Mecque, etc.; et qui se mêle dans les grandes affaires de l'état. Un mudéris (maître de science), arrivé à la suléïmanie, devient molla; et, lorsqu'il a passé les quatre degrés de la mollalie, il devient istambol-effendissi (juge de Constantinople), ensuite cadilesker et grand-mouphty, qui a l'autorité sur tous les uléma.

L'administration de la justice est l'application juste du Koran et des commandemens sacrés.

LE SULTAN MAHMOUD.

Pour peindre à l'Europe le sultan Mahmoud avec les traits qu'il offre au burin de l'histoire, il conviendrait d'emprunter, à son exemple, de ses illustres aïeux, les vertus qui les faisaient ressortir avec le plus d'avantage; comme il faudrait aussi le transporter idéalement aux époques glorieuses des Ottomans, pour bien mesurer l'étendue de ses facultés royales ainsi que sa passion pour les grandes choses, l'une et l'autre calculées d'après ce qu'il ose entreprendre chaque jour au sein d'un Empire dont il cherche par tous les moyens de ranimer l'existence.

En le suivant pas à pas dans sa conduite mesurée, et en observant sa tendance opiniâtre vers le but unique qu'il s'est proposé dès l'instant où il est monté sur le trône, on s'étonne que l'éducation du Sérail ait pu enfanter un semblable prodige, et qu'il soit sorti un autre phénix de cendres qu'on croyait en-

tièrement réfroidies, à en juger par les êtres abâtardis auxquels depuis long-temps elles donnaient le jour. Ces dernières paroles ne doivent pas s'entendre de Sélim : digne partout ailleurs d'occuper un trône, mais trop bon pour convenir à une nation qui demande un maître sévère aussi long-temps que la civilisation ne l'aura pas rendue susceptible d'apprécier chez son souverain la tendresse paternelle, et de ne plus confondre cette qualité précieuse avec la faiblesse d'esprit. Pour en revenir au sultan Mahmoud, on se persuaderait sans peine, qu'il descend immédiatement de Suleïman-le-Grand, comme lui : développant un grand caractère, surtout une volonté immuable, soutenue de l'esprit le plus entreprenant ; on serait tenté, même en parcourant les annales ottomanes, de lier leurs histoires, afin de n'avoir point à lire celle des princes débiles, assis comme des mannequins sur un trône chancelant.

Avant d'écrire la sienne propre, remontons à l'époque de la déclaration de guerre qui précéda son avénement. Il est juste, en effet, que le lecteur sache à quel point désespéré les choses étaient parvenues lorsqu'on déposa

dans ses mains les rênes flottantes de l'Empire; et de l'absoudre des désordres qu'on pourrait être tenté de lui attribuer, par la seule raison qu'ils ont éclaté sous son règne.

1806. — 1809.

On sait que les Russes s'emparèrent en pleine paix de Bender, Kotin, et Ismaïlow, sous le prétexte de réhabiliter le sultan Sélim dans toutes les attributions de l'autorité royale dont on accusait les ministres de l'avoir dépouillé; mais bien plutôt dans l'intention de prévenir les effets redoutables du nizam-dgédid, qui accroissait chaque jour les forces permanentes de l'Empire. La France ne peut donc pas être accusée d'avoir entraîné imprudemment le cabinet Ottoman dans cette guerre, puisqu'il ne restait à ce dernier d'autre parti que de la soutenir.

On nomma grand-vesir Halimi-Pacha, qui alla planter le saint étendard à Chumla, derrière le Danube, donnant la préférence à cette position défensive, plus encore par tempérament, que par égard pour la difficulté de prendre l'offensive, avec les moyens dont il

pouvait disposer. Son caractère temporiseur déplut, en sorte qu'on lui retira les sceaux de l'Empire, pour les donner à Yssuf-Pacha, le même qui a soutenu en qualité de grand-vesir, la guerre d'Egypte, et qui se trouvait alors relégué dans le gouvernement d'Erzérum.

Ce nouveau général, au lieu de regarder la disgrâce de son prédécesseur comme une leçon à lui adressée, tint une conduite aussi peu conforme aux intentions du gouvernement, et ne tarda pas à être remplacé par Achmet-Pacha, ayan d'Ibrïalow.

Doué d'une bravoure facile à dégénérer en témérité, comme on le verra par la suite, ce grand vesir formait un contraste marqué avec les hommes lents et timides auxquels il succédait. Mais des motifs de mécontentement amènerent aussi sa disgrâce; on le renvoya donc dans son gouvernement, pour lui substituer Seymen-Bachi-Moustapha-Pacha. Ce dernier signa un armistice, après trois campagnes, qui déjà s'étaient terminées depuis la déclaration de guerre, sans qu'il en fut résulté aucun fait d'armes remarquable.

Pendant cette succession d'événemens le

sultan Sélim avait été déposé, et le trône devait changer aussi souvent de maître que l'armée de chef, en sorte que tout semblait conspirer pour provoquer la décadence d'une puissance abandonnée d'ailleurs à ses propres forces, depuis la paix de Tilsit, qui en avait fait la proie légitime de son ennemi.

Enfermé dans la cage avec Mahmoud, et instruit à l'école du malheur, Sélim citait au jeune prince ses propres fautes, afin que si la fortune l'appelait à régner, il sut se défendre des piéges dont les souverains sont entourés. Plus habile en théorie que dans l'exécution, il jetait des semences précieuses chez une âme capable, non-seulement de concevoir, mais encore de réaliser ses projets, et l'enrichissait de toute l'expérience qu'il avait acquise à si haut prix. Pour tout autre Empire, ç'eût été préparer à coup sûr des jours de gloire!

Nous avons vu ailleurs que Baïractar profita de l'armistice pour venir au secours du sultan Sélim, ou plutôt pour achever de le perdre; nous savons de plus quelle fut la fin tragique de ce prince; comment s'opéra la déposition du sultan Moustapha, et sous quels auspices Mahmoud monta sur le trône. Agé

de vingt-quatre ans lorsqu'on l'investit du titre de Sultan, on lui laissait au dehors à soutenir une guerre malheureuse, qui depuis plusieurs campagnes privait l'état de ses possessions au delà du Danube; à l'intérieur des partis à concilier, des félons à réduire, des finances épuisées, une milice qui faisait trembler ses maîtres; enfin, il trouvait une tâche bien supérieure aux forces de l'âge viril, et par conséquent qui doublait ses mérites pour oser l'entreprendre, privé de cette expérience qui ne peut être que le fruit de longues années de pouvoir, mais à laquelle une ame forte jointe à un esprit transcendant peuvent suppléer.

Nous savons déjà tout ce qui se passa depuis l'avénement de Mahmoud jusqu'à la révolution dont Moustapha et Baïractar furent victimes; nous avons admiré le Sultan au milieu de cet orage qui menaçait de l'écraser, et duquel il aurait désiré retirer son frère avec la vie, se montrant aussi généreux à l'égard de ce compétiteur qu'impassible dans le danger. Il nous reste présentement à raconter quels furent enfin les résultats de cette guerre d'observation, qui entretenait l'ennemi sur les terres de l'Empire, minant sourdement

ce dernier; nous parlerons ensuite de la conduite domestique de Mahmoud.

1809. — 1812.

A la mort de Baïractar, Achmet-Pacha fut de nouveau investi des sceaux de l'État, et vint reprendre le commandement de l'armée, toujours stationnée à Chiumla. On l'avait accusé de lenteur et de timidité ; son caractère d'ailleurs lui conseillait l'excès contraire; il se décide donc à un coup décisif, entraîné peut-être à ce parti par des insinuations perfides.

Mais l'acte de témérité qu'il méditait, devenait d'autant plus condamnable, que par une conduite très-impolitique, il s'était aliéné ceux qui pouvaient lui assurer des chances de succès; je veux dire, le corps Albanais sous les ordres de Wely, fils du pacha de Janina, à qui était confiée la garde du Rutchiuk, et à la défection duquel l'ennemi aida beaucoup au moyen des intelligences qu'il s'était ménagées dans le conseil du grand-vesir.

Depuis six campagnes, les deux armées se bornaient à s'observer ; et certainement celle

des Ottomans aurait dû dès long-temps prendre l'offensive ; mais à l'époque dont nous parlons, ses véritables intérêts conseillaient à son général de temporiser encore. Cependant Achmet-Pacha, emporté par un courage aveugle, et trompé par l'espoir de plaire à son maître, se décide à opérer sans délai le passage du Danube. Il avait 45,000 hommes et les Russes ne pouvaient guère lui en opposer que 40,000, à la veille de se débander pour voler à un danger plus pressant, dont les armées françaises menaçaient leur propre territoire. Cette considération seule ne devait-elle pas retarder l'exécution d'un projet aussi hasardeux et qui pouvait, en échouant, entraîner la chute de l'Empire. On verra par son résultat que les Ottomans se trouvèrent placés dans les mêmes circonstances que Pierre-le-Grand, avec cette différence, que le ciel leur donna des témoignages beaucoup plus marqués de son assistance, dont ils n'usèrent néanmoins que pour modifier une défaite au lieu de s'en aider de manière à rappeler à eux la victoire.

Le grand-vesir ne pécha pas seulement par une précipitation mal raisonnée ; il commit

encore une faute très-grave dans l'exécution ; car au lieu de concentrer ses forces, afin de les trouver toutes réunies sur un seul point au delà du fleuve, et de pouvoir se porter aussitôt en avant, dût-il pour cela livrer bataille ; par une subversion des premiers élémens de la guerre, il envoya un corps de 15,000 hommes traverser le Danube au-dessus de Croïa, c'est-à-dire à une distance telle du lieu où il opéra de sa personne le passage, que les relations ne pouvaient être établies entre les deux corps. Ce n'est pas tout ; afin de mieux se morceler, il jeta un détachement aussi fort que le premier, en avant de Rutchiuk, dans une île du Danube, qu'il devenait, il est vrai, indispensable de garder ; mais où des ouvrages en terre, appuyés du canon, auraient rempli bien mieux le même objet, puisqu'il ne s'agissait point d'y soutenir une bataille rangée, et qu'elle était difficile à approvisionner. Enfin, pour comble d'imprudence, il laissa la garde de Rutchiuk, c'est-à-dire du point unique sur lequel sa retraite, en cas de revers, devait s'opérer, il le laissa, dis-je, à la garde de ces mêmes Albanais, gagnés au parti ennemi,

et qui manifestaient assez ouvertement leurs intentions pour se rendre plus que suspects.

Ce plan ridicule eut l'issue qu'on est en droit d'en attendre. L'ennemi, sûrement bien informé, ne s'opposa nullement à son exécution, la favorisa même : ne pouvant désirer rien de plus conforme à ses vues ; en conséquence, chacune des trois portions de l'armée ottomane arriva sans obstacle à sa destination. Mais le corps détaché sur Croïa fut à l'instant même coupé ; le général Langeron, avec six mille hommes seulement, bloqua hermétiquement les quinze mille jetés si imprudemment dans l'île, et le grand-vesir lui-même, reconnaissant, mais trop tard, la faute impardonnable qu'il avait commise, à l'aspect des ennemis qui le tenait assiégé de toutes parts ; découragé d'ailleurs par la consternation des siens, embrassa un parti diamétralement opposé au premier, comme il arrive toujours aux esprits médiocres. Il se décide aussitôt à repasser en fugitif, et seulement de sa personne, sur la rive opposée : ce qu'il exécute sans coup férir, laissant ses troupes à la merci de l'ennemi, et portant avec lui la terreur, qui avait métamorphosé en soldat pusillanime le général

audacieux dont quelques instans auparavant il remplissait le personnage.

Ce qui prouve encore les intelligences que le général Russe entretenait dans le camp du grand-vesir, c'est que, sur les informations qu'il reçut du changement opéré dans l'esprit de ce dernier, il laissa librement passer la nacelle qui allait le rendre à l'autre rive : certain, d'après tous les rapports qu'on lui faisait tenir, que cet antagoniste, méprisable comme homme de guerre, serait l'artisan le plus actif d'une paix qu'il devenait indispensable à la cour de Moscou de conclure ; car l'instant de la rupture avec la France semblait arrivé.

Achmet-Pacha remplit dans leur plénitude les espérances qu'il avait fait concevoir. Trouvant Rutchiuk abandonné par les Albanais, qui avaient livré en quelque sorte cette place à l'ennemi ; celui-ci, occupé à poursuivre sur la route de Chiumla, les victimes échappées au naufrage, et maître des équipages du defterdar, ainsi que du réïs-effendy ; incapable d'ailleurs pour son compte de croire au remède quand encore le mal n'eût pas été incurable, Achmet présenta aussitôt la

paix à son maître comme étant d'une nécessité rigoureuse, quelque fût le prix qu'y mettrait la Russie.

A ce mot, qu'il n'était rien moins que préparé à entendre, le sultan Mahmoud frémit. Cependant il contint son indignation, se réservant d'en faire éprouver plus tard les terribles effets à ceux sur qui elle devait éclater; pour le moment il se borna à résister aux sollicitations réitérées de son premier ministre; chercha à gagner du temps, espérant qu'enfin la Russie aurait sur les bras l'ennemi redoutable, qui la menaçait alors plus que jamais. Le corps bloqué au milieu du Danube était réduit, il est vrai, à la plus dure nécessité, au point que le désespoir seul soutenait les forces de tous ceux qui le composaient; les deux autres se trouvaient dans une situation qui n'était guère moins horrible; mais le Sultan, en homme supérieur, appréciait ces considérations pour ce qu'elles méritent de l'être lorsqu'il s'agit des destinées d'un Empire.

Malheureusement tout, jusqu'aux circonstances qui devaient être le plus favorables au Sultan, semblaient se tourner contre lui et

improuver sa fermeté. Il attendait un secours de vingt mille hommes demandé aux provinces d'Asie, lequel arriva en effet; mais à peine eut-il mis le pied en Europe, qu'il entendit proclamer la paix, comme si déjà elle fût signée, tant était grand le désir de la voir conclure, ou plutôt tel était l'aveuglement de la nation sur ses véritables intérêts. Ces bruits trompeurs, partis du camp, et répandus par l'ennemi lui-même au cœur de l'Empire, détournèrent les troupes de la route de Chiumla, où, leur disait-on, elles ne trouveraient plus d'armée, et leur persuadèrent de regagner leur patrie. D'un autre côté, l'époque où Napoléon devait mettre en œuvre les immenses préparatifs dont il menaçait la Russie, n'arrivait point, malgré les instances du cabinet Ottoman, et la détresse à laquelle il se voyait forcé de céder pour peu que les délais se prolongeassent encore. Le retard qu'on mit à faire agir nos armées, sans égard pour des considérations aussi puissantes, acheva de renverser les projets de Mahmoud, qui d'ailleurs entendait sortir de toutes les bouches, de celles mêmes de ses ministres, le mot de paix que la na-

tion entière faisait retentir à haute voix; tandis que l'Angleterre de son côté présageait à l'Empire Ottoman, peut-être pas sans motif réel, qu'il serait inondé dans peu par le même torrent dont le Nord était menacé, n'épargnant rien d'ailleurs pour faire échouer une alliance qui mettait sa politique aux abois, et alarmait la Russie au degré le plus éminent.

Mahmoud, seul de son parti au milieu d'un Empire immense, le désespoir dans l'âme, se vit réduit à la dure nécessité de prêter l'oreille aux propositions que, jusque-là, il avait rejetées, et à traiter de la paix à l'instant même où l'ennemi retirait forcément une bonne partie de ses troupes qu'il avait sur le Danube, pour les opposer aux armées françaises. Il allait, il est vrai, l'obtenir par suite de cette diversion, à des conditions moins onéreuses; mais ce misérable avantage était-il quelque chose à ses yeux, comparé avec les résultats brillans que lui promettait la continuation de la guerre sous les auspices d'une alliance formidable!

Les plénipotentiaires s'assemblèrent donc à Bukarest, et après des négociations que le Sultan traîna en longueur pendant huit

mois, toujours dans l'espoir que ses vœux seraient enfin exaucés, il signa cette paix désastreuse, lorsque les armées françaises avaient déjà commencé leurs hostilités. Quelle violence ne dût-il pas se faire pour apposer les sacrés caractères, l'aveu d'un digne descendant des premiers Ottomans, au bas de l'acte qui stipulait la ruine prochaine du domaine de ses pères!... Du moins la vengeance ne pouvait lui être interdite; aussi l'exerça-t-il à la manière des Sultans, rentrant à son tour dans ses priviléges, sans que la nation murmurât. Il fit tomber les têtes de ceux qui, par leur politique artificieuse, avaient creusé sous ses pas cet abîme; il exila cet autre, qui, par sa maladresse et son courage téméraire, s'y était laissé entraîner; il prouva enfin à l'Europe entière que, quoique Sultan, loin d'avoir écouté sa volonté, il n'avait fait qu'obéir à ses sujets et aux intrigues des ennemis de son Empire, maîtres alors de son cabinet, vendu à l'Angleterre.

1812 — 1814.

Voulant atténuer autant que possible les

dommages que l'État devait recevoir d'un traité aussi préjudiciable à ses intérêts, et même dans lequel on avait tenté de stipuler une alliance offensive et défensive entre deux puissances ennemies naturelles, contre l'autre qui est l'appui de la plus faible ; toutes les vues de Mahmoud, dis-je, se tournèrent aussitôt vers son intérieur, où il travailla à reconquérir graduellement son autorité méconnue par le corps des janissaires, ainsi que par plusieurs ayan et gouverneurs : c'est ainsi que les esprits supérieurs savent tirer parti même des revers ou des contrariétés de la fortune pour se dégager des entraves de l'adversité, et faire des pas vers une condition meilleure. En conséquence, depuis la ratification de la paix de Bukarest, le sultan Mahmoud a déjà réduit sous le joug du devoir les ayan de Romélie ; entre autres, le parent et successeur du fameux Passvan-Oglou de Widin, reste formidable de cette horde de brigands qui prit naissance sous le faible Abdul-Hamid. Il a obligé à l'obéissance le pacha de Bagdad, celui de Damas, les bey d'Égypte, et le gouverneur de Satalie, que le Capitan-Pacha vient enfin de forcer dans ses retranchemens. Une

partie de la Bosnie qui s'était insurgée est rentrée dans l'ordre ; la secte des Vahhabi a été chassée de la Mecque et de Médine ; la Servie reconquise par le nouveau grand-vesir. Il est vrai qu'à l'instant même il s'opère dans cette province inquiète des mouvemens alarmans pour les Ottomans, en ce qu'ils semblent les présages d'événemens plus sinistres. Enfin Mahmoud travaille sous main à réduire le pacha de Janina, le seul gouverneur de la Turquie d'Europe qui soit encore redoutable, mais qui donne du moins des marques d'une soumission apparente. Cet autre Jugurtha, aussi dangereux que le Numide, sait par expérience que l'or à Constantinople, comme à Rome, ne trouve rien d'impossible.

Les janissaires ont attiré principalement l'attention de Mahmoud; nous avons annoncé ailleurs les réformes opérées par lui dans la vie licencieuse que la majeure partie de ces soldats sans discipline, menait à la face d'une nation où des êtres aussi dégradés forment disparité ouverte sous le rapport des mœurs. En conséquence, il a fait rentrer dans l'ordre ceux de la capitale, et pour y parvenir, il

a détruit ces chambres dites de *garçons*, c'est-à-dire les lieux de débauche ; il a interdit l'exercice des professions mécaniques à ceux qui ne sont point nantis de patentes ; il a imposé l'obligation de recevoir personnellement la solde ; a aboli le port d'armes, et surtout il a fait passer aux oubliettes les séditieux qui s'étaient signalés dans les trois révolutions, apportant en outre des entraves au recrutement, qui d'ailleurs se ralentit de lui-même par suite de la mise en vigueur des anciens réglemens, ainsi que de la suppression des prérogatives ; mais où sa politique se montre avec le plus de profondeur et de sagesse, c'est dans l'exécution de ce grand œuvre, auquel il travaille sans éclat, sans ferman, de manière enfin à ne point fournir de motif à ses ennemis de sonner l'alarme.

Mouhamed-Tchiapan-Oglou, grand feudataire d'Asie, a fait de son côté rentrer dans le devoir les janissaires d'Alep, non moins turbulens que les premiers. Le pacha de Candie a obtenu le pachalik de cette île qui, avant lui, en formait trois distincts, l'a obtenu, dis-je, à titre de récompense pour avoir

subjugué ceux de Lacanée ; et afin de l'intéresser davantage à soumettre le détachement de cette milice qui occupe le siége de son gouvernement, dont l'entrée lui a été refusée. Mais Mahmoud fait-il bien de travailler à anéantir les grands feudataires de l'Asie ; c'est-à-dire, ces familles qui sont en possessions de provinces entières depuis plusieurs générations ?... Il est assez raisonnable d'appeler du nom d'usurpation la succession à ces fiefs dont l'autorité souveraine se trouve dépouillée par le droit d'hérédité non concédé ; d'un autre côté cependant, les preuves de fidélité au trône que ceux qui en sont investis ont généralement données, devraient aussi entrer en considération, et faire craindre de changer ce régime contre un autre dont on connaît les effets.

Une des qualités qui distingue le sultan Mahmoud, c'est le discernement qu'il apporte dans ses choix et les dépositions qu'il prononce. Parmi ces dernières, on peut citer celle de Galib-Effendi, homme d'un talent rare, mais l'un des instrumens du traité de Bukarest. Le Sultan a retardé jusqu'au mois de juin 1814, pour envoyer ce coupable en

exil, sachant que ses lumières pouvaient lui être de grand secours. Un autre mérite de ce prince, qu'on ne doit pas passer non plus sous silence, c'est d'avoir, le premier de tous les Sultans, conçu l'idée d'un contre-ministère.

Une volonté absolue et irrévocable; une connaissance profonde du gouvernement ainsi que de l'administration; l'amour du travail devant lequel toutes les distractions du Sérail perdent leur effet; l'habitude de voir et de faire par lui-même, si nécessaire dans un État où les ministres trompent avec si peu de retenue leur maître; mais surtout un secret aussi impénétrable que celui qui caractérisait Mahomet II: telles sont les rares qualités qui justifient l'éloge que nous avons fait du sultan Mahmoud. Alléguons à l'appui de celles que je viens de citer, deux preuves, dont la première donnera encore à juger sous quel rapport le Sultan est impunément absolu. Un bostandgi a été décapité pour s'être permis d'annoncer, sans en avoir la mission, la naissance d'un prince. La punition nous semblera outrée; mais si elle eût été mitigée, on n'aurait plus ajouté foi dans le

Sérail, au respect dû à celui dont l'autorité souvent est limitée par les murailles de cette prison; et au dehors on se fût montré plus disposé encore à la méconnaître. Voici le second exemple du mystère qu'il sait garder; le pacha de Saint-Jean-d'Acre écrivit de Damas au caïmacan, que conformément à l'ordre reçu, il avait feint de marcher contre les Wahhabi, afin de tromper le pacha de Damas, et de réussir à le surprendre. Je l'ai manqué d'une heure, ajoutait-il; mais je me suis emparé de ses femmes, de ses trésors; et j'attends les ordres de Sa Hautesse pour en faire l'emploi qu'elle prescrira. Le caïmacan, qui n'avait point connaissance des instructions en vertu desquelles le pacha de Saint-Jean-d'Acre venait d'entreprendre cette expédition, s'adresse, pour s'en instruire, au reïs-effendy, puis au beïliktchi-effendy (contrôleur chargé de mettre le visa au dos des ferman), qu'il trouve aussi peu instruits que lui-même. Il se décide donc à se présenter au Sultan qui, devinant le motif de l'audience demandée, accueillit en souriant son ministre, et lui dit: J'ai compris; mais ce dont vous avez intention de m'en-

tretenir est mon affaire ; qu'elle ne provoque donc en rien votre sollicitude. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre depuis a été déposé pour n'avoir obtenu qu'un demi-succès, car Sultan Mahmoud veut qu'on réussisse, en admettant toutefois cependant la possibilité. Enfin j'ai tracé le portrait d'un Sultan accompli ; c'est à-dire, celui d'un prince tel qu'il le faut à une nation dont la portion saine, quoique incomparativement la plus nombreuse, permet qu'une poignée de séditieux dicte des lois et les sanctionne de son propre nom, sans pour cela qu'on l'ait consultée. A présent si c'est un éloge digne d'un souverain, et des mérites qui puissent être vantés après les qualités royales dont nous venons de faire l'énumération, je dirai encore que ce prince est très-adroit dans les exercices du corps, bien fait de sa personne, et porteur d'une figure qui trahirait son rang s'il voulait le déguiser.

Articles complémentaires.

Avant de quitter la capitale de l'Empire Ottoman, j'ai pu juger par moi-même de la

félonie de cette milice, célèbre aujourd'hui par ses désordres; et acquérir la conviction matérielle de tout ce que cet article contient sur le sultan Mahmoud. L'émeute dont je vais donner la relation, se serait infailliblement convertie en révolution sous un prince faible; mais en dépit de ses efforts pour s'étendre, elle est demeurée concentrée dans la caserne des janissaires, où elle avait pris naissance. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup encore à la forcer d'abandonner le plan destructeur qu'elle s'était tracé, ce sont les autres corps militaires, les uléma, les citoyens de la classe privée, dont la conduite, quoique passive, a prouvé cependant que tous blâmaient l'insurrection, et que rangés en silence dans le parti du souverain, à la première récidive, ils pourraient bien se déclarer ouvertement pour lui. On est donc en droit de déduire de cette épreuve à laquelle la nation a été mise, qu'elle a fait des pas vers le but où son bon génie doit sans cesse l'entraîner; et que les janissaires ont beaucoup perdu de leur crédit dans l'opinion. Une autre remarque à la louange de ces derniers, c'est que de tous

ceux qui se parent de ce titre, la seule portion casernée, c'est-à-dire la plus impure, s'est rendue criminelle dans cette crise politique, destinée, selon l'intention des auteurs, à faire suite aux dernières révolutions. Voici le fait raconté d'après des renseignemens authentiques.

Le sultan Mahmoud poursuivant son plan de guerre à mort contre les assassins de Sélim, avait ordonné que six ousta (sous-officiers des janissaires), acteurs célèbres dans cette tragédie, fussent pris et étranglés. L'aga les fait en conséquence arrêter et conduire au rivage, pour être transférés au château d'Europe, afin d'y subir la sentence : préliminaires qui eurent lieu un mardi (14 février), deux heures avant le coucher du soleil.

Chemin faisant pour se rendre d'Aga-Capsou (palais du janissaire-aga) à l'Échelle où ils doivent s'embarquer, quatre des condamnés s'échappent, courent aux casernes, y sonnent la trompette de l'insurrection dont les accens ameutent anssitôt des esprits aigris depuis long-temps contre le Sultan. Les mutins se rassemblent au nombre de deux à trois

mille, se rendent en diligence à l'Échelle, où ils trouvent leur aga. Ne respectant plus le titre dont il est revêtu, ils s'assurent de sa personne; d'autres s'élancent dans son bateau, à force de rames rejoignent la nacelle qui porte leurs confrères au supplice et les enlèvent des mains des bourreaux, tandis que ceux qui sont restés sur le rivage ramènent leur chef prisonnier à Aga-Capsou, l'obligeant de s'y rendre à pied. Là, après l'avoir dégradé, lui avoir fait essuyer mille outrages, ils finissent par le mettre aux fers, et l'entourer de tous les avant-coureurs de la mort.

Le koul-keayassi remplace de droit l'aga lorsqu'il s'absente ou vient à manquer. Les mutins font comparaître ce second chef de la milice, et lui signifient d'avoir à prendre les fonctions ainsi que le titre d'aga. Celui-ci, jugeant en homme sensé des périls qui le menacent, tant du côté des siens, d'après le triste exemple qu'il a sous les yeux, que de la part du Sultan dont il craint avec raison de provoquer le courroux en se rendant à l'ordre qui lui est intimé, n'hésite pas un seul instant à refuser. Le ton sur lequel on lui parle n'en devient que plus impératif; il est réduit à négo-

cier, et finit par obtenir d'être envoyé en qualité de médiateur à la Sublime-Porte, pour remettre au grand-vesir une supplique, adressée au nom du corps à Sa Hautesse. Elle est rédigée, déposée par le koul-keayassi entre les mains du premier ministre qui, voyant le danger dont il est lui-même menacé, va la présenter au Sultan, quoiqu'il sache d'avance la réponse qu'elle obtiendra.

En jugeant que Sa Hautesse mettrait néant au bas de la requête, et se roidirait contre la violence, loin de lui céder, le grand-vesir ne s'était point trompé. Il revient du Sérail, tourmenté par l'inquiétude que lui donne le mauvais message dont il est porteur; il sait que l'inflexibilité du Sultan va immanquablement achever de faire éclater l'incendie, et cet autre jugement se réalise aussi pleinement que le premier. Les insurgés ont à peine entendu de la bouche du député, que le Grand-Seigneur veut absolument qu'on lui rende son aga, que la fièvre révolutionnaire les transporte. Hors d'eux, ne se connaissant plus, ils se jettent sur le malheureux captif, le massacrent, et menacent du même sort son successeur, s'il diffère un instant d'accepter

les fonctions qui, dès lors, lui sont dévolues. Celui-ci obtient cependant encore un sursis dont il profite pour porter un second message au premier ministre. Le Grand-Seigneur y répond, en disant qu'il méconnaît les janissaires pour Musulmans; d'ailleurs qu'il n'y a plus de janissaires : faisant, par ces mots de reproches, allusion à la conduite lâche, tenue par le corps dans la dernière guerre; il ajoute même qu'il n'a plus de capitale, qu'il renonce au Sérail, et qu'il va passer en Asie avec le sandgjak-chérif (étendard de Mahomet), livrant les coupables à la vengeance divine. Cette sentence ne pouvait produire qu'un effet inutile, en supposant encore qu'elle provoquât le repentir, puisque l'aga avait été mis en pièces. Le Sultan lui-même, après les premiers momens d'un courroux bien légitime, réfléchissant qu'il ne ressucitera pas les cendres du mort; que le koul-keayassi est le substitut né de l'aga; et que, de son côté, il n'a aucun moyen de répression à opposer aux insurgés, consent à prêter l'oreille aux conseils qui, de toutes parts, le sollicitent pour qu'il recule l'instant de la vengeance, dans l'intention de la ren-

dre plus terrible; en conséquence, il finit par permettre au grand-vesir de revêtir le caffetan au koul-keayassi, ce qui s'exécute aussitôt; et le nouvel aga, usant sans obstacle de son autorité, fait rentrer d'un clin-d'œil les mutins dans l'ordre.

Le calme est si bien rétabli, du moins en apparence, que six heures après le premier éclair, précurseur de l'orage, un incendie, occasionné par un accident, se manifeste dans Constantinople, et oblige, selon la coutume, le grand-vesir à se rendre sur les lieux. Tous les janissaires s'y trouvent, et même c'est à qui, parmi eux, donnera plus de preuves de dévouement, en sorte qu'au bout de quelques instans le feu est entièrement éteint. Cependant on doit s'attendre que, malgré le traité de paix, les deux partis s'observent mutuellement, et que l'inquiétude n'est pas entièrement dissipée chez les habitans de la capitale.

Le mercredi et le jeudi s'écoulent dans le silence de part et d'autre; mais dans ce silence morne qui, d'ordinaire, est de mauvais presage. Chacun attend avec anxiété l'aurore du vendredi. Lorsqu'elle est arrivée, on

soupire après le milieu du jour pour voir si le Sultan s'exposera à sortir du Sérail et à se rendre à la mosquée. Les gens de bien craignent qu'en bravant ceux qu'il doit regarder comme des ennemis implacables, il n'expose des jours précieux pour l'Etat; d'autres, tout en éprouvant ce sentiment d'inquiétude, sont désireux de le voir justifier par un nouvel exemple de fermeté le caractère que jusque-là il n'a jamais démenti; en effet, c'est dans des circonstances aussi épineuses, dont les âmes fortes sont seules capables de soutenir l'épreuve, que celles-ci se reconnoissent vraiment. — L'heure approche, sonne, et le Sultan paraît se dirigeant vers le temple pour aller faire sa prière; mais où? — A la mosquée élevée par lui, comme un trophée, sur les ruines de ces repaires où la lie des janissaires passait, trois années auparavant, les jours dans la débauche. N'est-ce pas célébrer l'anniversaire de cette victoire, et même en remporter une autre non moins brillante, que de forcer les vaincus à suivre son char triomphal dans les lieux qui leur rappellent une sanglante défaite?.... Le concours est immense. Tous les vrais sujets se

pressent sur le passage du Sultan. Le nouvel aga vient à sa rencontre, et l'aborde avec les témoignages d'une servitude sans réserve. Les janissaires se présentent en coupables honteux, et peut-être repentans, si l'on en croit leur maintien mal assuré. Chacun d'eux craint qu'on ne lise sur son front le crime, et qu'à côté l'on n'y écrive l'arrêt; mais le jour de la vengeance n'est pas encore arrivé. Souvent c'est la condition des Sultans d'être forcés de la retarder; et combien même en est-il qui ont été contraints d'ensevelir l'offense dans un entier oubli! — L'aga enlève les bottines à Sa Hautesse. Ce moment était regardé comme le plus critique de tous ceux que la journée devait offrir; cependant on croirait que le Sultan n'a pas changé d'esclave, à voir l'uniformité de conduite qu'il met à soutenir cette épreuve. Enfin les deux partis se séparent; et, si l'un d'eux a eu la veille la supériorité, l'autre l'a reprise le jour suivant, de manière à contenter sa dignité offensée, et à ne plus laisser à venger que la sûreté de l'Etat compromise.

Analysons à présent le délit, et ramenons à sa juste valeur l'atteinte qu'en a reçue la majesté royale. Sans contredit, elle a été

outragée, puisque c'est le Grand-Seigneur qui nomme l'aga des janissaires; mais, d'un autre côté, Sa Hautesse donne à ceux-ci un chef pour, qu'en qualité d'avocat du corps, il soutienne ses intérêts et le protége près du trône; aussi ce rôle est-il celui que s'imposent presque tous les aga, lesquels, même en l'outrant, oublient entièrement l'autorité de qui ils relèvent. L'aga que nous venons de voir immolé par suite d'une conduite tout-à-fait contraire, c'est-à-dire, pour avoir secondé le Grand-Seigneur dans ses exécutions secrètes, au lieu de s'être acquitté des fonctions de défenseur à l'égard des siens, en leur servant de refuge, renversait toutes les idées reçues dans son corps; et ce dernier, ne pouvant obtenir que par un crime de se délivrer d'un protecteur plus dangereux qu'un ennemi déclaré, n'a point hésité de le commettre, faisant d'ailleurs abstraction de la dignité souveraine, au moment le plus terrible de sa vengeance, qui seule l'occupait. Si les insurgés se fussent souillés du sang du grand-vesir, celui-ci étant l'image vivante du Grand-Seigneur, le crime de lèse-majesté se trouvait consommé; mais ces mêmes mutins, disposés

à demander la tête du premier ministre, celles du capitan-pacha, du topdgi-bachi, et toutes les têtes enfin des officiers qui leur forgent des fers, intimidés par la contenance ferme du Sultan, n'ont plus osé présenter une requête à laquelle sûrement ils se seraient fait faire droit sous tout autre règne. Du reste, les coupables doivent trembler, car ils ne peuvent point espérer, qu'avec Mahmoud, leur crime demeure impuni; il est même à croire que ce prince médite dans ce moment de vastes projets qui n'ont seulement pas pour objet quelques têtes criminelles. La rébellion des fils de Régeb-Pacha est certainement un motif très-spécieux de faire arriver des troupes d'Asie; mais seront-elles toutes destinées à réduire Orsova, et à chasser de la Valachie le parti qui s'y est jeté?... On ne peut former, à cet égard, que de simples conjectures; cependant, il est assez raisonnable de présumer que Mahmoud n'oubliera pas les janissaires de la capitale dans le nombre des félons à subjuguer.

QUELQUES AUTRES PROMENADES.

Dolma-Baktché. — Betchik-Tach. — Téket-Hissar. — Stegna. — Retour par la rive d'Asie. — Résumé.

On ne tarirait pas si l'on voulait citer tous les points de vue dignes d'être visités, toutes les promenades attrayantes que peut fournir le sol inépuisable de Constantinople. Quelque direction qu'on suive en remontant les vallées du Bosphore, ou bien en parcourant les crêtes qui le dominent, les yeux trouvent abondamment à se repaître sans rencontrer jamais la satiété; car la variété des objets prévient la monotonie, et nourrit toujours le désir de voir, qu'ici l'air mystérieux du site, là un horizon immense, tiennent continuellement éveillé. Indiquons encore quelques unes de ces courses pittoresques, choisissant celles que nous serions le moins excusables de passer sous silence, puisque ces omissions laisseraient des lacunes trop sensibles dans notre porte-feuille.

Une promenade qui satisfaira sous le double rapport des beautés d'ensemble et de détails,

c'est celle qui conduit à Téket-Hissar, situé au-dessus du château d'Europe, et qu'on peut entreprendre sans trop de fatigue en choisissant Péra comme point de départ. Nous avons déjà décrit la voie de mer, suivons donc cette fois la route qui parcourt le litoral, et traverse dans le sens de leur longueur les nombreux villages dont il est bordé.

On descend de la grande caserne dans la vallée de Dolma-Baktché, soit en s'abandonnant au sentier silencieux qui traverse le champ des Morts musulman, ou bien en suivant un autre, qui est tracé sur la croupe des monts et part du cimetière arménien. Si l'hirondelle a annoncé le retour de la belle saison, on trouve assis au débouché de cette vallée, un camp ou, pour mieux dire, une ville tartare, dont chaque tente offre un café et une réunion de fumeurs. Les uns se délectent avec la pipe turque, d'autres avec le narguilet : pipe persane, dont le tuyau, en cuir flexible, serpente autour d'un vase de cristal rempli d'eau dans laquelle la fumée va déposer son acreté et n'arrive à la bouche qu'après plusieurs détours de la sommité du vase où le tabac brûle.

Sur un plateau, faisant face au champ des Morts, est un kiosk impérial d'où Sa Hautesse préside au jeu du dgirite que ses noirs exécutent le matin lorsqu'elle habite le palais de Dolma-Baktché. Des jardins potagers attenant à ce dernier, occupent la partie extrême de la vallée, dans laquelle on trouve, en la remontant, un champ de tir pour la cible, mais surtout une terrasse ombragée de pins qui fournit une échappée de vue des plus ravissantes.

A la faveur de celle-ci, on peut promener ses regards sur la côte d'Asie depuis Scutari jusqu'à la pointe extrême de Chalcédoine; sur la tour de Léandre et les îles parsemées dans la Propontide; sur la rive lointaine de l'ancienne Apamée; fatiguée enfin de ces excursions lointaines, la vue revient complaisamment se reposer sur les revers ombragés de cyprès et le fond du vallon consacré à la culture, qui, tout en la ramenant à lui, fait promettre à l'amateur de venir de nouveau le visiter.

On traverse Dolma-Baktché en longeant sur ses derrières le palais impérial, et l'on quitte ce premier village pour entrer dans

celui de Betchik-Tache. Ici, on trouve une autre vallée plus profonde que la première; aussi attrayante quoique moins animée, et qui offre, à la sommité du plateau auquel elle se rattache, un point de repos indiqué par un kiosk et une fontaine en marbre blanc.

De là, vous embrassez une partie du Bosphore, malgré les sinuosités au moyen desquelles il cherche à vous échapper, et vous voyez devant vous un ravin planté de cyprès funèbres qui vous conduit à Orta-Keuïu.

Si l'on remonte la branche gauche, on arrive à une terrasse, établie pour profiter d'un autre point de vue. Au pied de cette terrasse est un bassin où l'onde jaillit dans le marbre qui l'emprisonne, et sur lequel des platanes étendent leur ombrage protecteur. Cette vallée peut à elle seule fournir, comme on le voit, matière à une promenade très-récréative, qui procure en outre l'occasion de voir la maison de plaisance de Betchik-Tache.

Orta-Keuïu et Kourout-chesmé, qu'on trouve ensuite, sont liés l'un à l'autre au moyen des deux palais habités par les sultanes, et adossés à la montagne, couverte, jusqu'à sa cime, de chênes-verts, de lauriers, d'arbousiers et

d'arbres de Judée, du sein desquels s'élancent çà et là par bouquets, des ifs, des pins, des cyprès et des peupliers. Tour à tour on est à la ville et aux champs : l'aspect de la campagne succédant à celui que présentent des rues populeuses, des bazare, des places qui servent de débouchés à des échelles entourées de cafés et de boutiques.

On traverse Kourout-chesmé, qui se fait remarquer par ses fabriques, généralement belles quoiqu'en deuil, et l'on arrive à Arnaout-Keuïu sans se douter qu'on a changé de village, tant l'intimité qui les unit est grande. Ici, les habitations bordent le rivage et s'enfoncent dans le ravin. La route, qui jusqu'à ce moment a presque toujours cheminé entre deux rangs de maisons, gagne le litoral et, dégageant enfin la vue des entraves qui la captivaient, lui restitue un tableau d'autant plus ravissant qu'il a été long-temps voilé. Après avoir doublé le cap, marqué par une fontaine en marbre, vous découvrez un spacieux bassin encadré par une bordure circulaire de hauteurs qui captivent l'attention, quelque part qu'elle s'arrête sur les aimables objets dont elles sont parsemées.

On arrive à Bebek, qu'on reconnaît au palais peint en rouge consacré à la validé ; aux magasins dans lesquels la marine vient s'approvisionner de biscuit ; à la jolie maison de plaisance située sur le rivage, entourée de platanes, de saules pleureurs, de peupliers, et connue sous le nom de kiosk des conférences, parceque le reïs-effendy y donne ses audiences particulières aux ministres étrangers. Si l'on passe outre, on trouve un mille plus loin le château d'Europe, en cheminant le long d'un cimetière où l'on voit plusieurs sépultures remarquables par leur somptuosité ; et dont le site montueux vous offre les accidens les plus pittoresques : tels, par exemple, que des quartiers de rochers fixés au sol par le lierre qui les a entouré de liens, comme pour les empêcher de s'abîmer sur vous.

En remontant la délicieuse vallée de Bebek, on arrive au Tekèt, que nous aurions trouvé bien plus tôt sans doute, s'il nous eût été possible de passer si près des sites attrayans que nous avons visités, sans nous laisser écarter de notre route.

Ici l'horizon, agrandi bien au delà des

limites de la vue, comprend dans son domaine le ciel, la terre et l'onde, parés l'un et l'autre de tout ce qui réussit le mieux à les faire valoir. La côte d'Asie et celle d'Europe se présentent découpées en ravins multipliés, du sein desquels on voit s'élancer une végétation vigoureuse et variée. On jouit en même temps d'un lointain et d'un premier plan dans un rapport parfait entre eux, et séparés par un fleuve majestueux qui se complait à répéter ses rives, comme pour en reproduire l'image enchanteresse. L'air que vous respirez, dégagé de toute altération, porte sensiblement le principe de la vie, que vous reconnaissez à son passage dans le poumon. Le ciel pur qui vous éclaire, laisse voir à travers les couches aériennes qui l'enveloppent, les béatitudes dont il est le séjour, et vous invite à y monter pour en jouir; mais d'un autre côté, les lieux que vous allez quitter, vous paraissent si attachans par les charmes qu'ils étalent à vos yeux, que ne sachant plus auquel donner la préférence, vous demeurez indécis si vous devez choisir le sort d'immortel ou celui d'habitant de la terre.

En parcourant les entours de cet ermitage, vous remarquez surtout un cimetière

planté de chênes mélangés avec des arbustes, et parsemé de cippes, coiffés pour le plus grand nombre du bonnet de derwisch. Quelques-unes de ces sépultures s'attirent l'hommage superstitieux des dévots : ce qu'indiquent des locques appendues aux rameaux qui les ombragent. L'habitation, commode sans être pourtant spacieuse, est occupée par le scheik et quelques religieux qui accueillent très-bien les étrangers; qui même ont du vin à leur offrir, quoique l'usage des liqueurs fermentées ne soit pas plus permis par la règle des bektachi, suivie dans ce tekèt, qu'aux autres Musulmans. Un terrain assez étendu, que ces derwisch cultivent de leurs mains, et les aumônes abondantes qu'ils récoltent, procurent à cette petite association une honnête aisance qui devrait ne lui laisser aucun désir à former.

Le retour à Péra peut s'effectuer en tenant la crête des hauteurs; mais on y trouve partout un sol nu ou simplement planté de bruyères, qui vous inspire de vifs regrets pour ce que vous avez laissé. Il vaut donc mieux s'embarquer à Arnaóut-Keuïu, pour voguer de là jusqu'au point du départ.

Il est, sans quitter ce rivage, un autre but

de promenade, qui, quoique moins attrayant, a cependant aussi ses charmes; c'est de Stegna dont je veux parler. Sa vallée est riante et profonde, son port spacieux et toujours bien garni; mais ce qui séduit là davantage, c'est un cimetière qui borde le rivage et atteint le sommet des hauteurs, où la vue trouve le champ le plus vaste.

Si l'on passe sur la côte opposée, et qu'on se fasse débarquer à Sultanié, on y voit sous les platanes qui l'ombragent une fontaine de la plus grande magnificence, et souvent un concours considérable de Musulmans invités par la fraîcheur dont ce lieu est l'asile. Sur une petite île située vis-à-vis, à quelques pas du rivage, on remarque des vestiges d'architecture qui portent le cachet des Empereurs Grecs.

La montagne du Géant attire également un grand nombre de visiteurs, ainsi que les ruines du moyen âge qui recouvrent celles du temple de Jupiter-Urius. De là, en suivant le plateau, on arrive à un petit bois de chênes qui ombrage des sépultures, et d'où la vue va se perdre dans l'immensité que l'Euxin lui offre; enfin le Littoral d'Asie, depuis l'Échelle

du Grand-Seigneur jusqu'à Scutari, fournit une foule de beautés qu'on réussit à recueillir sans omission, en les voyant d'abord du canal, puis en les visitant de plus près au retour.

Tchibouceli est la première station qui arrête le promeneur après Sultanié. On s'engage d'abord dans les jardins dont le terrain est parsemé; on visite ensuite trois belles citernes, l'une à ciel ouvert, les autres voûtées, qui doivent être les restes de quelques-unes de ces nombreuses maisons de plaisance édifiées par les Empereurs Grecs, dans les entours de leur capitale; ou bien encore qui indiquent la place occupée jadis par des monastères. Cédant à l'attraction bien plutôt qu'à la fatigue, si facile à oublier au sein des distractions, on finit par aller se reposer à l'ombre d'un bois de chênes et de châtaigniers, retranché dans l'intérieur de la vallée, mais d'où il devient difficile de s'arracher; car pour cela on doit rompre les liens invisibles, au moyen desquels les dryades se sont plu à faire de vous leur captif; vous condamnant à un esclavage tellement doux, qu'on ne retourne qu'à regret à la liberté.

Immédiatement après avoir doublé le cap qui couvre Tchiboucli au sud, on met le pied sur une terre plus dangereuse encore par toutes les séductions dont elle est parsemée, et contre lesquelles la résistance perd sa vertu. Kandlgia, qui est ce village enchanté, forme une continuité d'habitations ayant la mer devant elles, immédiatement derrière la croupe de plusieurs ramifications chargées de cyprès, séparées par des ravins où croîssent l'arbre de Judée, les lilas, les lauriers, et allant se rattacher à la crête principale sur laquelle s'étend un bois de pins clair-semés. C'est là qu'on retrouve les chaînes qu'on avait brisées avec tant de peine : fortifiées par des charmes nouveaux, d'autant plus puissans qu'on n'était point prémuni contre leur effet.

Après avoir rendu à Kandeli l'hommage qui lui est dû, on fait une station à Koulé-Baktchessi, où le pittoresque se montre sous un autre aspect. Ici on trouve une fortification ruinée, sur la coupe d'un contre-fort qui sépare deux ravins ombragés de platanes remarquables par le déploiement de leurs rameaux tortueux. Devant soi, sur la côte op-

posée, se dessine Bébek, le Champ des Morts de Roméli-Hissar et les palais des Sultanes; enfin parvient-on à reprendre sa route, c'est pour aller se reposer à quelques pas plus loin, toujours séduit par le site : s'arrêtant à Beïler-Bey, à Istavros, à Kouzgound-Jouk, avant d'arriver à Scutari, qu'on ne quitte pas avec moins de peine.

A l'instant même où je trace ces lignes, je touche au jour critique où je dois dire adieu à une contrée dont les charmes ont agi trop efficacement sur moi pour ne pas m'en arracher avec regret, et adresser des vœux au ciel afin qu'il me permette de la revoir, car jamais encore elle ne m'avait semblé aussi belle. Ces dernières paroles, qui renferment l'hommage le plus sincère et le mieux mérité, sont dites à titre de réparation pour d'autres, proférées trop légèrement en commençant, et avec lesquelles elles vont former contraste. Mais n'ai-je pas annoncé au lecteur que ce livre était, à proprement parler, le journal de mes pensées, à partir de mon arrivée à Constantinople; cette contradiction n'est donc pas la seule qu'il aura remarquée dans le cours de la lecture; car avant de voir

les objets sous leurs véritables formes, il a fallu que préalablement l'observation chez moi les dépouillât de celles que l'opinion générale leur prête; que je m'en fusse approché graduellement jusqu'à finir par oser les toucher; et de même que l'enfant qu'on veut guérir de la crainte des farfadets, qu'il m'eût été possible de reconnaître enfin que ces mêmes objets sont loin de ressembler aux chimères, sous les traits desquelles on les représente, afin de les rendre plus effrayans.

J'aurais pu réformer ces contradictions, et dès la première page annoncer ce que j'ai réservé pour cette dernière; mais n'était-il pas mieux entendu de travailler à la conversion du lecteur, d'après la manière dont s'est opérée la mienne propre, et de l'amener insensiblement à écouter une nouvelle doctrine qui demande à être annoncée avec ménagement pour produire tout son effet?

Dans le principe la défiance m'était permise, et je pouvais craindre qu'ici les êtres pensans n'empruntassent leur mérite des objets inanimés; mais après des observations aussi réitérées, il est de toute impossibilité que je m'abuse au point de voir ce qui n'existerait pas,

revêtu cependant de toutes les apparences de la réalité. Un rêve mensonger ne réussirait pas à se jouer aussi long-temps de l'imagination la plus crédule, sans que la raison la moins sévère ne parvînt enfin à détruire le prestige. Un aussi long assoupissement surpasserait le pouvoir de Circé et d'Armide. D'ailleurs la nature, sur les rives du Bosphore, se montre trop ennemie du déguisement pour accorder à ces enchanteresses son assistance dans l'intention de les aider à fasciner les yeux. Non, encore une fois, ce n'est point une fausse doctrine que j'ai prêchée, et le lecteur peut s'y abandonner avec pleine confiance, certain de n'être jamais condamné à un retour pénible.

Pour se convaincre de ma véracité, s'il lui reste des doutes, il lui suffira de détailler avec quelque attention mes ébauches sur les mœurs et le gouvernement. Relativement aux premières, il verra percer mon impartialité dans l'opposition que j'établis entre les vertus et les vices de la nation Ottomane. Il m'accordera, après un même examen, de ne point m'être laissé éblouir par les unes de manière à cesser de paraître offusqué par les autres. L'extrait qu'il devra tirer de cet

article, si j'ai bien su me faire comprendre, est celui-ci, en dernier résumé : 1° Que les grands, pour la plupart, sont accessibles à la corruption et rarement remplissent les obligations qu'ils s'imposent en acceptant les premières charges de l'Empire; que presque toujours ils cèdent, par une lâche complaisance, ou bien par pusillanimité, à la volonté du souverain, lorsqu'il s'égare par excès de sévérité ou de faiblesse; que souvent ils sacrifient les intérêts les plus chers à l'appât trompeur que des puissances ennemies leur offrent, et auquel ils se laissent prendre, cependant autant par ignorance sur les conséquences de leurs aberrations que par l'attrait perfide que les présens ont à leurs yeux. 2° J'ai relégué dans la lie du peuple l'intolérance, le fanatisme et tous les préjugés qui élèvent cette barrière que la civilisation a tant de peine à franchir. 3° Enfin j'ai réservé les vertus pour la classe mitoyenne, qui les possède en effet, comprenant sous cette dénomination les particuliers au-dessus du besoin, le corps des uléma, quelques-uns des membres du pouvoir exécutif. C'est bien à celle-là qu'il appartient de fixer l'opinion, puisque c'est généralement sur elle qu'on prend l'em-

preinte du caractère national, laquelle empreinte ne pourrait manquer d'être trompeuse, si pour l'obtenir on s'attachait à considérer exclusivement l'un ou l'autre de ces deux extrêmes.

A l'égard du gouvernement, considéré dans sa forme et dans sa manière de procéder, nous avons dit : 1° que l'autorité du Sultan ne peut point porter le nom de pouvoir absolu, puisque le corps politique n'a rien à craindre de ses atteintes. Que la sûreté individuelle est quelquefois, il est vrai, compromise par suite de la faculté de juger que le titre de kalif lui défère ; mais nous avons ajouté aussi que l'abus de cette faculté est contenu par le droit de représailles, dont en pareil cas le corps politique use sans réserve, comme le prouvent nombre d'exemples des annales ottomanes. 2° On a dû voir que l'emploi de l'autorité propre du Sultan est généralement peu raisonnée relativement à ceux qu'il investit maladroitement de tous ses pouvoirs, et auxquels il abandonne plus maladroitement encore la faculté d'agir. Loin donc de blâmer la réserve que le souverain s'est ménagée, de pouvoir à son gré disposer de têtes si souvent criminelles,

on doit regretter au contraire qu'il se soit conservé de trop faibles moyens pour les faire tomber. Ce principe entraîne naturellement la conséquence suivante : que la nation proprement dite vit à l'ombre des lois, ignorant qu'il existe une puissance illimitée, ou s'en inquiétant fort peu, puisque ce n'est pas pour elle qu'elle a été créé. 3° Enfin nous avons dit que ce sont les membres du pouvoir exécutif qui ont engendré le despotisme, mais que ce renversement du principe politique atteint légèrement les Musulmans, faisant porter tout le poids de son joug odieux aux infortunés rayas, qui, à n'envisager qu'eux, justifient pleinement l'épithète si généralement employée à qualifier le gouvernement Ottoman.

Ce ver rongeur; l'obstination de cette classe abjecte qui commande sous le nom de janissaires; l'éducation efféminée du Sérail, et d'autres causes dérivées de celles-là, qu'on peut nommer causes premières, sont les agens funestes qui minent sourdement la puissance Ottomane, et auxquels elle serait en droit de reprocher sa chute si les étais secourables qui l'appuient venaient, par un dérangement dans la balance politique, à lui

manquer, de manière à l'abandonner au seul contre-poids que ses facultés actuelles lui fournissent. Cependant, quoique ébranlé, ce colosse ne pourrait être abattu sans écraser une multitude des artisans de sa chute. Le courage du désespoir viendrait à son secours; et de quoi ne seraient pas capables ces mêmes Musulmans réveillés par la religion, qui leur dirait d'une voix altérée : Il faut abandonner les tombeaux de vos pères aux ennemis de la foi et sauver votre croyance loin des lieux qui vous ont vu naître. Ces champs ensemencés par vos mains, leur dirait à son tour le sentiment de la propriété alarmé, il faut les laisser moissonner par le fer des infidèles, et renoncer à jamais à leur demander la subsistance de vos enfans, de vos femmes qui, ajouterait aussitôt l'amour paternel et conjugal, vont devenir la proie d'un vainqueur, avec lequel il n'est point pour vous d'accommodement. Oui, reprendraient ensemble ces moteurs éloquens et électriques, vous devez vous décider à tant de sacrifices, ou bien il faut.... Aucun Musulman ne les laisseraient achever, et tous s'écrieraient de concert : Il faut mourir!

UN SOUVENIR.

La Dalmatie tient de si près à la Turquie, dont on pourrait croire qu'elle fait encore partie, à en juger par la ressemblance morale et physique de ses habitans, comparés aux Bosniaques leurs voisins, que l'on me saura gré sans doute d'avoir compris cette esquisse dans ma collection. D'ailleurs cette contrée, sortie depuis quelques années de l'oubli, dans lequel peut-être elle va rentrer pour long-temps, a acquis, pendant ce court intervalle, des droits à une place honorable dans les annales du siècle.

UN SOUVENIR.

Détails topographiques, historiques, moraux et descriptifs sur la Dalmatie, les États de Raguse et l'Albanie vénitienne.

DAIGNE accueillir un des nombreux souvenirs que mon cœur t'accorde avec tant de complaisance, terre hospitalière, au sein de laquelle j'ai vu s'écouler quelques-uns de mes jeunes ans, et qui es si loin d'être appréciée selon tes mérites. A ta mémoire se rattachent pour moi tous les souvenirs les plus chers de l'amitié. Cette divinité consolante m'accueillit sur ton rivage, et sut déguiser sous des fleurs jusqu'à tes rochers sauvages. Puissiez-vous lire ces pages, ô vous! qui avez le mérite de cette espèce d'enchantement. Pussiez-vous être témoins de l'émotion, qui de mon cœur se communique à ma main, et rend incertains les caractères que trace ma plume! Je goûterais du moins la consolation de penser que vous ne doutez pas de ma reconnaissance; etque l'é-

loignement ni le temps ne peuvent rien sur des sentimens nourris par mon cœur lorsque c'est le vôtre qui les a engendrés.

Peut-être quelques lecteurs prévenus par des relations mensongères, et surpris de la profession de foi que je viens d'émettre, croient déjà m'entendre prodiguer des éloges non mérités à cette terre adoptive ; mais qu'ils se détrompent et se rassurent, la vérité veille chez moi à côté de la tendresse, et revisera toutes les paroles dictées par elle. Afin même de prouver la sincérité de l'engagement que je viens de prendre, j'entrerai en matière par déclarer que je ne vanterai pas les belles campagnes et le sol fertile de la Dalmatie, au point d'en faire une terre de promission. Loin de moi l'exagération et tout ce qui pourrait rendre mes jugemens suspects. Je la plaindrai au contraire de la condition servile à laquelle depuis les Romains jusqu'à nous, elle a presque toujours été condamnée.

Ses montagnes dépouillées aujourd'hui, et couvertes autrefois de forêts immenses, attestent la rapacité des envoyés de Venise, que la cupidité seule attirait dans cette contrée, et dont ces sangsues se détachaient après

s'être amplement gorgées aux dépens de ses malheureux habitans : c'est-à-dire au bout de trois années, qu'on leur accordait uniquement pour assouvir leur soif; après lesquelles d'autres sangsues les forçaient de lâcher prise.

Délavées par les eaux pluviales, ces montagnes aujourd'hui montrent leurs rochers à nu, comme une preuve effrayante de ce qu'est capable de produire l'incurie jointe à la malversation.

Les sources ne se répandent plus avec abondance à la surface de son sol, comme on doit s'y attendre d'après la spoliation qu'il a soufferte. Cette disette peut encore être attribuée à la dispositiou inclinée de ses couches calcaires, qui ne peuvent manquer de favoriser la filtration à l'intérieur ; ainsi qu'à la rareté des nuages qui s'arrêtent sur cette contrée.

Je ne vanterai pas non plus l'industrie et la diligence de ceux qui habitent ses campagnes ; je pousserai même la sincérité jusqu'à adresser des reproches aux citadins sur leur peu d'empressement à encourager les travaux de leurs colons, qu'ils pourraient tirer d'une apathie plutôt contractée que naturelle, en leur révélant les secrets de l'agronomie, et en éveillant chez eux l'amour du travail, ainsi que le désir

du gain, au moyen de ces commodités de la vie que l'homme des champs peut connaître sans danger.

Je me récrierai encore sur l'inégalité des fortunes, dans le partage desquelles le cultivateur a aujourd'hui une si mince portion, que tenant faiblement au sol, les émigrations appauvrissent chaque jour la population. On voit jusqu'ici que la mauvaise administration politique et rurale recueille tous ces reproches, qui d'un autre côté sont les garans de ma franchise. On peut y ajouter les fréquens changemens de condition, dont les désordres sont une conséquence inévitable. Mais il est temps de réparer par des éloges mérités, les vérités, peut-être un peu dures, qu'à regret je viens d'adresser à cette terre hospitalière.

Qu'on n'aille pas croire comme quelques-uns le disent, que le sol de la Dalmatie n'offre partout que des rochers stériles, dévorés par un soleil brûlant; combien de coins de terre où la nature a pris plaisir à étaler, ainsi que dans les plus riantes contrées, ses charmes les plus séducteurs. A l'appui de cette assertion, je citerai la belle campagne de Dernitz, située au pied des monts interposés entre la Bosnie

et la Dalmatie; celle de Verlika, également fertile et attrayante par son air de fraîcheur; les campagnes de Varna, plusieurs portions des vallées qu'arrosent la Kerka le Cettina, la Narrenta et la Norine; le plus grand nombre des îles semées sur la longueur de la côte; où le myrte et le laurier croissent à côté des grenadiers, des oliviers et de la vigne; la côte elle-même ombragée de figuiers, de jujubiers et de tous les autres arbres que nous avons déjà nommés, qui prospèrent sous le ciel le plus favorable a leur végétation. Que pourrait-on citer enfin, après la rivière de Castelli, qui a des traits de ressemblance si marqués avec celle de Gênes? Mais réservons-nous d'en esquisser plus bas les gracieux détails; présentement, poursuivons les avantages que le sujet nous fournit sous tant d'autres rapports que nous n'avons point encore examinés.

Fût-il jamais un ciel plus constant que celui de la Dalmatie; et quelle contrée peut se vanter d'être moins qu'elle attristée par des jours nébuleux? Là, l'hirondelle et l'alouette gazouillent quand les rigueurs de la saison les chassent des autres climats; et de même que

l'hiver y est tardif, le printemps y est également précoce. Ces violettes que le mois de janvier voit éclore, en sont la preuve irrécusable ; et ceux qui les ont cueillies, goûtant alors tous les charmes de la belle saison, devraient-ils oublier qu'à la même époque les frimas font porter le deuil à beaucoup d'autres contrées, et retiennent dans des cellules bien fermées, leurs habitans.

On devine aisément que la terre, fécondée par un soleil aussi amoureux, doit annoncer par la nature de ses productions, cette douce influence. En effet, la vigne ne donne nulle part des raisins aussi exquis, et un vin plus généreux; nulle part la figue n'est plus sucrée, et l'olivier ne rend avec plus de libéralité une liqueur plus onctueuse. Les rochers stériles en apparence, nourrissent cependant des plantes aromatisées, que de nombreux troupeaux partagent avec une prodigieuse quantité de gibier dont la chair est exquise. La mer n'est pas moins féconde en pâturages, qui attirent les espèces les plus distinguées des habitans de l'onde, et fournissent à ceux de la côte la majeure part de leur subsistance.

A chaque pas le navigateur rencontre dans

ces paragés des ports spacieux, où les flottes les plus nombreuses seraient à l'abri de tous les vents. Nulle part ailleurs ces asiles multipliés ne sont mieux garantis, et même pourvus avec plus de soin des avantages qui contribuent à leur mérite. Les nommer tous serait trop long ; je me contenterai de citer le port de Gravosa ou de Raguse, qui n'a pas son pareil ; le port de Locino, ceux de Lissa, de Lesina, auxquels je pourrais en ajouter tant d'autres, qui sans être doués d'avantages aussi brillans que les premiers, sauraient se faire apprécier partout ailleurs que sur une côte si abondante en abris.

A présent si l'on envisage le caractère des Dalmates, on ne pourra leur refuser ces vertus hospitalières et patriarcales, qui ont fait donner le nom d'âge d'or aux premiers siècles du monde. L'étranger égaré sur ces monts ou ces plages, a-t-il jamais abordé l'humble cabane d'un de ces êtres qui ne connaissent encore ni les biens, ni les inconvéniens de la civilisation, sans que le chef de la famille ne soit venu au-devant de son hôte, et ne lui ait offert ou le lait de son troupeau, ou le produit de sa

vigne et de son champ ?... Sachons respecter la vertu partout où elle existe, et soyons d'autant plus reconnaissans envers la bienfaisance, que ses dons sont moins dus à la superfluité. D'ailleurs, ce qui est une preuve irrécusable du caractère libéral des Dalmates, c'est qu'avant notre arrivée, les hôtelleries n'étaient point connues chez eux, et que les familles sont liées encore aujourd'hui entre elles par le droit d'hospitalité.

Les Romains vantaient déjà pour leur bravoure les légions dalmates ; et nous avons été à même de nous convaincre, au champ de l'honneur, que chez cette nation les vertus guerrières sont loin d'avoir dégénéré. Le port noble et fier des individus qui la composent ; leur constitution physique à l'épreuve de toutes les privations et de toutes les rigueurs atmosphériques ; la vie frugale et austère qu'ils mènent ; ces armes qu'ils ne quittent jamais, et qui constituent leur bien le plus cher, semblables sur ces deux points à leurs redoutables voisins : tout cela doit être la garantie de leur valeur, et les faire tenir à haut prix par leurs maîtres. Quelle récolte abondante offre à l'observateur cette nation

séparée des autres par ses mœurs et ses usages !

Revenant aux sites, tracés les uns à grands traits, d'autres sur lesquels les grâces ont passé leurs pinceaux, nous demanderons à l'amant de la belle nature, s'il lui est possible de voir sans émotion les cataractes hardies de la Kerka, où l'aspect sauvage de la scène, ornée de tous ces prestiges qui produisent l'étonnement, répond si bien à l'action qui l'anime. Ce point de vue ne demeure en rien au-dessous des plus pittoresques dont les Alpes s'enorgueillisent, et ce serait se ménager des regrets que d'aborder sur ce rivage sans contenter, à cet égard, sa curiosité.

La Kerka, après avoir coulé pendant quelques milles dans un lit très-encaissé et bordé de précipices, se repose un instant près de Rundcheslap, du cours précipité que la pente et l'irrégularité du sol l'ont forcé de suivre; et forme un lac du sein duquel s'élève une une petite île habitée par des caloyers. Elle s'abandonne de nouveau à son impétuosité, et arrive entre deux remparts de rochers minés par elle, dépouillés de toute espèce de végétation, sur le bord d'un abîme où elle

se précipite par plusieurs torrens, inondant un bassin spacieux du fond duquel on ne découvre que l'azur du ciel et les deux murailles escarpées qui l'enferment.

Tous ces torrens, qui se partagent les eaux de la Kerka quelques instans avant leur chute, sillonnent une pelouse formée de terres d'alluvions, découpée en des milliers d'îles verdoyantes qu'ombragent des saules et des peupliers. Sur les plus spacieuses sont établis des moulins et d'autres usines, qui mettent à profit ces cours d'eau pour recevoir un mouvement dont les résultats précieux s'étendent à toute la portion de la contrée comprise entre Spalatro et Zara. Dans la saison des pluies, ces mêmes torrens se réunissent pour ne former qu'une seule nappe, qui se précipite, en écumant, dans le vaste récipient préparé pour la recevoir.

Ce n'est pas sans émotion qu'on arrive au pied de ce rocher qui, bien avant l'instant où l'œil le découvre, s'annonce par le fracas des cataractes auxquelles il donne naissance : augmenté encore par le murmure confus des échos multipliés que ces lieux recèlent. On s'embarque à Scardonna sur

une nacelle légère, et l'on s'engage dans ce bassin dont les rives escarpées vous enferment bientôt dans une solitude profonde. Vous vous persuaderiez sans peine que le souffle de la vie n'a jamais animé ces lieux, si parfois vous ne découvriez quelques Dalmates ou quelques chèvres, suspendus à la pointe des rochers qui menacent votre tête. Leur nudité effrayante vous fait soupirer en même temps après le tableau séduisant que la végétation offre au peintre de la nature; mais ces impressions pénibles ne sont que passagères, et calculées de manière à doubler la consolation que les effets des contrastes vous ménagent à l'approche de ce tertre aimable, encadré dans la solitude, l'aridité, et des abîmes sur lesquels l'œil craint de s'arrêter.

L'Archipel forme avec le continent un canal presque sans interruption jusqu'aux bouches du Cattaro, et possède aussi une multitude de sites gracieux, qui font également goûter tous les charmes des contrastes. Là on trouve des habitations partout où il existe des ombrages; et souvent même les rochers sont déguisés par les soins opiniâtres de l'agriculture. Les îles de Veglia, d'Arbe, d'Uglian,

de Morter, de Slarine ou île d'Or, celles de Solta, de Coursola et de Meleda, m'en fournissent la preuve. On y voit avec contentement ce que peut l'industrie encouragée par le climat et la bonté du sol. Malheureusement le continent n'est pas aussi bien traité, et le voyageur y rencontre des terres qui ne produisent rien faute de bras pour les cultiver.

Puisque je fais l'enumération des paysages où la nature s'est montrée libérale, sûrement avec l'intention de dédommager ces lieux de la sévérité que parfois elle laisse percer à leur égard, je ne dois point passer sous silence un sentier dans lequel je me suis tant de fois égaré; qui part des portes de Zara, suit le littoral sur une rive escarpée, que les oliviers et les figuiers ombragent, et d'où la vue se promène sur un large canal, bordé à l'ouest par des îles montueuses. J'emportais dans ces promenades solitaires, l'amitié, ma compagne fidèle; je m'oubliais des heures entières au sein des douces réminiscences et des impressions nouvelles qu'elle me procurait chaque jour; grâce à ses soins touchans, je sentais tempérer alors les regrets que pouvait éveiller

en moi le souvenir de ma première patrie ; ou j'acquérais du moins la force d'attendre l'instant de la revoir. Il existe pour moi de tels rapports entre ces lieux et ceux qui m'ont vu naître, qu'il arrive souvent à mon cœur de les confondre, et à ma pensée d'errer des uns aux autres, cherchant dans sa perplexité à les réunir sous le même ciel. Mais pour faire passer sur ces détails où moi seul je peux trouver de l'intérêt, donnons en abrégé la description historique et topographique de la Dalmatie, comme un sujet qui n'a été jusqu'ici qu'imparfaitement traité.

La chaîne de Likaner, ou si l'on aime mieux cette ramification, appelée par les anciens du nom d'Alpes Juliennes, traverse la Dalmatie dans le sens de sa longueur, et la couvre sur toute sa surface, d'aspérités souvent très-prononcées. Elle est partagée en trois bassins principaux, dans chacun desquels coule une des rivières que nous avons déjà nommées, et qui, prenant leur source dans la chaîne, reçoivent quelques affluens pendant leur cours, lequel est entre le nord et l'est, l'ouest et le sud; enfin, versent leurs eaux dans le golfe Adriatique.

Il est aisé de reconnaître à la nature des

pierres détériorées qui hérissent le revers des monts; aux enfoncemens multipliés que la côte présente; au contact immédiat de la mer avec le pied des hauteurs, ainsi qu'à cette continuité de portions détachées du continent, qui s'étendent sur toute la longueur de ce littoral; il est aisé de reconnaître, dis-je, à ces indices non équivoques, que le sol de la Dalmatie a été tourmenté fortement par les eaux, et peut-être même par les feux souterrains dans ces révolutions que le globe a subies antérieurement à notre âge, lorsque les mers n'avaient point encore de lits déterminés; que séparées l'une de l'autre elles travaillaient à se rejoindre, et s'ouvraient ces passages au moyen desquels l'équilibre s'établit en un instant entre leurs masses liquides, par un déversement funeste aux contrées situées au-dessous du point de nivellement.

Ici on ne remarque point dans la configuration cette régularité avec laquelle procède la nature lorsqu'elle n'est pas contrariée dans sa marche ordinaire, et les lois qu'elle s'est faite. Livrée à ses écarts, on ne retrouve plus chez elle de plan, plus aucune intention déterminée; là ce sont des fondrières; plus

loin des bassins sans débouchés qui servent de récipiens à des eaux stagnantes, ou bien qui sont tellement sinueux et incertains dans leur direction, que, pour les deviner, il faut arriver avec eux jusqu'à leur confluent. Le sol est partout calcaire. A sa surface il présente fréquemment des rochers faciles à déraciner, sous lesquels on trouve une terre rougeâtre qui invite la vigne et lui fournit les sucs les plus substantiels.

La population de toute la province peut s'élever à trois cent trente mille âmes, en y comprenant la petite république de Raguse et les bouches de Cattaro. Son commerce d'exportation consiste en huiles, en vins, en fruits secs et en cochons salés qui passent à Fiume, à Trieste et dans les ports d'Italie. Elle a recours à cette dernière pour des objets manufacturés, du riz et des grains que son sol ne produit pas en raison de sa consommation. Elle en demande aussi à la Bosnie, qui lui donne encore des bestiaux, du fer, de la laine, du miel, de la cire et du beurre. Elle acquitte ces envois avec du sel tiré de ses salines de Pago et de Makarska, complétant le paiement avec les métaux qu'elle

retire de la vente de ses productions territoriales. La pêche est aussi pour elle de quelque rapport, quoiqu'en général elle soit loin de profiter comme elle le devrait des ressources que lui offre une mer poissonneuse ; enfin, elle se trouve avantageusement placée entre la Bosnie et l'Italie pour servir à nouer leurs relations.

Une route principale appuyée à la chaîne, la traverse dans toute sa longueur, si l'on en excepte un espace de plusieurs lieues dans le voisinage de Raguse, où il y a interruption. D'autres routes, du second ordre, établissent des relations entre ses villes situées sur le littoral et la grande route ; des chemins vicinaux, quelquefois à peine tracés, il est vrai, et souvent impraticables en apparence, mais dont les chevaux du pays se tirent sans faire de faux pas, achèvent de compléter le système des communications, que les facilités offertes par la mer, ainsi que la pratique des transports à dos de mulet, avaient porté naturellement à négliger.

Le gouvernement Vénitien, qui par sa politique atroce, était intéressé à retarder la civilisation dans cette province, par la crainte

qu'elle ne connût les avantages de sa position sous le rapport du commerce, et ne réclamât son indépendance; ce gouvernement, dis-je, n'avait rien fait pour faciliter les relations entre ses habitans et ceux des autres contrées. Il se contentait d'y envoyer des membres de sa noblesse dont la fortune avait besoin d'être relevée; et de prodiguer des titres, joints à quelques avantages pécuniaires aux principales familles du pays, ne comptant le peuple pour rien; en effet, on a le suffrage de ce dernier, lorsqu'on s'est ménagé celui des autres, eu égard à l'influence sans borne que le citadin a sur ses colons.

Le gouvernement Autrichien usa envers la Dalmatie d'un régime plus paternel. Sous son règne commencèrent à s'ouvrir quelques communications, dont le système, considérablement agrandi par nous, doit son exécution et son perfectionnement à notre séjour dans ces contrées. Pour accomplir ce projet libéral, suggéré par la civilisation elle-même, à l'exemple des généraux de Rome, le duc de Raguse mit à profit les loisirs d'une petite armée qui pendant trois ans attendit vaine-

ment les hautes destinées qui lui étaient promises; mais qui, à leur défaut, finit par s'en créer d'autres non moins brillantes: prenant pour son plan de campagne, au milieu des nombreuses provinces ennemies qu'elle traversa victorieusement, la retraite des dix mille. C'était aussi le nombre de nos braves.

A partir de l'occupation de la Dalmatie par nos troupes, jusqu'à notre rentrée dans cette province après la campagne de 1809, nous portâmes et répandîmes partout la prospérité et l'abondance. Les emplois civils et militaires étaient prodigués aux habitans des villes, qui en retiraient de fortes rétributions: ceux des campagnes récoltaient, au moyen de leurs denrées, la paye généreuse accordée à l'armée; il régnait enfin dans toutes les parties une surabondance qui provoqua le commerce sans éveiller cependant l'industrie; aussi comme le pays ne tirait pas de son propre fond la majeure partie des objets de consommation, il y est peu resté des métaux que nous y avons versés à pleines mains.

Depuis notre retour dans cette contrée, à l'issue de la campagne de 1809, on se montra

moins libéral envers elle, et les talens des administrateurs mis à l'épreuve, furent entièrement consacrés à lier entre elles des parties jusque-là étrangères l'une à l'autre; principalement à faire équilibrer la dépense avec la recette, de manière à ce que les provïnces Illyriennes parvinssent à subvenir sans secours étrangers à leurs propres besoins. Mais il ne fallut pas moins qu'une économie domestique qui bannît sans exception ce qui n'est pas reconnu d'une nécessité indispensable, et des administrateurs aussi éclairés qu'intègres et attentifs à tirer parti des moindres ressources, pour résoudre ce problème, dont la solution exigeait tous les artifices du calcul. Quel art aussi ne dut-on pas employer pour donner de l'affinité à des parties qui semblaient frappées de répulsion, et qui au premier instant de leur rapprochement se seraient mutuellement évitées, sans les ménagemens prédisposans dont sut user à leur égard celui qui fut chargé de cette tâche épineuse? — Revenons à la partie géographique, en passant en revue les différentes villes de la Dalmatie, à commencer par Zara.

Cette cité, connue des anciens sous le nom

de Jadera, était primitivement capitale de la Liburnie, et ne le devint de la Dalmatie que lorsque les barbares eurent enseveli Salone sous des ruines. Alors elle hérita de quelques-unes des dépouilles de cette rivale orgueilleuse; mais pour espérer l'égaler jamais, il aurait fallu qu'un Dioclétien fût né dans ses murs, ou plutôt y eut choisi sa retraite; d'ailleurs son extension est limitée par la nature même du site qu'elle occupe. Ses campagnes offrent le contraste de la culture et de la stérilité : cette dernière, due à l'aridité de son sol. A l'intérieur, comme toutes les villes de ces contrées, elle est percée de rues le plus souvent trop étroites pour permettre la circulation des voitures. Défendue par de bons ouvrages, munie de beaux et nombreux établissemens militaires, cette place est le boulevard de la Dalmatie, sans occuper cependant une position convenable pour ce rôle important; puisqu'elle est reléguée dans un coin perdu de la province, et qu'elle ne défend en rien les communications; pourtant on ne peut pas se dire maître du pays lorsqu'on n'est point maître de cette place.

Quelques édifices anciens qu'on y remarque, tels qu'un temple consacré à Diane, selon les conjectures des antiquaires ; des débris d'architecture qu'offre la porte de Saint-Chrysostôme ; plusieurs vestiges de maçonnerie qu'on voit dans la campagne, et qui pourraient bien être des restes d'aquéducs ; deux colonnes encore debout dans son intérieur ; tout cela réuni, dis-je, atteste le séjour des Romains. Mais ce qui mérite principalement l'attention du voyageur, ce sont ses citernes spacieuses, construites sur le modèle de celles de Venise, d'après le célèbre Palladio, et qui, bien que nombreuses et vastes, ne suffisent pas toujours cependant aux besoins de la population, tant les pluies sont rares sous ce beau ciel. Elle compte huit mille habitans environ, qui parlent indifféremment les langues italienne et illyrique, de même que ceux des autres villes de la province, et des ports les plus fréquentés de la côte. Dans l'intérieur des terres, la seconde de ces langues est la seule connue.

Les mœurs des citadins Dalmates sont douces, surtout celles des gens de la bonne compagnie, qui choisissent Venise pour leur

école ainsi que Padoue, et les Vénitiens pour modèles. Une imagination vive et brillante les caractérise. Amans des plaisirs, et peut-être un peu trop de la représentation, ils ont de la libéralité; s'écartent encore des Italiens sur l'article de la table, qui a pour eux des charmes, et à laquelle ils font asseoir avec cordialité les étrangers. Les femmes y reçoivent une toute autre éducation qu'en Italie. Dès leur enfance on les familiarise avec les soins domestiques; et elles apprennent à être mères de famille, ménagères, sans que ces vertus nuisent en rien à l'amabilité qu'elles pourraient professer avec autant de succès que celles qui font de ce talent leur seule occupation. Les bals, les théâtres, les cercles les familiarisent avec toutes les manières de la bonne compagnie; et à ce premier avantage, fruit de l'éducation, elles joignent encore ceux non moins séduisans que la nature libérale se plaît à accorder à leur sexe.

Les mœurs de l'habitant de la campagne sont au contraire tout-à-fait sauvages et rappellent absolument l'état de nature. Son habitation n'est le plus souvent qu'une hutte couverte en chaume, où la distribution se réduit à

une seule pièce dont le sol n'est pas même dégagé des pointes de rocher qui le hérissent. Il demeure là avec sa nombreuse famille, étendant, pour se coucher, quelques peaux de moutons sur la terre. Dans les journées froides de l'hiver, il s'y renferme au milieu d'une épaisse fumée, qui n'a d'issue que par la porte, et rassemble sur le brasier quelques morceaux de bois rares, dérobés avec leurs racines aux montagnes environnantes, tandis que l'impétueux Borée menace de faire crouler sur lui sa frêle habitation, ou tout au moins pénètre à travers les pierres disjointes qui la composent. Les villages du littoral font exception à cette règle, sont mieux bâtis, et offrent plus de ressources; mais dans l'intérieur des terres, c'est assez là le type de la maison rustique.

Près de la demeure du maître est celle des bestiaux, c'est-à-dire des chèvres, des brebis, des chevaux, qui sont petits, mais infatigables, et de quelques bêtes à cornes d'une espèce abâtardie. Ces animaux composent, avec sa compagne et ses enfans, qu'il traite à peu près de même, toute sa société.

La soumission des femmes et leur nullité

y est aussi grande qu'en Turquie, sans être à beaucoup près aussi bien partagées sous les rapports qui dédommagent celles auxquelles nous les comparons. Une malheureuse Dalmate est condamnée, comme une bête de somme, à tous les travaux les plus pénibles, au point que les formes de son sexe ne se reconnaissent plus en elles. On la trouve courbée sous une charge de bois qui accablerait un baudet, et qu'elle porte sur ses épaules quelquefois à la distance de plusieurs milles; ou bien remplissant dans la culture les fonctions que notre sexe s'est généreusement réservées partout ailleurs.

Elle se couvre d'une longue souquenille, fendue à la hauteur des épaules pour laisser sortir les bras, et garnie d'une encadrure formée par une broderie grossière en laine de couleur. Sur son sein est appliquée une espèce de cotte de maille, de coquillages; ses cheveux sont tressés, et si elle est encore fille, une petite calotte rouge qu'elle quittera le jour de ses noces, apprend qu'elle cherche un époux.

Celui-ci ordinairement l'enlève, de gré ou de force, et alors ses parens ne peuvent plus

la redemander. Dans le premier cas, elle dépose sur sa couche, avant de quitter la maison paternelle, le témoignage de sa virginité, qui recouvrait sa tête, et disparaît avec celui auquel elle donne sa main.

Le Dalmate, en été, n'a qu'un pantalon hongrois d'une étoffe grossière tissue avec la laine de ses troupeaux, une chemise de toile, et une veste tressée à la hongroise, sur laquelle est roulée une ceinture où reposent deux pistolets et un yatagan. Ses cheveux sont rassemblés dans une longue tresse qui lui bat sur les reins; sa tête est garantie des ardeurs du soleil par une calotte rouge; et son fusil, passé en bandoulière, le met à même de coucher bas le gibier qu'il rencontre. En hiver, il ajoute à ce costume trop léger une blaude de gros drap toujours sortie de ses fabriques, ou quelquefois une peau de mouton, dont la fourrure est en dedans. Sa chaussure se compose de sandales tissues avec des courroies, qui recouvrent un demi-bas en laine. Moyennant ce foible préservatif, il brave toutes les aspérités du sol rocailleux qu'il habite, et marche des jours entiers sans prendre presque de repos.

Son régime domestique consiste à faire rôtir le dimanche un agneau, qu'il traverse à cet effet d'un pal; à apporter sur la table tout le vin de sa cave, et à ne quitter la place que lorsqu'il ne reste plus rien à boire ni à manger, sauf à se nourrir pendant le reste de la semaine d'herbes bouillies et arrosées d'un peu d'huile. Par caractère, il est très-vindicatif, et transmet à ses arrières-petits-fils sa rancune, leur laissant, comme premier héritage, ses inimitiés à venger; d'où résulte que les Dalmates attentent entre eux fréquemment à leurs jours, et que le sang ne se lave que par le sang.

L'usage des chants funèbres est reçu chez cette nation; la veuve, à genoux près du corps de son époux, cherche à le rappeler à la vie par ses plaintes, modulées sur un ton lugubre, et soumises à une espèce de rhythme. Les prêtres, quoique très-ignorans et ne connaissant que la lithurgie illyrique, ont un grand crédit sur l'esprit de ce troupeau docile sans restriction à leur voix. La confraternité y est en grande vogue, surtout parmi les femmes; elles se reconnaissent pour sœurs au pied des autels, quoique séparées par le sang,

ce qui donne lieu à une cérémonie assez touchante et bien entendue, puisqu'elle contribue à rapprocher les parties de la société. Enfin, on pourrait écrire un gros volume si l'on voulait faire le code des coutumes Dalmaltes; mais ce n'est point là l'objet que nous nous sommes proposés; il ne s'agissait que de recueillir quelques-uns des traits de physionomie lès plus saillans de cette nation, qui, comme on le voit, aurait grand besoin d'être policée.

Après Zara, on trouve sur le littoral Zara-Vecchia, entouré d'oliviers et de Vignes; Scardona, petite ville située à l'embouchure de la Kerka, habitée en partie par des Grecs, et qui fait un important commerce avec la Turquie; Sebenico, plus considérable que l'autre, entourée de montagnes arides; mais dont le terroir, ainsi que les îles dépendantes, donnent un vin exquis; Traù (Tragurium), qui possède une belle cathédrale; Spalatro, qui doit son existence à Dioclétien, et s'annonce comme l'ombre de Salone, dont on retrouve le tombeau à trois milles de là; Almissa, Makarsca, Fort-Opus, et les deux Stagno enfin, qui ne sont généralement que des

bourgs, mais dont le deuxième prend chaque jour des accroissemens, grâce à ses relations commerciales avec la Turquie. Viennent ensuite : Raguse, naguère très-florissante, au point que cette petite république avait jusqu'à quatre cents navires disséminés sur toutes les mers; Raguse-Vieux, autrefois Epidaure, et en Albanie, Perasto, Buuda et Cattaro. Située au fond des bouches du même nom, que cette ville défend, elle est encore un rempart élevé contre les Monténégrins, le plus remuant de tous les peuples.

Dans les îles, on trouve des villes qui renferment depuis mille jusqu'à deux mille cinq cents âmes de population : telles sont celles de Veglia, de Cherso, de Locino, d'Arbe, de Pago, de Morter, de Lesina, de Coursola et quelques autres. Sur la frontière de la Bosnie on ne rencontre guère que des forts chargés de garder les passages : tels sont ceux de Knin, de Klissa (l'Andetium de Strabon, et l'Anderium de Ptolomée); dans les bouches : Castel-Nuovo, et le fort de la Trinité; ce dernier est situé sur les confins du Monte-Negro. Enfin à la frontière, aux points de communication de la Dalmatie avec la Bos-

nie et l'Erzegovine, on voit quelques bourgs qui, ailleurs, ne seraient que des villages, et se présentent dans l'ordre suivant : Dernitz, Verlika, Sign, Imosky.

Tel est le tableau géographique de la Dalmatie, dont le nom vient de l'ancienne Delmium ou Delminium, que les Romains ruinèrent l'an 597 de Rome. Cette province ne fût vraiment soumise qu'à partir du règne d'Auguste, car jusqu'à cette époque elle se montre dans l'histoire, empressée à secouer le joug aussi souvent qu'elle en trouve l'occasion. Dans le partage du monde elle échut à l'Empire d'Occident, et se vit à plusieurs reprises la proie des barbares. Sous Justinien, elle changea de maîtres et fut annexée à l'Empire d'Orient; enfin au démembrement de celui-ci et après l'invasion des Esclavons, elle se gouverna un instant par ses lois, puis devint successivement sujette des Hongrois, des Vénitiens, des Autrichiens, et des Français, qui l'ont perdue par le traité de Fontainebleau. Son malheur est d'entrer toujours, sans qu'on la consulte, dans les arrangemens des têtes couronnées, et de n'avoir pas un maître assez immuablement déterminé pour n'être point exposée à en changer.

Nous avons passé en courant de Traù à Spalatro ; cependant cette portion de terre mérite bien qu'on vienne la revoir et même qu'on s'y arrête. En effet, tout ce qui peut rendre enchanteur un paysage est rassemblé dans l'espace qui sépare ces deux villes, c'est à-dire, sur une étendue de dix huit milles environ.

Si l'on part de Sebenico , bientôt on arrive dans une plaine, terminée d'un côté par la mer, de l'autre, par les monts Mossore ; et où l'on trouve la culture poussée avec toute l'industrie et la vigueur dont elle peut être susceptible. La mer elle-même se présente ici comme un fleuve majestueux qui coule entre le continent et l'île de Bua , célèbre par le séjour de plusieurs illustres exilés Romains, et dont la nudité, jointe au caractère sévère des monts qui lui sont opposés, tranchent admirablement bien avec cette plaine riante. Traù, au delà duquel elle se prolonge encore de quelques stades vers le nord-ouest, est bâti moitié sur le continent, moitié sur l'île , où il s'élève en amphithéâtre. Un pont de bateau établit la communication entre ses deux parties détachées. A peine êtes-vous hors de l'enceinte de cette ville, que vous trouvez des ombrages formés par les grenadiers ,

les saules pleureurs, les figuiers, les oliviers et les myrtes, dont les plantations s'étendent jusqu'au pied des monts et couronnent le rivage, tenu presque au niveau de la mer. La route tracée au bord de celle-ci, rencontre à chaque pas des villages, qui sont autant de bourgs meublés de maisons dont les villes les mieux bâties tireraient vanité, et dans lesquels un peuple nombreux goûte les charmes de l'aisance que ce sol fécond lui procure. De cette route part une multitude de sentiers qui vont se perdre sous les grenadiers; se croisent, se détournent à plaisir du but où d'abord ils semblent tendre, et ne vous en écartent que pour prolonger vos jouissances. Pendant que l'alouette vous fait entendre son gracieux ramage, accompagné des chants que le contentement dicte à l'habitant de cette heureuse contrée, la mer vous offre le spectacle mobile de voiles enflées par un zéphyr caressant qui conduit complaisamment le navigateur où le désir l'appelle. —Je trace cette esquisse imparfaite sur les rives même de ce Bosphore de Thrace, si fécond en sites enchantés, et tous les prestiges qui m'entourent ne servent qu'à donner une nouvelle vie à ces autres qui ont

mis avec un égal succès ma sensibilité à l'épreuve, sans que la réalité diminue en rien les effets du souvenir, dont l'illusion dans ce moment est pour moi complète.

Mais nous voici parvenus à la station la plus favorable pour la vue. Devant nous se présentent ces monts brûlés par le soleil; qui n'offrent pour toute végétation que quelques génevriers tortueux, rivalisant pour la hauteur avec l'olivier. Une route est tracée sur leurs revers; elle gagne cette gorge en passant sous le fort de Klissa qu'on voit assis d'un air menaçant sur cette proéminence, sans être cependant aussi redoutable qu'il cherche à le paraître. Cette même route conduit à Sign, puis au Polocque, d'où elle entre en Bosnie. Au pied de la chaîne, s'étend une plaine que le Salon arrose; que couvrent des ruines entassées confusément, sans même conserver des formes assez distinctes pour se prêter à des conjectures certaines. C'est là que Dioclétien vint chercher à oublier la pourpre; c'est là qu'abandonné du monde, il s'étudiait à faire croire aux autres et à se persuader à lui-même qu'il l'avait laissé, feignant de caresser la sagesse; mais ce ver rongeur, qui se glisse

dans le sein des ambitieux, ne le suivit-il pas jusque sur les rives de ce cours d'eau paisible? Et ces peupliers, par la fraîcheur de leurs ombrages, ces jardins délicieux où il cherchait, au sein des délassemens champêtres, à calmer les souvenirs du passé, cet ensemble accompli enfin, qui contente tous les désirs d'un cœur fait pour les émotions honnêtes, réussissait-il à tempérer ses regrets, et surtout les remords qui devaient le dévorer? — Non, je suis trop plein de la persuasion que le ciel est juste, pour croire qu'il permette aux méchans de savourer les jouissances créées pour l'homme de bien.

C'est encore dans cette même Salone: habituée, depuis Dioclétien, à recevoir d'illustres exilés, qu'on vit deux empereurs, Glycerius et Nepos, dont le premier, chassé du trône par le second, fut contraint d'échanger le sceptre contre la crosse épiscopale; qu'on vit, dis-je, ces deux jouets de la fortune se rencontrer sans que la conformité de situation et le malheur pussent les réconcilier. Les souvenirs que cette terre retrace ne sont pas les plus chers que l'histoire conserve; mais bien des siècles cependant se

sont écoulés depuis les beaux jours de Salone jusqu'à celui où nous vivons, et l'imagination trouve encore dans ce laps de temps, ainsi que dans cet amas de ruines, des alimens capables de la repaître.

Salone fut ruinée par Auguste, rétablie par Tibère, embellie par Dioclétien, et détruite encore par les Vandales. Son circuit pouvait être de huit milles. Elle occupait sans doute une position très-heureuse. Traversée par la petite rivière qui a reçu d'elle son nom, elle avait à sa portée la mer ainsi que ces campagnes riantes; et sûrement les monts que nous voyons si nus aujourd'hui, offraient alors des forêts épaisses qui fournissaient aux besoins d'une nombreuse population ; mais Spalatro qui, à cette même époque, n'était qu'une maison de plaisance, somptueuse, il est vrai, à en juger par les restes précieux que le temps a bien voulu nous conserver; Spalatro n'est-il pas élevé sur un site infiniment plus avantageux, puisqu'il se trouve en relation immédiate avec la mer, disposé, comme il l'est, sur les bords du golfe, découpé dans la partie avancée de cette langue de terre ? Le sol qui l'entoure n'est pas moins riche que l'autre; partout on ne

voit à sa surface qu'habitations champêtres et ombrages dont aucun n'est stérile. Ici se présente la *Madonna de' Paludi*, qui offre un but de promenade très-engageant; ailleurs, d'autres routes non moins fréquentées, conduisent çà et là à des lieux aussi aimables, et, si l'on quitte la terre pour porter ses regards sur cette nappe liquide qu'une légère ondulation agite, ils rencontrent les îles de la Braza, de Lesina, de Solta et même de Lissa, qui garnissent le fond de l'horizon.

Salone, à laquelle nous revenons, maîtrisés par le regret qu'on éprouve à s'arracher de ses ruines, présente aujourd'hui quelques moulins établis sur le cours d'eau, et de chétives cabanes disséminées au milieu des décombres; mais ce sol précieux renferme bien des trésors que chaque jour la charrue découvre et que l'antiquaire recueille.

Spalatro est élevé au milieu de ces jardins si justement célèbres, et occupe à peine l'enceinte de la maison modeste de ce philosophe qui cherchait à se dérober aux regards du monde tout en conservant dans son cœur le sentiment de ses vanités. Les demeures des dieux et des hommes y étaient confondues;

on y voyait l'ordre corinthien prodigué ; partout enfin on y reconnaît encore la magnificence impériale des beaux siècles de Rome. La façade du palais regardant la mer subsiste en grande partie, mais les entre-colonnemens sont obstrués par des édifices modernes. Ce qu'on y voit de mieux conservé, c'est une place rectangulaire, ornée jadis de portiques, et dont l'un des petits côtés présente l'entrée principale du palais, tandis que ceux adjacens sont décorés de deux temples.

Le plus imposant, et auquel le Panthéon a servi de modèle, était, dit-on, consacré à Esculape, ou bien à Jupiter selon d'autres, et sert aujourd'hui de cathédrale. Son dôme est un octogone entouré d'un portique extérieur soutenu de colonnes de granit oriental. A l'intérieur, on voit seize colonnes disposées sur deux rangs. Huit sont de porphyre, les autres de granit oriental et d'ordre corinthien. L'un de ces rangs est employé à soutenir une galerie qui règne sur le pourtour de la coupole ; le second aide à porter celle-ci. La voûte est en briques artistement liées et disposées par compartimens. Des débris de Salone, on a tiré des matériaux pour édifier un clocher

massif qui choque par le contre-sens révoltant qu'il produit; enfin, le parvis repose sur des voûtes souterraines.

Le second temple, sert aujourd'hui de baptistaire au premier, et renfermait autrefois les autels de Diane. Il est dans le style grec, c'est-à-dire, de forme rectangulaire, et reçoit la lumière par la porte. Une corniche artistement travaillée règne tout autour.

Raguse n'est remarquable que par ses édifices particuliers, qui dénotent que ses habitans jouissaient d'une grande aisance lorsqu'à l'ombre de leurs lois, ils profitaient de l'état de paix dans lequel ils vivaient avec toutes les nations, pour s'adonner au commerce. On trouve chez eux une urbanité qui a fait donner, par les Français, à leur ville, le nom de *Paris de la Dalmatie*; de l'instruction que le genre de vie qu'ils mènent, à l'exemple des Phéniciens, ne peut manquer de leur faire acquérir; on leur reproche seulement un ridicule: celui d'attacher trop d'importance à leurs titres de noblesse. Mais qu'on n'aille pas croire d'après cela, qu'ils ont une sotte morgue; ce n'est point ce que j'ai voulu dire;

car ce léger défaut disparaît à côté des qualités précieuses dont ils ont l'esprit et le cœur ornés.

Jamais peuple n'a été plus jaloux de sa liberté que cette petite nation estimable. Elle avait puisé sûrement dans la politique du cabinet de Saint-Marc cette inquiétude, cet esprit de défiance qui caractérisaient au suprême degré la vieille république d'Italie. Pour donner une idée de celui de Raguse, il nous suffira de dire que les clefs du château ne restaient que quelques jours seulement dans les mêmes mains, et faisaient par conséquent dans l'année le tour du sénat : cela répond bien à l'institution des inquisiteurs.

Cattaro, perdu comme il l'est dans un lieu éloigné de la route du commerce, n'est pas, à beaucoup près, un séjour aussi animé et aussi agréable que celui de Zara, de Spalatro et de Raguse. Cette ville renferme des familles qui vivent de leurs revenus en terres et des emplois civils. Le voisinage des Monténégrins tient continuellement ses habitans dans l'inquiétude lorsque la bonne intelligence, avec cette peuplade redoutable est altérée; au point qu'il n'est pas prudent alors de se promener sur la route qui y conduit.

Les rives du golfe au fond duquel Cattaro est situé, sont habitées par des familles qui en partie exercent le commerce, en partie se livrent à la profession d'hommes de mer dans laquelle ils excellent. On y voit des maisons bien bâties et des campagnes cultivées avec soin; mais ces contrées, en général, ne peuvent pas être heureuses sans la paix, puisqu'incapables de se suffire à elles-mêmes, il faut qu'elles aient recours aux relations commerciales pour suppléer à ce qui leur manque; aussi à titre de dédommagement, jouissent-elles de la situation la plus favorable et de toutes les commodités locales que ce genre d'industrie peut exiger. Enfin, mettant dans la balance le bien et le mal, les privations ainsi que les jouissances, et pesant le tout avec équité, le lecteur concevra sans peine que la nature est loin d'avoir traité la Dalmatie en marâtre; que même l'on peut se plaire dans cette contrée, et bien plus encore, il finira par convenir qu'il est très-facile de contracter pour elle un fond d'inclination tel, qu'on forme en la quittant des vœux pour la revoir.

DESCRIPTION

DES VUES

QUI DOIVENT FAIRE SUITE A CET OUVRAGE.

UNE CARTE DE CONSTANTINOPLE ET DU BOSPHORE.

PLANCHE I. *Vue de la partie méridionale de Constantinople.*

EXPLICATION.

CETTE vue, prise du promontoire situé entre Scutari et Chalcédoine, s'étend depuis les Sept-Tours jusqu'à Dolma-Baktché. Elle offre successivement la mosquée Achmet et Sainte-Sophie, la partie méridionale du Sérail, l'entrée du port, la tour de Galata, l'arsenal de terre, Fondoukli, et le grand champ des Morts développé sur le revers des hauteurs de Péra. Le dessin donne en même temps à juger du dispositif des murs d'enceinte, et comprend une étendue de dix milles, parsemée sur toute sa longueur d'objets attachans qui, par leur réunion, composent un tableau unique.

Planche II. *Vue de Constantinople depuis la pointe du Sérail jusqu'à la tour du Janissaire-Aga.*

Cette vue, prise de l'intérieur du port à la hauteur de Top-Khané, offre la portion la plus intéressante de Constantinople; comme l'on peut en juger au grand nombre d'édifices que l'œil rencontre en la parcourant. Il se promène d'abord sur le Sérail, qui de là se présente le plus avantageusement possible, pour être détaillé. Partant de la pointe extrême et en suivant le rivage, il trouve aussitôt Mermer-Kiosk, le Kiosk-Verd ensuite, puis la mosquée de la Validé. S'il franchit le port, il découvre le magasin au plomb, à travers la portion extrême de la marine qui borde le rivage de Galata; enfin, en se portant dans le lointain, il voit les édifices qui garnissent l'intérieur du Sérail; Sainte-Irène, que sa coupole fait reconnaître; à côté de celle-ci, Sainte-Sophie; et la mosquée Achmet avec ses six minarets; plus loin l'Osmanie qui en a deux, la mosquée Bajazet pareil nombre, celle de Suléïman quatre, et la Tour du Janissaire-Aga, ainsi que

les murs élevés du vieux Sérail. Tous ces édifices se dessinent sur le ciel, sans que l'artiste ait eu besoin d'aider à l'effet, eu égard aux points culminans qu'ils occupent sur la longueur de la crête.

PLANCHE III. *Vue de Constantinople depuis la Tour du Janissaire-Aga jusqu'à son extrémité du côté de terre.*

Pour retrouver le point d'où cette vue a été prise, il faut se porter sur la hauteur du palais d'Angleterre. On y démêle encore, en détaillant le dernier plan, la Tour du Janissaire-Aga et la mosquée Bajazet qui ferment à l'Ouest le dessin précédent. L'aquéduc de Valens se présente ensuite, puis la mosquée de Mouhamed, flanquée de ses deux minarets, de même que celle de Sélim qu'on aperçoit plus loin; enfin, les quartiers qui se rattachent à l'enceinte de terre. En se rapprochant on découvre la portion du port que les quartiers de Balata et du Fanal bordent d'un côté; ceux de Cassem-Pacha et de Kasse-Keuïu de l'autre. Le premier plan présente le petit champ des Morts qui, des derrières de Péra, s'étend jusqu'au palais du Capitan-

Pacha. Quant à cet édifice, il se laisse suffisamment deviner à l'intention de l'artiste qui, pour le tirer du vaporeux dans lequel l'éloignement voudrait le noyer, a mis avantageusement à profit la situation dominante qu'il occupe.

PLANCHE IV. *Vue du fond du Port, et du bourg d'Eyub.*

La caserne des bombardiers a été choisie ici pour coin de tableau, comme l'un des édifices militaires de Constantinople les plus marquans. On doit commencer à s'apercevoir que le crayon qui a esquissé ces dessins, s'est réglé sur la plume qui a tracé l'ouvrage. Par la suite on jugera mieux encore que le premier s'est appliqué à offrir des modèles dans tous les genres d'architecture; à traiter dans le paysage les sujets les plus riches de composition, et à les animer par des scènes empruntées de la religion ou des mœurs, de manière à mettre en évidence la lecture. Le second coin du tableau offre le palais de la sultane veuve d'Husseïn-Pacha. Le fond se trouve garni par le bourg d'Eyub dont on distingue la mosquée, et d'où l'œil, en s'écartant à droite, peut deviner l'entrée

des Eaux-Douces, tandis qu'en s'élevant dans la direction opposée il verra Ramed-Pacha-Tchiflik au sommet des hauteurs qui forment le lointain.

PLANCHE V. *Vue des Établissemens de la marine.*

On reconnaîtra au goût que l'artiste a apporté dans sa manière en rendant ce sujet, les ressources infinies qu'il fournit au crayon, mais en même temps combien ce dernier a dû l'étudier pour éviter la confusion qu'une si grande prodigalité peut si aisément engendrer sur le papier. Le point de vue a été pris du port, à la hauteur de la machine à mâter, placée, par cette raison, en avant-scène. L'édifice assis sur la hauteur de droite est le palais du Capitan-Pacha; au pied se voient les établissemens de la marine, le chantier de construction, un vaisseau au moment d'être lancé à la mer, et sur le rivage, le chef de la loi adressant au ciel la prière ainsi que le sacrifice accoutumés, auquel participe une foule immense. Au delà du Kiosk, où le capitan-pacha tient dyvan, et que l'on distingue sur le rivage après les magasins de la marine, on

reconnaît sur l'autre versant de la vallée, le petit champ des Morts, la tour de Galata; dans le lointain les derrières de Péra, ainsi que le palais d'Angleterre; et en se rapprochant du port, le devant de la place de l'Amirauté située au confluent de trois vallées; le bassin de construction, une caserne de la marine, enfin l'extrémité du port marchand.

PLANCHE VI. *Vue de la place de Top-Khané.*

Tout en faisant de la fontaine le sujet principal, on ne lui a cependant pas entièrement sacrifié les accessoires dont elle est entourée. Le dessin offre à gauche la mosquée d'Ali-Pacha avec ses ombrages; à droite et dans le troisième plan, le palais du général de l'artillerie, dont on reconnaît le porche à l'élégance qui le caractérise. La place de Top-Khané étant une espèce de foire à raison de l'affluence continuelle qui l'encombre, la composition a encore le mérite d'une grande vérité sous ce rapport. On y voit des marchands de bois, de fruits, de comestibles; et parmi ces épisodes, la marche triomphale

de la marmite des janissaires, placée sur le devant du tableau.

Planche VII. *Vue de la Porte-Dorée.*

On n'a pu faire paraître ici que la portion de la Porte-Dorée attenant à l'enceinte extérieure ; mais les deux tours carrées qu'on remarque en arrière, signalent l'autre, qu'elles flanquent. Outre ce monument, l'un des plus remarquables que Constantinople possède, l'artiste s'est encore appliqué à donner une idée nette des trois enveloppes qui ceignent la place du côté de terre, ainsi qu'à rendre l'aspect pittoresque qu'elles reçoivent des massifs de verdure dont leurs créneaux sont couronnés. Quant au premier plan il représente deux femmes Musulmanes assises près d'une sépulture qu'elles vont arroser de leurs larmes, tandis qu'un imam s'apprête de son côté à y lire quelques versets du Koran pour le repos de l'âme de celui qu'elle renferme. Cet incident a été dessiné d'après nature, et s'offre avec trop de fréquence dans les cimetières des nations orientales pour n'être pas reconnu de prime abord par ceux qui ont habité au milieu d'elles.

PLANCHE VIII. *Vue de la place de l'Hyppodrome.*

La place de l'Hyppodrome est la première chose que le voyageur demande à voir en débarquant à Constantinople, et le sujet dont le pinceau de l'artiste s'empare avec le plus d'empressement, à raison des souvenirs joints au pittoresque qu'elle offre à l'un et à l'autre. On a choisi, pour la rendre, l'instant qui lui est le plus favorable; c'est-à-dire, lorsque le Grand-Seigneur vient de faire la prière du vendredi à la mosquée Achmet. On le voit à cheval, entouré de sa cour, de ses gardes, et du concours considérable que son apparition attire toujours. Ce dessin a encore pour objet de faire voir une mosquée, de manière à ce qu'on puisse juger en général du plan, de l'élévation et de l'annonce de ces édifices. En conséquence, on trouve ici dans le même cadre Sainte-Sophie et Achmet-Dgjamissi, placées par le hasard aussi heureusement que si l'intention s'en fût mêlée, de manière qu'à l'aide de la comparaison, on est à même d'arrêter avec précision ses idées sur cet article in-

téressant des arts. L'antiquité ajoute encore à ce dessin un autre genre d'intérêt. C'est le célèbre obélisque, et la colonne torse d'une origine non moins illustre, qui fournissent le sujet du premier plan.

PLANCHE IX. *Vue du tombeau du Sultan Suléiman.*

Nous l'avons dit : les monumens funéraires sont, chez les Musulmans, les seuls édifices à l'usage des mortels, portant un caractère de permanence ; pour s'en convaincre, il suffira de comparer le turbès du sultan Suléiman, représenté dans ce dessin, avec les kiosk et les maisons impériales, parsemés dans cette galerie. L'invention n'a rien ajouté à la variété non plus qu'à l'heureuse association des différens ombrages qui forment autour du tombeau un bois consacré à la rêverie et à la dévotion. La scène ainsi préparée, et tendue en quelque sorte de noir, devait recevoir une action analogue ; celle qui l'occupe est venue d'elle-même s'offrir au crayon. C'est en première ligne un convoi funèbre qui se dirige à la mosquée afin d'y déposer le corps jusqu'à l'instant prescrit pour le

transférer à sa demeure dernière. Dans l'intention de compléter le sujet, on a placé sur le côté, le tombeau d'un bienheureux près duquel une femme agenouillée se prépare à attacher aux arbustes environnans un lambeau de ses vêtemens.

PLANCHE X. *Vue de l'une des enceintes funéraires d'Eyub.*

On doit s'attendre à voir souvent revenir l'idée mélancolique de la mort dans les esquisses que le poëte et le peintre prendront sur les rives du Bosphore, car partout son image se répète, au point que les yeux finissent par s'y habituer, et même font trouver quelque attrait dans l'impression religieuse qu'elle laisse après elle. Ce dessin la ramène encore ; mais avec la parure qu'elle a dans l'original. Pour se la procurer telle qu'on la voit, il est allé la prendre au milieu d'une multitude de monumens, tous élevés pour en perpétuer le souvenir, et qui l'embarrassaient dans son choix, lui offrant chacun quelque mérite particulier digne d'être révélé. Si l'on compare les turbès qu'on a ici sous les yeux, avec celui qui vient de

passer à l'exposition, on reconnaîtra au style plus modeste qui le distingue du premier, que ce sont les cendres de quelque pacha qui les habitent. En poursuivant l'horizon fugitif, l'œil saisit l'extrémité du tombeau qui fait face au palais d'Husseïn-Pacha, mais que le cadre n'a pas permis de comprendre en entier dans le tableau. Les personnages sont des derwisch avec leurs bonnets coniques, un hammale ployé sous le faix, des marchands de pain, de gâteaux, et des femmes de la classe commune qui s'approvisionnent à ces boutiques ambulantes.

PLANCHE XI. *Vue de la maison impériale des Eaux-Douces d'Europe.*

Ce dessin a plus que les autres encore le mérite de la nouveauté, puisqu'il s'est écoulé à peine une année depuis que l'édifice qui en fait le sujet est élevé. Il remplit deux buts : celui d'offrir un des sites les plus célèbres de la campagne de Constantinople et de donner l'exemple le mieux choisi d'un kiosk impérial, car l'édifice qu'on voit ici n'est altéré par aucune de ces formes d'emprunt que les autres dans le même genre tiennent de nous.

Dans le premier plan coule le canal, sur lequel on voit des cascades artificielles et des pavillons en harmonie parfaite avec le sujet principal. Au delà est le champ du Dgirite; en-deçà un emplacement clos et spécialement réservé aux femmes. L'artiste, en prenant son esquisse, aura regretté sans doute de ne pouvoir embrasser une plus grande étendue du paysage délicieux au milieu duquel cette riante habitation se trouve placée; et plus d'une fois se sera senti tenté d'écarter avec le crayon les ombrages, afin de découvrir le revers des hauteurs pour en faire le fond de son tableau; mais s'étant imposé l'obligation d'être fidèle, il a craint de commettre une infraction à sa loi, peut-être aussi d'outrager la nature, en cherchant à la parer d'autres attraits que ceux dont elle est redevable à elle-même.

PLANCHE XII. *Vue de la Caserne, et du champ des Morts de Péra.*

Le sujet de ce dessin a, comme le précédent, le mérite de la nouveauté, joint à celui qu'il tire de son propre fond. Il devient inutile d'engager l'amateur de lui donner son atten-

tion ; ce serait l'offenser que de réclamer de lui un hommage qu'il accordera sans être sollicité. En effet, toutes les convenances se trouvent remplies dans la grande caserne de Péra, et il serait difficile d'associer avec plus de succès la noblesse à l'élégance. On voit sur le côté une petite portion de ce cimetière immense qui chaque jour s'agrandit encore, afin de pouvoir loger les nouveaux hôtes que la mort lui envoie. L'autre coin du tableau est une répétition du premier, et au milieu de ce cadre funèbre, on distingue la terrasse, indiquée par deux Arméniens armés de leurs pipes. Une marche d'animaux met sur la voie pour trouver une fontaine rustique, telle qu'on en voit fréquemment dans ces contrées, et qui vient s'offrir là comme un exemple de ce genre d'architecture.

PLANCHE XIII. *Vue de Fener-Baktché, et de la campagne de Chalcédoine.*

La vue de Fener-Baktché reste gravée dans la mémoire de tous ceux qui ont parcouru les rives du Bosphore. En arrivant à Constantinople, les yeux se fixent sur cette langue de terre couronnée d'ombrages; ils s'y arrêtent

avec l'expression de la tristesse, lorsqu'on s'éloigne de cette capitale, et le souvenir n'en ramène jamais l'image sans qu'elle ne soit accompagnée de regrets. Le Fanal ne serait rien si, dépouillé de ses accessoires, on le considérait isolément ; mais les avantages du site où il s'élève, la riche parure de la campagne qui l'entoure et dont les attraits réjaillissent sur lui, le font briller de cet éclat que quelques astres empruntent d'autres par la réflexion. Dans le dessin, on a cherché à rendre ce genre de mérite, et celui qu'y ajoute encore la vue de Constantinople, que l'on aperçoit dans un demi-lointain. Les bateaux qui abordent au rocher sur lequel il s'élève, les figures qui errent sous les ombrages, annoncent que c'est un lieu de promenade très-suivi dans presque toutes les saisons.

PLANCHE XIV. *Vue de la vallée de Dolma-Baktché.*

On a profité de la vallée de Dolma-Baktché pour offrir la vue de la côte d'Asie, qui sert ici de fond au tableau, et celle de la tour de Léandre, qui s'élève du sein des eaux à

mi-canal; pour croquer un kiosk, d'autres accidens de paysage, mais surtout pour esquisser une de ces représentations nationales, dont les Musulmans sont aussi avides que les anciens pouvaient l'être des jeux qui se donnaient dans le cirque et l'amphithéâtre. Le dgirite, qui anime ces cavaliers à se poursuivre dans la plaine, et motive cette réunion de spectateurs de tout âge, de tout sexe, qui garnissent le revers de l'éminence d'où le kiosk domine le champ de bataille, rapproche beaucoup les Osmanli des nations indiquées plus haut. De même que les Grecs, ils tiennent à haut prix une victoire due à la force, à l'agilité et à l'adresse. Le genre d'exercice qui la procure anoblit tous ceux qui s'y livrent, quelque soit le rang que déjà ils occupent; et les yeux des spectateurs, animés de cet intérêt que les jeux olympiques réussissaient si bien à éveiller, suivent le vainqueur à travers la mêlée, où celui-ci ne s'engage jamais sans avoir reconnu avant, l'interstice qui lui fournira le moyen d'en sortir. — Le point de vue est pris sur le sentier qui, du débouché de la vallée, conduit à une terrasse couronnée de pins.

PLANCHE XV. *Vue de la Fontaine et de la côte de Scutari.*

La fontaine de Scutari, moins chargée d'ornemens que celle de Top-Khané, mais qui se présente comme le modèle de nombre d'autres dont l'intérieur et la campagne de Constantinople sont décorés, demandait par cela même à être citée. Elle faisait valoir, comme titres à mériter la préférence, le nom de Chrysopolis, que portait jadis sa ville natale; la terre antique où elle s'élève, les objets féconds en prestiges qui l'entourent, et surtout les charmes du site. On a cherché à lui conserver ceux de ces avantages que le dessin peut exprimer, et c'est dans cette intention que la perspective est partie de ce monument, pour rendre, en faisant fuir le plan, la portion enchantée du rivage que Scutari couvre. La transparence et le calme des eaux, l'état de repos des figures, concourent à exprimer une de ces journées paisibles, où les vents laissent de concert s'écouler d'elles-mêmes les ondes du Bosphore, sans accélérer ni ralentir leur mouvement.

PLANCHE XVI. *Vue du kiosk des Eaux-Douces d'Asie et de Kandeli.*

Ici les objets se disputent le premier emploi, et l'artiste s'est vu obligé de condamner les hauteurs de Kandeli au rôle secondaire, pour conserver au kiosk impérial son caractère. Mais le dernier plan se trouvant à une médiocre distance de l'avant-scène, l'on jouit encore de la faculté d'y reconnaître une grande partie des détails qui l'enrichissent. Les personnages qui garnissent l'échelle sont dans l'attente de Sa Hautesse qui vogue dans une felouque, couverte d'une espèce de dais, et précédée de plusieurs caïcs.

PLANCHE XVII. *Vue du kiosk des Conférences, et de Bebek.*

La côte de Bebek est destinée par la nature à faire pendant-à celle de Kandeli, de même que le kiosk des conférences l'est par l'art, relativement à celui des eaux douces d'Asie. Ici cependant l'architecture se rapproche plus de la nôtre. Le point extrême du dessin laisse apercevoir la sommité d'une des tours du château d'Europe. En partant de là pour

revenir au kiosk, on trouve d'abord le cimetière attenant à cette forteresse, puis les habitations qui bordent le rivage sur toute son étendue. La mer offre un de ces navires connus sous le nom de Voliche, et qui couvrent l'Euxin ainsi que la Propontide.

PLANCHE XVIII. *Vue d'Anadoli-Hissar.*

Ce dessin porte un caractère que nous n'avons pas encore trouvé dans notre collection : je veux dire celui que lui donne cette forteresse ancienne, contrastant avec une campagne riante. Dans le lointain, on a indiqué le village de Kaudlgia, sur le retour des hauteurs d'Anadoli-Hissar, auquel le château se lie ; et les bateaux qui s'engagent dans les terres, font suffisamment reconnaître l'embouchure de la rivière qui vient se jeter dans la mer.

PLANCHE XIX. *Vue de Thérapia.*

Cette vue est prise du café, qui, par conséquent, fait coin de tableau. Elle n'offre, il est vrai, qu'une moitié des hauteurs qui enferment le port; mais, en se restreignant, elle a conservé la faculté de saisir les détails gracieux dont cette rive est semée. Elle s'est

procuré en outre l'avantage de faire connaître un de ces lieux de délices où la pipe, le café et le repos, attirent par leurs seuls attraits une foule d'amateurs. Ceux que l'on voit ici rassemblés sont en grande partie des Grecs et des Arméniens. Enfin, dans l'intention d'exprimer que les premiers composent en majeure partie la population de ces lieux, on a mis en scène des dames grecques dont la toilette est dégagée de toutes les entraves que ce sexe traîne avec lui chez les Arméniens et les Musulmans, lorsqu'il sort de derrière ses jalousies.

PLANCHE XX. *Vue de la côte d'Asie, depuis la montagne du Géant jusqu'au cap de Tchiboucli.*

L'œil parcourt dans ce dessin un espace de plusieurs milles où la nature n'a laissé aucune lacune qui puisse annoncer la privation de ses dons. Plus affectueuse, peut-être, pour certaines parties du paysage, mais partout libérale, on retrouve à chaque pas une mère qui s'est plu à parer sa fille chérie pour le jour de son hymen. L'artiste, placé à Jeni-Keuïu, comme point central, a mis d'abord sur le papier la montagne du Géant, d'où il est

descendu pour indiquer ensuite le moulin impérial et l'échelle du Grand-Seigneur. Poursuivant son étude, il a successivement compris dans son cadre les villages de Jali-Keuïu, de Beïkos, d'Ingir-Keuïu, les ombrages de Sultanié et de Tchiboucli. Pour animer la scène, il lui a suffi de saisir au passage quelques-uns de ces nombreux caïcs qui se croisent et se poursuivent sur le Bosphore.

PLANCHE XXI. *Vue de la vallée du Grand-Seigneur.*

S'il était permis à Vénus et aux Grâces de se faire voir chez les Musulmans à visage découvert, et de dépouiller leurs ceintures pour folâtrer sur le gazon fleuri avec les Amours, ce serait cette famille aimée des dieux et des hommes qui devrait animer le paysage enchanteur qu'on s'est étudié à rendre dans ce dessin. Mais, puisque la beauté ne peut ici se montrer sans voile, qu'à la dérobée, on a cherché à se dédommager de la privation imposée par une loi rigoureuse, en mettant à profit le caractère imposant et majestueux du site, pour y faire paraître le Sultan entouré de sa cour. On le distingue assis à la manière

orientale, sous la tente la plus apparente. Tous ceux qui l'environnent, composent sa maison; et çà et là, on voit des curieux qui errent sous les ombrages, se reposent à leur pied, ou bien garnissent le devant et les entours du café. Parmi les figures, on a eu l'intention d'offrir une société juive groupée sur le gazon dans le premier plan; le troisième offre une mère qui endort son enfant dans un schal suspendu aux branches d'un arbre; dans le second, on pourra reconnaître un marchand de friandises, un cafetier dont le laboratoire est édifié au pied d'un platane, enfin des femmes avec le feredgé et le yachmak. Le point de vue a été pris quelques cents pas en avant de l'échelle.

PLANCHE XXII. *Vue dela prairie de Buyk-Dèrè.*

Le site esquissé dans ce dessin, offre, il est vrai, dans l'original, des individus de toutes les nations; en conséquence, il semble qu'on aurait dû ajouter quelques Francs aux figures qui le meublent; mais notre costume mesquin nous rapetisse tellement, lorsqu'il est mis en parallèle avec les amples vêtemens des Orientaux, que c'eût été nous faire tort à

nous-mêmes, tout en nuisant à l'effet du paysage. A l'ombre de cet énorme bouquet de platanes, qui occupe avec tant de majesté l'avant-scène, on a donc préféré placer des Musulmans dans les différentes attitudes religieuses, et ce recueillement édifiant que leur prescrit la prière. Tournés vers l'Orient, leurs âmes portées sur les ailes de la pensée, s'élancent vers celui qui est l'auteur de toutes choses, et dont la puissance s'annonce par des milliers de témoignages irrécusables, dans ces lieux où la nature d'après ses ordres, s'est proposé le grandiose pour sujet. Comme si l'humanité l'eût devinée ou se fût entendue avec elle pour l'aider à atteindre son but, de son côté elle a prescrit à l'art de travailler sur ce plan, en y ajoutant les accessoires les plus propres à le faire ressortir. Celui-ci, docile, a imaginé l'aquéduc imposant, qui, jeté d'une crête à l'autre, complète en effet, avec un plein succès l'instruction première. C'est celui de Baktché-Keuïu, éloigné de trois milles environ du premier plan, qui offre encore une de ces voitures (arabas), dont les femmes de ces contrées font un de leurs principaux amusemens. Sur la gauche on voit des habitations parsemées au milieu d'ombrages ; c'est le village de

Kéféli-Kueïu ; enfin, on a placé dans la prairie un troupeau conduit par un pâtre bulgare, comme un accident qui s'y rencontre avec fréquence.

PLANCHE XXIII. *Vue du Binde de la Validé.*

Le binde de la Validé est voisin de Baktché-Keuïu, village grec ; les conditions prescrites par la vraisemblance, sont donc remplies relativement à la danse, qui fait l'épisode de ce sujet, et s'y trouve d'autant mieux à sa place, que ce lieu retiré semble apprêté tout exprès pour offrir un refuge à la gaieté, qui, chez les Musulmans, n'a pas le droit de rire tout haut, ni trop publiquement. On a cherché à rendre les détails de l'architecture, ainsi que le plan suivi dans les constructions de ce genre. On reconnaîtra qu'elles tirent leur principal mérite de la solidité ; mais cependant, que l'élégance, ou pour mieux dire la noblesse, sont prises aussi en considération. Un effet qu'on n'a pu qu'indiquer, c'est celui que produit le lac formé à la partie supérieure, au moyen de la retenue. Sa surface unie, la transparence de ses eaux, la fraîcheur et le touffu des ombrages qui l'enferment, offrent

la solitude la plus absolue, tout en présentant l'image du calme le plus parfait.

Planche XXIV. *Vue de Buyuk-Dèré.*

On a choisi ici la partie du village de Buyuk-Déré, attenante à l'entrée de la Mer-Noire, afin de pouvoir montrer le Bosphore dans l'nn de ses points de vue les plus intéressans, considéré géographiquement. Par suite de cet arrangement, on s'est de plus ménagé l'avantage de faire paraître le large quai qui précède les habitations à partir du Tchiartchi ; de permettre au crayon d'entrer dans quelques détails de construction relativement aux édifices particuliers, qui, comme l'on peut en juger, sont précédés de saillies soutenues par des arcs-boutans, remplissant les fonctions de cariatides. Enfin, l'on s'est encore rendu maître du mouillage : ressource dont on a profité pour esquisser une marine, tout en se montrant sobre sur ce point, afin de ne pas offusquer les fabriques par une forêt de mâts.

Planche XXV. *Vue de Fanaraki, et des Cyanées.*

Le premier dessin en offrant la Propontide

et l'entrée du Bosphore, semblait promettre la sortie de ce canal, et une vue de l'Euxin : engagement que nous tenons par un double motif, puisque nous pouvons fournir à l'amateur la satisfaction d'arrêter ses regards sur ces écueils redoutables, rangés depuis les Argonautes au nombre des terres classiques. On distingue au sommet de la principale des îles Cyanées, un monument aussi célèbre que modeste, et qu'on montre au voyageur sous le nom de colonne de Pompée. En regard, sur la côte d'Europe, s'élève le phare et le village de Fanaraki, entouré de ses batteries fermées. L'œil, qui jusqu'ici s'est promené sur la verdure et les fleurs, ne se repose sans doute qu'avec regret sur ce sol aride, qui n'a que des rochers à lui montrer; et, d'un autre côté, se porte avec une sorte d'inquiétude sur une mer que les vents se font un jeu d'irriter. Ces rochers sont en effet les limites de l'Elysée où l'on vient de s'égarer.

FIN.

Récapitulation

1er volume . . . . —

2e tome . . . . —

3e tome . . . . — 15"

Total ———— 28

